11.6.5 1

PH 26065

COURS

DE

LITTÉRATURE FRANÇOISE,

EXTRAIT

DES MEILLEURS AUTEURS;

PAR

M. DE LÉVIZAC.

TOME SECOND.

PARIS,

CHEZ LEOPOLD COLLIN, LIBRAIRE,

RUE GÎT-LE-CŒUR, N°. 4.

1807.

COURS

DE

LITTÉRATURE FRANÇOISE.

PH2601,5

COURS

DE

LITTÉRATURE FRANÇOISE.

LIVRE III.

ÉLOQUENCE, PHILOSOPHIE, POLITIQUE, MŒURS.

ORATEURS GRECS ET ROMAINS.

Philippique de Démosthène, intitulée de la Chersonèse.

Occasion de cette Philippique.

CERSOBLEPTE, un des petits rois Thraces, redoutant les entreprises de Philippe, et voulant se ménager contre lui l'appui des Athéniens, avoit pris le parti de leur céder la Chersonèse, presqu'île avantageusement située sur l'Hellespont, et qui pouvoit être utile

à une nation puissante sur mer, telle qu'étoit alors Athènes. Cardie, l'une des villes principales de cette presqu'île, avoit refusé de se soumettre comme les autres, à la domination athénienne, et s'étoit mise sous la protection de Philippe, qui avoit dans ce moment une armée dans la Thrace. Athènes, qui avoit envoyé une colonie dans la Chersonèse, la fit soutenir par des troupes, chargées d'observer Philippe. Diopithe, qui les commandoit, regardant avec raison comme une hostilité la protection que ce prince accordoit aux Cardiens, se jette sur les terres qu'il possédoit dans la Thrace maritime, les pille, les ravage et remporte un riche butin qu'il met en sûreté dans la Chersonèse. Philippe, trop occupé ailleurs pour en prendre vengeance, porte de grandes plaintes aux Athéniens, sous prétexte qu'il n'y avoit point entr'eux et lui de déclaration de guerre. Il réclame les traités qu'il avoit violés le premier; et ses créatures s'empressent d'appuyer ses réclamations et s'emportent contre Diopithe. On demande qu'il soit rappelé, qu'on envoie même contre lui un autre général pour le forcer à la soumission, en cas de résistance, et que Philippe reçoive des satisfactions. Cette lâcheté insensée révolte

11.4.5

Démosthène, qui monte à la tribune et prononce ce superbe discours.

« Il faudroit, Athéniens, que ceux qui vous parlent dans cette tribune, tous également exempts de complaisance ou d'animosité, ne songeassent qu'à énoncer ce qui leur paroît le meilleur à faire, sur-tout quand nous avons à délibérer sur de grands intérêts publics. Mais puisque parmi nos orateurs, il en est qui se laissent conduire, soit par un esprit de contention et de jalousie, soit par d'autres motifs personnels, c'est à vous du moins de mettre de côté toutes ces considérations particulières, pour ne vous occuper qu'à résoudre et exécuter ce que vous croirez utile à l'état.

De quoi s'agit-il aujourd'hui? de la Chersonèse menacée par Philippe, qui, depuis onze mois, est dans la Thrace avec une armée; et de quoi nous parlent vos orateurs? des opérations et des entreprises de Diopithe. Pour moi, j'attache fort peu d'importance aux accusations intentées contre un de vos généraux, que vous pouvez, quand vous le voudrez, poursuivre aux termes de la loi, soit tout à l'heure, soit dans un autre temps, peu importe; et je ne vois pas pourquoi ni moi ni qui que ce soit ici, nous nous échaufferions sur un pareil sujet.

Mais ce que cherche à nous enlever Philippe notre ennemi, Philippe dont les troupes couvrent les bords de l'Hellespont; ce que vous ne pourrez plus ni réparer ni ressaisir, si vous en manquez l'occasion; voilà ce qui est pressant, voilà sur quoi il faut statuer sur-le-champ, sans permettre que de vaines et tumultueuses altercations vous le fassent perdre de vue.

Je n'entends pas sans étonnement, je l'avoue, bien des choses qui se disent dans vos assemblées. Mais rien ne m'a plus surpris que ce qui s'est dit devant moi dans le sénat: que quiconque se proposoit de vous parler dans les circonstances actuelles, devoit déclarer formellement s'il vous conseilloit la guerre ou la paix. Non, ce n'est plus là que nous en sommes. Si Philippe se tenoit tranquille, s'il n'avoit pas violé les traités, ravi vos possessions, s'il ne soulevoit pas, s'il n'armoit pas contre vous les peuples en même temps qu'il se les attache; sans contredit, il ne tiendroit qu'à vous de rester en paix; et pour ce qui vous concerne, je vous y vois aussi disposés qu'il est possible de l'être. Mais, si d'un côté nous avons sous les yeux les traités qu'il a jurés avec nous, si de l'autre il est manifeste qu'avant même que Diopithe partît de ces murs à la

tête de cette colonie, à qui l'on reproche aujourd'hui d'être la cause de la guerre, Philippe, contre tout droit et toute justice, s'étoit emparé déjà de ce qui vous appartient; si vos propres décrets, rendus à ce sujet, accusent authentiquement ces violations des engagemens pris avec nous, si toutes les fois qu'il s'est lié avec les Grecs ou les Barbares, il n'a eu évidemment d'autre objet que de vous faire la guerre, que signifie donc ce qu'on vient vous dire, qu'il faut choisir la guerre ou la paix? Eh! vous n'en avez plus le choix; il ne vous reste qu'un seul parti, qui est à la fois celui de la justice et de la nécessité; c'est de repousser l'agresseur, et c'est le seul dont on ne vous parle pas! A moins cependant qu'on ne prétende que Philippe, pourvu qu'il n'attaque pas l'Attique, le Pyrée, nos murailles, ne nous fait point d'injure, et n'est pas en guerre avec nous. Mais je ne puis penser, Athéniens, que ceux qui établiroient de semblables règles d'équité, et marqueroient ainsi les limites de la guerre et de la paix, vous parussent avoir l'idée de ce que prescrit la justice, de ce que vous pouvez supporter sans honte, et de ce qu'exige votre sûreté. Il y a plus : ils ne s'aperçoivent pas qu'eux-mêmes, en parlant ainsi,

justifient Diopithe qu'ils accusent : car, enfin, pourquoi seroit-il permis à Philippe de faire tout ce qui lui plaît, pourvu qu'il n'envahisse pas l'Attique, s'il n'est pas permis à Diopithe de secourir les Thraces, sans être accusé d'allumer la guerre ? — Mais, (dit-on,) il ne faut pas souffrir que des soldats mercenaires ravagent les bords de l'Hellespont, ni que Diopithe, en levant des vaisseaux étrangers, fasse le métier de pirate.

Soit : je suis persuadé des bonnes intentions de ceux qui vous tiennent ce langage : sans doute, ils n'ont d'autre intérêt que celui de l'équité et le vôtre. En ce cas, je n'ai plus qu'une question à leur faire, et la voici : quand ils auront dissipé et anéanti votre armée, en diffamant le général, qui a trouvé dans ses propres ressources les moyens de l'entreprise, qu'ils nous disent comment ils feront pour anéantir aussi l'armée de Philippe ! S'ils restent sans réponse, il est clair, Athéniens, qu'ils n'ont qu'un but ; et c'est de vous ramener au même état de choses, qui, dans ces derniers temps, a porté un coup si funeste à la puissance d'Athènes. Vous le savez : rien n'a donné à Philippe tant d'avantage sur nous, que d'avoir toujours une armée sur pied, qui le met à portée de saisir

toutes les occasions : il vous prévient par-tout, parce que, après avoir délibéré à loisir avec lui-même, il agit subitement et quand il lui plaît : il attaque, il renverse : nous, au contraire, ce n'est qu'au bruit de ses invasions que nous commençons des préparatifs longs et tumultuaires. Mais qu'arrive-t-il ? ce qui doit toujours arriver à ceux qui s'y prennent trop tard : il garde, lui, sans danger, ce qu'il a pris sans obstacle ; et nous, après de grandes dépenses inutiles, après bien des efforts superflus, après avoir bien vainement montré toute l'envie possible de le traverser et de lui nuire, que nous reste-t-il ? l'impuissance et la honte.

Mettez-vous donc bien dans l'esprit, Athéniens, que tandis qu'on vous amuse ici de vaines paroles, au fond, tout ce que l'on veut, c'est que vous restiez oisifs au-dedans et désarmés au-dehors, afin que Philippe, pendant ce temps, puisse faire à son aise tout ce qui lui conviendra. Jugez-en par ce qui se passe aujourd'hui. Il occupe depuis longtemps la Thrace et la Thessalie avec des troupes nombreuses : si, avant l'époque des vents étésiens, il assiége Byzance, croyez-vous que les Byzantins persistent dans leurs préven-

tions contre vous, au point de ne pas sentir le besoin de votre secours? Eh! à votre défaut, ils appelleroient dans leurs murs des auxiliaires, quels qu'ils fussent (même ceux dont ils se méfieroient encore plus que de vous), plutôt que de rester à la merci de Philippe, à moins cependant qu'il ne vienne à bout de s'emparer de leur ville, avant que personne puisse le savoir; et si nous n'avons point de troupes sur les lieux; si, quand nous voudrons y en envoyer, les vents s'y opposent, n'en doutez pas, les Byzantins sont perdus. — Mais ce sont des peuples qu'a égarés un mauvais génie, et leur conduite envers nous a été insensée. — Oui, mais ces insensés il faut les sauver, et les sauver pour nous.

Sommes-nous sûrs enfin que Philippe ne se porte pas dans la Chersonèse? n'a-t-il pas dit dans sa lettre qu'il comptoit se venger de ces peuples? et n'est-ce pas une raison de plus pour y laisser une armée, que nous avons là toute formée, qui pourra défendre le pays et inquiéter l'ennemi? Si nous la perdons cette armée et que Philippe entre dans la Chersonèse, que ferons-nous alors? — Nous mettrons Diopithe en justice. — Nous voilà bien avancés. — Nous ferons passer des se-

cours. — Et si la mer n'est pas tenable ? — Mais Philippe n'attaquera pas la Chersonèse. — Et qui vous l'a dit? qui vous en répond?

Considérez donc, Athéniens, dans quel temps et dans quelle saison de l'année on vous conseille de retirer vos troupes de l'Hellespont, et de l'exposer sans défense aux entreprises de Philippe. Que dis-je? voici une considération d'une toute autre importance : si revenant de la haute Thrace, il laisse de côté la Chersonèse et Byzance, et attaque Chalcie et Mégare, comme en dernier lieu la ville d'Orée, aimez-vous donc mieux être obligés de l'arrêter sur vos frontières, que de l'occuper loin de vous ?

D'après ces faits et ces réflexions, mon avis est que bien loin de licencier l'armée que Diopithe s'efforce de maintenir pour le service de la république, il faut au contraire lui fournir de nouvelles forces, de l'argent et des munitions. En effet, si l'on demandoit à Philippe ce qu'il aime le mieux, que les troupes de Diopithe, de quelque espèce qu'elles soient (je ne veux disputer là-dessus avec personne), soient autorisées, honorées, renforcées par le peuple d'Athènes, ou dispersées et détruites par la malveillance de vos

orateurs, qui doute que ce dernier parti ne fût celui qu'il préférât? Ainsi ce que notre ennemi souhaiteroit le plus au monde, c'est précisément ce que vous voulez faire!..... Et vous demanderez encore pourquoi nos affaires vont si mal?..... Je vais vous le dire nettement, Athéniens; je vais mettre sous vos yeux et votre situation et votre conduite : En deux mots nous ne voulons ni combattre ni payer; nous voulons attirer à nous les deniers publics; nous refusons à Diopithe ceux qui lui étoient assignés légalement, et nous le chicanons encore sur ceux qu'il se procure, et sur l'emploi qu'il en fera: c'est ainsi que nous nous conduisons en tout, et que nous persistons à ne jamais nous charger de nos propres affaires. Nous louons, il est vrai, tant qu'on veut, ceux qui élèvent la voix pour l'honneur de la patrie; mais dans le fait, nous agissons comme si nous étions d'accord avec ses ennemis. Vous demandez à ceux qui montent à cette tribune ce qu'il faut faire; et moi je vous interroge à mon tour, et je vous demande ce qu'il faut vous dire. Car, je vous le répète, si vous ne voulez servir l'état ni de votre personne ni de votre argent; si vous ne voulez ni faire passer à Diopithe les

fonds qui lui sont dus, ni permettre qu'il en tire d'ailleurs; en un mot, si vous ne voulez pas faire vous-même vos affaires, Athéniens, je n'ai point de conseil à vous donner.

Eh ! de quoi serviroient-ils, quand vous souffrez que la licence de la calomnie aille au point de poursuivre Diopithe, non pas seulement sur ce qu'il a fait, mais même sur ce qu'il fera? Et c'est là ce que vous entendez patiemment, Athéniens !... Mais ne faut-il que vous dire ce qui en arrivera? oh ! pour cela du moins je vous le dirai, et avec toute liberté; car il n'est pas en moi de parler autrement.

Soyez sûrs d'abord, (et j'y engage ma tête) que tous vos commandans de vaisseaux, quels qu'ils soient, ne font pas autrement que Diopithe, et tirent de l'argent de nos alliés, des habitans de Chio, d'Erythrée, enfin de tous les Grecs de l'Ionie et des îles, les uns plus, les autres moins, selon le nombre des bâtimens qu'ils commandent. Et pourquoi les peuples fournissent-ils ces contributions? croyez-vous que ce soit gratuitement? non, ils ne sont pas si insensés : c'est afin que vos amiraux protègent leur commerce et leurs possessions; ils achètent à ce prix la sûreté

de leurs navires et de leur territoire; ils se mettent à l'abri des pirateries maritimes et des violences du soldat, quoiqu'ils assurent, comme de raison, que tout ce qu'ils en font, n'est que par zèle et par attachement pour vous: peuvent-ils donner un autre nom à ces largesses intéressées? Et doutez-vous que Diopithe ne fasse comme les autres? Oui, les peuples lui donneront de l'argent; car enfin s'il n'en a pas, et si vous ne lui en envoyez point, où voulez-vous qu'il prenne de quoi payer ses soldats? d'où lui viendroit-il de l'argent? du ciel? Il vit, et il vivra sur ce qu'il pourra prendre, et sur ce qu'il pourra se procurer par tous les moyens, soit dons, soit emprunts, il n'importe. Mais que font aujourd'hui ceux qui l'accusent auprès de vous? ils avertissent tout le monde de ne rien donner à un général que vous allez mettre en justice et pour le passé et pour l'avenir. Voilà où tendent tous ces discours que j'entends: *il prendra des villes, il expose et trahit les Grecs*... Car vous verrez que ces discoureurs prennent un grand intérêt aux Grecs d'Asie; et qu'ils sont fort empressés à défendre les autres, eux qui ne songent pas à sauver leur propre patrie. Ils parlent d'envoyer

un autre général, et contre Diopithe !... Où en sommes-nous, grands dieux ! S'il est coupable, s'il a commis de ces prévarications que les lois punissent, c'est aux lois à le punir: il ne faut pour cela qu'un décret, et non une armée; ce seroit le comble de la folie. C'est contre nos ennemis, sur qui nos lois ne peuvent rien, c'est contre eux qu'il faut envoyer des flottes, des troupes, de l'argent; c'est contre eux que cet appareil est nécessaire. Mais contre un de nos citoyens ! une accusation et un jugement, cela suffit, cela est d'un peuple sage; et ceux qui vous parlent autrement, veulent vous perdre.

Il est triste, je l'avoue, qu'il y ait de semblables conseillers parmi vous ; mais ce qui est plus triste encore, c'est que l'un d'eux n'a qu'à se présenter à cette tribune, pour vous dénoncer ou Diopithe, ou Charès, ou Aristophon, comme les auteurs de tous nos maux, vous l'accueillez, vous l'applaudissez, comme s'il eût dit des merveilles; mais qu'un citoyen véridique vienne vous dire : « Vous n'y pensez pas, Athéniens, ce n'est ni Diopithe, ni Charès, ni Aristophon qui vous font du mal, c'est Philippe ; entendez-vous ? Sans son ambition, Athènes seroit tranquille; » vous ne dites pas

non, vous ne le pouvez pas; mais pourtant vous l'écoutez avec peine, et il semble que ce soit lui qui agisse avec vous en ennemi. J'en sais bien la cause; mais par tous les dieux immortels, ne trouvez donc pas mauvais qu'on vous parle hardiment, quand il y va de votre salut.

Plusieurs de vos orateurs et de vos ministres vous ont depuis long-temps accoutumés à n'être à craindre que dans vos délibérations, et nullement dans vos mesures d'exécution; durs et emportés dans vos assemblées, foibles et mous quand il faut agir. Que l'on vous défère comme coupable de nos malheurs un de vos citoyens, dont vous savez qu'il ne tient qu'à vous de vous saisir, vous ne demandez pas mieux; vous êtes tout prêts. Mais qu'on vous dénonce le seul ennemi dont vous ne pouvez avoir raison que par les armes, alors vous hésitez, vous ne savez plus quel parti prendre, et vous souffrez impatiemment d'être convaincus de la vérité qui vous déplaît. Ce devroit être tout le contraire, Athéniens: vos magistrats auroient dû vous apprendre à être doux et modérés envers vos concitoyens, terribles envers vos ennemis. Mais tel est le funeste ascendant qu'ont pris sur vous vos artificieux adulateurs, que vous ne pouvez plus entendre que ce qui flatte vos

oreilles, et c'est ce qui vous a mis au point de n'avoir plus enfin à délibérer que de votre propre salut.

Au nom des dieux, Athéniens, je vous adjure ici tous : si les Grecs aujourd'hui vous demandoient raison de toutes les occasions que vous avez perdues par votre indolence ; s'ils vous disoient : « Peuple d'Athènes, vous nous envoyez députés sur députés pour nous persuader que Philippe en veut à la liberté de tous les Grecs, que c'est l'ennemi commun qu'il faut surveiller sans cesse, et cent autres discours semblables : nous le savons comme vous ; mais, ô les plus lâches de tous les hommes ! (ce sont les Grecs qui vous parlent ainsi) quand Philippe, éloigné de son pays depuis dix mois, arrêté par la guerre, par l'hiver, par la maladie, n'avoit aucun moyen de retourner chez lui, avez-vous saisi ce moment pour délivrer les Eubéens ? Vous n'avez pas même songé à recouvrer ce qui étoit à vous. Lui, au contraire, tandis que vous étiez chez vous bien tranquilles et bien sains, (si pourtant on peut appeler sains ceux qui montrent tant de foiblesse), il a établi dans l'île d'Eubée deux tyrans à ses ordres, l'un à Sciathe, l'autre à Orée, en face de l'Attique même, et de ma-

nière à avoir, pour ainsi dire, un pied chez vous. Et sans parler du reste, avez-vous du moins fait un pas pour l'en empêcher? non, comme de concert avec lui, vous lui avez abandonné vos droits. Il est clair que quand Philippe mourroit dix fois pour une, vous ne vous remueriez pas davantage. Laissez donc là et vos ambassades et vos accusations; laissez-nous en paix, puisque vous-même aimez tant à y rester. » Eh bien! Athéniens, connoissez-vous quelque réponse à ce discours? quant à moi, je n'en connois pas.

Je sais que vous avez parmi vous des hommes qui s'imaginent avoir répondu à votre orateur, quand ils lui ont dit: Que faut-il donc faire? Je pourrois leur répondre d'un seul mot, et avec autant de vérité que de justice: il faut faire tout ce que vous ne faites pas. Mais je ne crains pas d'entrer dans tous les détails; je vais m'expliquer complètement, et je souhaite que ces hommes si prompts à m'interroger, ne le soient pas moins à exécuter, quand j'aurai répondu.

Commencez par établir, comme un principe reconnu, comme un fait incontestable, que Philippe a rompu les traités, qu'il vous a déclaré la guerre, et cessez de vous en prendre

là-dessus les uns aux autres très-inutilement. Croyez qu'il est l'ennemi mortel d'Athènes et de ses habitans, même de ceux qui se flattent d'être en faveur auprès de lui. S'ils doutent de ce que je leur dis ici, qu'ils regardent le sort des deux Olynthiens, qui passoient pour ses meilleurs amis, Entycrate et Léosthène, qui, après lui avoir vendu leur patrie, ont eu une fin si déplorable. Mais ce que Philippe hait le plus, c'est la liberté d'Athènes, c'est notre démocratie. Il n'a rien tant à cœur que de la dissoudre, et il n'a pas tort. Il sait que quand même il auroit asservi tous les autres peuples, jamais il ne pourra jouir en paix de ses usurpations, tant que vous serez libres; que s'il lui arrivoit quelqu'un de ces accidens où l'humanité est sujette, c'est dans vos bras que se jetteroient tous ceux qui ne sont maintenant à lui que par contrainte; et il est vrai, Athéniens, et c'est une justice qu'il faut vous rendre, que vous ne cherchez point à vous élever sur les ruines des malheureux, mais que vous faites consister votre puissance et votre grandeur à empêcher que personne ne se fasse tyran de la Grèce, ou à renverser celui qui seroit parvenu à l'être. Vous êtes toujours prêts à combattre ceux qui veulent régner, à

soutenir ceux qui ne veulent pas être esclaves. Philippe craint donc que la liberté d'Athènes ne traverse ses entreprises; incessamment il lui semble qu'elle le menace, et il est trop actif et trop éclairé pour le souffrir patiemment. Il en est donc l'irréconciliable adversaire; et c'est, avant tout, ce dont vous devez être bien convaincus, pour vous déterminer à prendre un parti.

Ensuite ce qu'il faut que vous sachiez avec la même certitude, c'est que dans tout ce qu'il fait aujourd'hui, son principal dessein est d'attaquer cette ville, et que, par conséquent, tous ceux qui peuvent nuire à Philippe travaillent en effet à vous servir. Qui de vous seroit assez simple pour s'imaginer que ce prince, capable d'ambitionner jusqu'à de misérables bicoques de la Thrace, telles que Mastyre, Drongilie, Cabyre; capable, pour s'en emparer, de braver les hivers, les fatigues, les périls; que ce même homme ne portera pas un œil d'envie sur nos ports, nos magasins, nos vaisseaux, nos mines d'argent, nos trésors de toute espèce, qu'il nous en laissera la possession paisible, tandis qu'il combat au milieu des hivers, pour déterrer le seigle et le millet enfouis dans les montagnes de Thrace? Non, Athéniens, non, vous ne le croyez pas.

Maintenant donc, que prescrit la sagesse dans de pareilles conjonctures, et quel est votre devoir? De secouer enfin cette fatale léthargie qui a tout perdu, d'ordonner des contributions publiques et d'en demander à nos alliés, de prendre enfin toutes les mesures nécessaires pour conserver l'armée que nous avons. Puisque Philippe en a toujours une sur pied, pour attaquer et submerger les Grecs, il faut aussi en avoir une toujours prête à les défendre et à les protéger. Tant que vous ne ferez qu'envoyer, au besoin, quelques troupes levées à la hâte, je vous le répète, vous n'avancerez rien. Ayez des troupes régulièrement entretenues, des intendans d'armée, des fonds affectés à la paye de vos soldats, un plan d'administration militaire, le mieux entendu qu'il sera possible : c'est ainsi que vous serez à portée de demander compte aux généraux de leur conduite, et aux administrateurs de leur gestion. Si vous prenez à cœur ce système de conduite, alors vous pourrez retenir Philippe dans de justes bornes, et goûter une paix véritable; alors la paix sera vraiment un bien, et j'avoue qu'en elle-même la paix est un bien; ou si Philippe s'obstine encore à vouloir la guerre, vous serez du moins en mesure contre lui.

On va me dire que ces résolutions exigent de grands frais et de grands travaux. Oui, j'en conviens; mais considérez quels dangers s'approchent de vous, si vous ne prenez pas ce parti, et vous sentirez qu'il vaut mieux vous y porter de vous-mêmes que d'attendre à y être forcés. En effet, quand un oracle divin vous assureroit, ce dont aucun mortel ne peut vous répondre, que même en restant dans votre inaction, vous ne serez point attaqués par Philippe, quelle honte encore ne seroit-ce pas pour vous (j'en prends tous les dieux à témoins); combien ne flétririez-vous pas la gloire de vos ancêtres et la splendeur de cet état, si, pour l'intérêt de votre repos, vous abandonniez les Grecs à la servitude! Qu'un autre vous donne ces indignes conseils, qu'il paroisse, s'il en est un qui en soit capable; écoutez-le si vous êtes capables de l'entendre! quant à moi, plutôt mourir mille fois, avant qu'un pareil avis sorte de ma bouche!

Mais si mes sentimens sont les vôtres, si vous voyez comme je le vois, que plus vous laissez faire de progrès à Philippe, plus vous fortifiez l'ennemi que tôt ou tard il vous faudra combattre; qui peut donc vous faire balancer? qu'attendez-vous encore? pourquoi des délais,

des lenteurs? quand voulez-vous enfin agir? quand la nécessité vous y contraindra? Et quelle nécessité voulez-vous dire? en est-il une autre, grands dieux! pour des hommes libres, que la crainte du déshonneur? est-ce celle-là que vous attendez? elle vous assiége, elle vous presse, et depuis long-temps. Il en est une autre, il est vrai, pour les esclaves... Dieux protecteurs, éloignez-la des Athéniens... la contrainte, la violence, la vue des châtimens.... Athéniens, je rougirois de vous en parler.

Il seroit trop long de vous développer tous les artifices que l'on met en œuvre auprès de vous; mais il en est un qui mérite d'être remarqué. Toutes les fois qu'il est question de Philippe à cette tribune, il ne manque jamais de se trouver des gens qui se lèvent et qui s'écrient: *quel trésor que la paix! quel fléau que la guerre! à quoi tendent toutes ces alarmes, si ce n'est à ruiner nos finances!* C'est avec de semblables discours qu'ils vous endorment dans votre sécurité, et qu'ils assurent à Philippe les moyens d'achever ses projets. C'est ainsi que chacun a ce qu'il desire: vous restez dans votre oisiveté chérie; (et plaise au ciel qu'un jour elle ne vous coûte pas cher!)

votre ennemi s'agrandit, et vos flatteurs gagnent votre bienveillance et son argent. Pour moi, ce n'est pas à vous que je voudrois persuader la paix ; c'est un soin dont on peut se reposer sur vous-mêmes ; c'est à Philippe que je voudrois la persuader, parce que c'est lui qui ne respire que la guerre. A l'égard de nos finances, prenez garde que ce qu'il y a de plus fâcheux, ce n'est pas ce que vous aurez dépensé pour votre sûreté, c'est ce que vous aurez à perdre et à souffrir, si vous ne voulez rien dépenser. Il convient, sans doute, d'empêcher la dissipation de vos deniers, mais par le bon ordre et la surveillance, et non par des épargnes prises sur le salut public. Ce qui m'afflige encore, c'est de voir que ces mêmes gens qui crient sans cesse contre le pillage de vos finances, qu'il ne tient qu'à vous de réprimer et de punir, trouvent fort bon que Philippe pille tout à son aise et la Grèce et vous. Comment se fait-il en effet que tandis que le Macédonien renouvelle sans cesse ses invasions, tandis que de tous côtés il prend des villes, jamais on n'entende ces gens-là condamner ses injustices et réclamer contre ses agressions ; et qu'au contraire, dès que l'on vous conseille de vous opposer à ses démarches, et de veiller.

sur votre liberté, sur-le-champ tous se récrient à-la-fois, que c'est provoquer la guerre? Il n'est pas difficile de l'expliquer: ils veulent, si la guerre que l'on propose entraîne des inconvéniens (et quelle guerre n'en entraîne pas!) tourner vos ressentimens non pas contre Philippe, mais contre ceux qui vous ont donné d'utiles conseils; ils veulent en même temps pouvoir accuser l'innocence et s'assurer l'impunité de leurs crimes. Voilà le vrai motif de ces éternelles réclamations contre la guerre; car encore une fois, qui peut douter qu'avant même que personne eût songé à vous en parler, Philippe ne vous la fît réellement, lui qui envahissoit vos places, lui qui, tout-à-l'heure, a fourni contre vous ses secours aux rebelles de Cardie? Mais après tout, quand nous avons l'air de ne pas nous en appercevoir, ce n'est pas lui qui viendra nous en avertir et nous le prouver; il y auroit de la folie de sa part: que dis-je, quand il sera venu jusque sur votre territoire, il soutiendra toujours qu'il ne vous fait pas la guerre. Et n'est-ce pas ce qu'il disoit aux habitans d'Orée, lors même qu'il étoit sur leurs terres; à ceux de Phéres au moment de les assiéger; à ceux d'Olynthe, dans le temps qu'il marchoit contre eux? Il en sera de même de

nous; et si nous voulons le repousser, ses honnêtes amis vous répéteront que c'est nous qui rallumons la guerre. Eh bien donc! subissons le joug: c'est le sort de quiconque ne veut pas se défendre.

Faites encore attention, Athéniens, que vous courez de plus grands risques qu'aucun autre peuple de la Grèce; Philippe ne pense pas seulement à vous soumettre, mais à vous détruire. Car il sent bien que vous n'êtes pas faits pour servir; que quand vous le voudriez, vous ne le pourriez pas; vous êtes trop accoutumés à commander. Il sait qu'à la première occasion, vous lui donneriez plus de peine que toute la Grèce ensemble.

Combattez donc contre lui dès aujourd'hui, si vous voulez éviter une ruine entière. Détestez les traîtres qui le servent, et livrez-les au supplice. On ne sauroit terrasser les ennemis étrangers, si l'on ne punit auparavant les ennemis intérieurs qui conspirent avec eux : sans cela, vous vous brisez contre l'écueil de la trahison, et vous devenez la proie du vainqueur.

Et pourquoi pensez-vous que Philippe ose vous outrager si insolemment? Pourquoi, lorsqu'il emploie du moins contre les autres

la séduction des promesses, et même celle des services, n'est-ce que contre vous seul qu'il ose employer la menace? Voyez tout ce qu'il a fait en faveur des Thessaliens, pour les mener jusqu'à la servitude; par combien d'artifices il abusa les malheureux Olynthiens, en leur donnant d'abord Potidée et quelques autres places; tout ce qu'il fait aujourd'hui pour gagner les Thébains, qu'il a délivrés d'une guerre dangereuse, et qu'il a rendus puissans dans la Phocide. On sait, il est vrai, de quel prix les uns ont payé, dans la suite, ce qu'ils ont reçu, et quel prix aussi doivent en attendre les autres. Mais pour vous, sans parler de ce que vous aviez déjà perdu dans la guerre, combien, même pendant les négociations de la paix, ne vous a-t-il pas trompés, insultés, dépouillés? Les places de la Phocide, celles de Thrace, Dorisque, Pyle, Serrio, la personne même de Cersoblepte, que ne vous a-t-il pas enlevé? D'où vient cette conduite si différente envers vous et envers les autres Grecs? c'est que nous sommes les seuls chez qui nos ennemis aient impunément des protecteurs déclarés, les seuls chez qui l'on puisse tout dire en faveur de Philippe, quand on a reçu son

argent, tandis qu'il prend celui de la république. Il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Olynthiens, s'il ne les eût pas séduits en leur donnant Potidée : il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Thessaliens, s'il ne les eût pas aidés à chasser leurs tyrans, et s'il ne leur eût pas rendu Pyle : il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Thébains, avant qu'il leur eût assujéti la Béotie, en détruisant les Phocéens. Mais chez nous, mais dans Athènes, quand il s'est approprié Amphipolis et le pays de Cardie, quand il est près d'envahir Bysance, quand il a fortifié l'Eubée de manière à enchaîner l'Attique, on peut en toute sûreté élever la voix en sa faveur; et de pauvres et d'obscurs qu'ils étoient, ses amis sont devenus riches et considérables; et nous, au contraire, nous avons passé de la splendeur à l'humiliation, et de l'opulence à la pauvreté. Car, à mes yeux, les vraies richesses d'une république sont dans le nombre de ses alliés, dans leur attachement, dans leur fidélité, et c'est là ce que nous avons perdu; et pendant que avec tant d'insouciance, vous vous laissez ravir

tant d'avantages, Philippe est devenu grand, fortuné, redoutable aux Grecs et aux Barbares; Athènes est dans le mépris et l'abandon; riche seulement de ce qu'elle étale dans les marchés, pauvre de tout ce qui fait la gloire et la force d'un peuple libre.

J'admire l'inconséquence de vos orateurs: ils ne vous permettent pas de vous défendre quand on vous attaque; ils vous prescrivent de rester en repos, et ne s'y tiennent pas eux-mêmes, quand on ne leur fait aucun mal. J'entends d'ici le premier d'entre eux qui va monter à la tribune: — Vous ne voulez pas, me dit-il, prendre sur vous un décret en votre nom? Etes-vous donc si foible et si timide? — Je n'ai pas du moins leur audace importune et insolente; mais j'ose dire que j'ai plus de courage que ces indignes ministres qui se mêlent de la chose publique pour la perdre. Certes, il ne faut aucun courage pour prodiguer les accusations, les calomnies, la corruption, aux dépens de vos intérêts. Ils savent se procurer auprès de vous un gage certain de leur sécurité; il leur suffit, pour ne courir aucun danger, de ne vous dire jamais ce qui peut vous flatter, et de ne se mêler en rien de ce qui peut péricliter dans

la république. Mais l'homme courageux, c'est celui qui, pour la défendre, ose à tout moment contrarier vos erreurs; qui ne cherche pas à vous plaire, mais à vous servir; qui ne craint pas de traiter devant vous les parties de l'administration les plus dépendantes des caprices de la fortune, et qui veut bien s'exposer à ce qu'un jour on lui en demande compte. Voilà le vrai citoyen, et non pas ces charlatans de popularité, qui, pour obtenir une faveur d'un jour, ont fait tomber les plus grands appuis de votre liberté. Je suis si loin de vouloir me comparer à ceux qui m'apostrophent, si loin de les regarder comme dignes du nom de citoyens, que s'ils me disent: qu'as-tu fait pour la république? je ne citerois pas les navires que j'ai équipés, les sommes que j'ai données pour les contributions, pour les jeux publics, pour la rançon des prisonniers, et autres choses semblables qui entrent dans les devoirs de l'humanité: non; je dirois: j'ai fait tout ce que vous ne faites pas, et n'ai rien fait de ce que vous faites. Je pourrois, comme tant d'autres, accuser, proscrire, corrompre; mais ce n'est ni l'ambition, ni la cupidité qui m'ont amené dans les affaires publiques. Quand je monte à cette tribune,

Athéniens, ce n'est pas pour augmenter mon crédit auprès de vous, par des paroles complaisantes; c'est pour augmenter votre puissance par des avis salutaires. C'est un témoignage que j'ai droit de me rendre, et dont l'envie ne peut pas s'offenser. Je serois un mauvais citoyen, si je vous parlois de manière à devenir le premier parmi vous, tandis que vous seriez les derniers parmi les Grecs. J'ai pour principe qu'il faut que l'état et ceux qui le gouvernent, s'élèvent et s'agrandissent ensemble, et par les mêmes moyens; qu'il s'agit ici de vous dire non pas ce qu'il y a de plus favorable auprès de vous, car chacun y est assez porté, mais ce qui vous est le plus utile; car pour vous le conseiller, il faut de la sagesse, et de l'éloquence pour vous le persuader. N'ai-je pas entendu un de ces hommes s'écrier: « Vos conseils sont excellens, mais on n'a jamais de vous que des discours et non pas des actions. Il se trompe: ce n'est pas à moi qu'il doit adresser cette parole, c'est à vous. Quand l'orateur vous a montré le meilleur parti qu'il y ait à prendre, il a fait tout ce qu'on doit exiger de lui. Lorsque Thimothée vous disoit: Athéniens, vous délibérez, et les Thébains sont dans l'île d'Eubée! Levez-vous, armez

une flotte, montez sur vos vaisseaux. On le crut, on suivit ses conseils : il avoit bien parlé, vous agîtes bien ; chacun fit son devoir, et l'Eubée fut sauvée. Mais si vous fussiez restés oisifs, les paroles de Thimothée, et les affaires de la république étoient également perdues.

Je me résume, et je conclus qu'il faut ordonner des contributions, entretenir une armée dans la Chersonèse, y réformer les abus, s'il y en a eu, ne rien détruire, et ne pas donner aux calomniateurs le plaisir de vous voir travailler vous-mêmes à votre ruine ; qu'il faut envoyer des ambassadeurs dans toutes les contrées de la Grèce, pour préparer, discuter, hâter les mesures nécessaires au salut de la république ; mais principalement et avant tout, punir les traîtres salariés par vos ennemis, pour vous enchaîner ici par leurs perfides manœuvres : leur châtiment fera détester leur exemple et encouragera les bons citoyens. Si vous prenez sérieusement ces résolutions, si l'exécution les suit sans délai, vous avez toute espérance de réussir ; mais vous consentez d'applaudir l'orateur, sans rien faire de ce qu'il vous conseille. Je vous le déclare encore, il n'est pas en moi de vous

sauver par mes paroles, quand vous ne voulez pas vous sauver vous-mêmes ».

DÉMOSTHÈNE, *Traduction de M. de la Harpe.*

Extrait du Plaidoyer pour Muréna.

Occasion de ce Plaidoyer.

Licinius Muréna, désigné consul pour l'année suivante, avoit été accusé de brigue par Sulpicius, jurisconsulte renommé, l'un de ses compétiteurs au consulat; et cette accusation étoit soutenue par Caton dont la vertu et le caractère étoient si respectés, et qui dans ce temps même étoit près d'obtenir le tribunat. Parmi les moyens de défense, il étoit nécessaire d'écarter de la balance de la justice ce poids que pouvoit y mettre un nom tel que celui de Caton. L'orateur osa employer contre lui le ridicule; mais pour peu qu'il n'eût pas su en émousser la pointe, on n'auroit pas souffert qu'il s'en servît contre un homme si révéré. La cause de Caton seroit devenue celle de tous les honnêtes gens, et même de ceux qui ne l'étoient pas; car lorsque la vertu est généralement reconnue, ceux mêmes qui ne l'aiment point, veulent qu'on la respecte; c'est un hommage qui coûte peu

et qui n'engage à rien. On verra avec quelle habileté, avec quelle adresse il sépare la personne de Caton de sa doctrine; comme il se joue doucement de l'une sans affoiblir en rien la vénération que l'on doit à l'autre. Ses traits, en tombant sur le stoïcisme de Caton, ne vont jamais jusqu'à lui : c'est en le comblant d'éloges, qu'il lui ôte, sans qu'on s'en aperçoive, toute l'autorité de son opinion.

Cicéron, après avoir établi, dans un exorde aussi noble qu'intéressant, les rapports et les liaisons qui l'attachent à Muréna, après avoir réfuté les imputations de Sulpicius, poursuit ainsi :

« Il est temps d'en venir au plus grand appui de nos adversaires, à celui qu'on peut regarder comme le rempart de nos accusateurs, à Caton; et quelque gravité, quelque force qu'il apporte dans cette cause, je crains beaucoup plus, je l'avoue, son autorité que ses raisons. Je demanderai d'abord que la dignité personnelle de Caton, l'espérance prochaine du tribunat, la gloire de sa vie ne soient point des armes contre nous, et que les avantages qu'il n'a reçus que pour être utile à tous, ne servent pas à la perte d'un seul. Scipion

l'Africain avoit été deux fois consul, avoit renversé Carthage et Numance, les deux terreurs de cet empire, quand il accusa Lucius Cotta : il avoit pour lui une grande éloquence, une grande réputation de probité et d'intégrité, une autorité telle que devoit l'avoir un homme à qui le peuple Romain devoit la sienne. J'ai souvent ouï dire à nos vieillards que rien n'avoit tant servi Cotta auprès de ses juges, que cette prééminence même de Scipion. Ces hommes si sages ne voulurent pas qu'un citoyen succombât dans les tribunaux, de manière à faire croire qu'il avoit été opprimé par l'excessive prépondérance de son accusateur. Ne savons-nous pas aussi, Caton, que le jugement du peuple Romain sauva Sergius Galba des poursuites d'un de vos ancêtres, citoyen très-courageux et très-considéré, mais qui sembloit trop s'acharner à la perte de son adversaire. Toujours, dans cette ville, le peuple en corps, et en particulier les juges éclairés et qui regardent dans l'avenir, ont résisté aux trop grandes forces de ceux qui accusoient. Je ne veux point qu'un accusateur fasse sentir dans les tribunaux une supériorité trop marquée, trop de pouvoir, trop de crédit : employez tous ces avantages pour le salut

des innocens, pour le soutien des foibles, pour la défense des malheureux, oui ; mais pour le péril et la ruine des citoyens, jamais. Qu'on ne vienne donc point nous dire qu'en se présentant ici contre Murena, Caton a jugé la cause : ce seroit poser un principe trop injuste, et faire aux accusés une condition trop dure et trop malheureuse, si l'opinion de leur accusateur étoit regardée comme leur sentence. Pour moi, Caton, le cas singulier que je fais de votre vertu ne me permet pas de blâmer votre conduite et vos démarches en cette occasion ; mais peut-être puis-je y trouver quelque chose à réformer. Vous ne commettez point de fautes, et l'on ne peut pas dire de vous que vous avez besoin d'être corrigé ; mais seulement qu'il y a quelque chose en vous qui peut être adouci et tempéré. La nature elle-même vous a formé pour l'honnêteté, la gravité, la tempérance, la justice, la fermeté d'ame. Elle vous a fait grand dans toutes les vertus; mais vous y avez ajouté des principes de philosophie où l'on voudroit plus de modération, plus de douceur, qui sont enfin, pour dire ce que j'en pense, plus sévères et plus rigoureux que la nature et la vérité ne le comportent; et puisque je ne

parle pas ici devant une multitude ignorante, vous me permettrez, juges, quelques réflexions sur ce genre d'études philosophiques, qui par lui-même n'est éloigné ni de votre goût ni du mien.

Sachez donc que tout ce que nous voyons dans Caton d'excellent, de divin, est à lui, lui appartient en propre; au contraire ce qui nous laisse quelque chose à désirer n'est pas de lui, mais du maître qu'il a choisi, de la secte qu'il a embrassée. Il y a eu parmi les Grecs un homme d'un grand esprit, Zénon, dont les sectateurs s'appellent Stoïciens. Voici quelques-uns de leurs principes: Que le sage n'a point d'égard pour quelque titre de faveur que ce soit; qu'il ne pardonne jamais aucune faute; que la compassion et l'indulgence ne sont que légèreté et folie; qu'il n'est point digne d'un homme de se laisser toucher ni fléchir; que le sage même, s'il est contrefait, est le plus beau des hommes; le plus riche, même en demandant l'aumône; roi, même dans l'esclavage; et que nous tous, qui ne sommes pas des sages, nous ne sommes que des esclaves et des insensés; que toutes les fautes sont égales; que tout délit est un crime; que celui qui tue un poulet quand il

n'en a pas le droit, est aussi coupable que celui qui étrangle son père ; que le sage ne se repent jamais, ne se trompe jamais, ne change jamais d'avis.

Telles sont les maximes que Caton, dont vous connoissez l'esprit et les lumières, a puisées dans de très-savans auteurs, et qu'il s'est appropriées, non pas comme tant d'autres, pour en faire un sujet de controverse, mais pour en faire la règle de sa vie. Les fermiers de la république demandent quelque remise : Prenez garde, dit Caton ; n'accordez rien à la faveur. — Des malheureux supplient. — C'est un crime d'écouter la compassion. — Un homme avoue qu'il a commis une faute et demande grace. — C'est se rendre coupable que de pardonner. — Mais la faute est légère. — Toutes les fautes sont égales. — Avez-vous dit quelque chose sans réflexion ? — Il ne vous est plus permis d'en revenir. — Mais j'ai été entraîné par l'opinion. — Le sage ne connoît que la certitude et nullement l'opinion. — Vous êtes-vous trompé involontairement sur un fait : — Ce n'est point une erreur, c'est un mensonge, une calomnie. De là une conduite parfaitement conforme à cette doctrine. Pourquoi Caton

est-il ici accusateur ? C'est qu'il a dit dans le sénat qu'il accuseroit un consulaire. — Mais vous l'avez dit dans la colère. — Le sage ne se met point en colère. — Mais c'étoit un propos du moment qui ne vous engageoit à rien. —Le sage ne peut sans honte changer d'avis. Il ne peut sans crime se laisser fléchir ; toute compassion est une foiblesse : toute indulgence un forfait.

Et moi aussi, dans ma première jeunesse, me défiant de mes propres lumières, j'ai recherché, comme Caton, celles des philosophes; mais les maîtres que j'ai suivis, Platon et Aristote, ont des principes. Leurs disciples, hommes mesurés dans leurs opinions, pensent que le sage même peut accorder quelque chose aux circonstances, aux considérations particulières; que l'homme de bien peut céder à la pitié; qu'il y a des degrés dans les délits et dans les peines; que la vertu et la fermeté peuvent faire grace; que le sage lui-même peut être quelquefois entraîné par l'opinion, emporté par la colère, touché par la compassion; qu'il peut sans honte revenir sur ce qu'il a dit, et changer d'avis, s'il en trouve un meilleur; qu'enfin, toutes les vertus ont besoin de mesure et doivent craindre l'excès.

Si avec le caractère que vous avez, Caton, le hasard vous eût adressé aux mêmes maîtres que moi, vous ne seriez pas plus homme de bien, plus courageux, plus tempérant, plus juste; cela ne se peut pas; mais vous seriez un peu plus enclin à la douceur; vous ne vous seriez pas rendu gratuitement l'agresseur et l'ennemi d'un homme plein de modestie dans ses mœurs, plein d'honneur et de noblesse dans ses sentimens. Vous auriez pensé que la fortune vous ayant tous les deux préposés dans le même temps à la garde de la république, lui comme consul et vous comme tribun, il devoit y avoir entre vous une sorte de liaison patriotique. Vous auriez supprimé, vous auriez oublié ce que vous aviez dit dans le sénat avec trop de violence, ou vous auriez vous-même tiré de vos paroles une conséquence moins rigoureuse. Croyez-moi : vous êtes maintenant dans le feu de l'âge, dans toute l'ardeur de votre caractère, dans tout l'enthousiasme de la doctrine que vous avez adoptée; mais le temps, l'usage, l'expérience, doivent, sans doute, quelque jour vous calmer, vous modérer, vous fléchir. En effet, ces législateurs de vertu, ces précepteurs que vous avez suivis, ont porté, ce me semble, les devoirs de

l'homme au-delà des bornes de la nature. Nous pouvons en spéculation aller aussi loin qu'il nous plaît, nous élever jusqu'à l'infini ; mais dans la pratique, dans la réalité, il est un terme où il faut s'arrêter. Ne pardonnez rien, nous dit-on. — Et moi je réponds : pardonnez, quand il y a lieu à l'indulgence. — N'écoutez aucune considération personnelle. — Et je dis qu'il ne faut y avoir égard qu'autant que le devoir et l'équité le permettent. — Ne vous laissez pas toucher à la compassion. — Jamais sans doute au point d'affoiblir l'autorité des lois, mais autant que le prescrit la première de toutes, l'humanité. — Soyez fermes dans vos sentimens. — Oui, si l'on ne vous en propose pas de meilleurs. Ainsi parloit ce grand Scipion, qui eut comme vous, Caton, la réputation d'un homme très-instruit, d'un homme presque divin dans la discipline domestique ; mais que la philosophie dont il faisoit profession, puisée dans les mêmes sources que la vôtre, n'avoit point rendu plus sévère qu'il ne faut l'être, et qui au contraire a toujours passé pour le plus doux de tous les hommes. Lælius avoit pris ces mêmes leçons ; et qui jamais a eu plus d'aménité dans ses mœurs et a rendu la sagesse plus aimable ? J'en puis dire autant de Gallus, de

Philippe; mais j'aime mieux prendre des exemples dans votre maison. Qui de nous n'a pas entendu parler de Caton le censeur, l'un de vos plus illustres aïeux? Et qui jamais a été plus mesuré dans sa conduite et dans ses principes; plus traitable, plus facile dans le commerce de la vie? Quand vous l'avez loué dans votre plaidoyer avec autant de justice que de dignité, vous l'avez cité comme un modèle domestique que vous vous proposiez d'imiter. Les liens du sang, les rapports du caractère vous y autorisent, il est vrai, plus qu'aucun de nous; mais pourtant je le regarde comme un exemple pour moi autant que pour vous-même; et si vous pouviez aussi à votre sévérité naturelle mêler un peu de sa facilité et de sa douceur, toutes les qualités que vous possédez n'en seroient pas meilleures, mais en deviendroient plus aimables.

Ainsi, pour en revenir à ce que j'ai dit d'abord, que l'on écarte de cette cause le nom de Caton; que l'on mette à part son autorité qui doit être nulle dans un jugement légal, ou n'avoir de crédit que pour faire le bien; que l'on nous attaque par des faits. Que voulez-vous, Caton? que demandez-vous? sur quoi porte votre accusation? Vous vous éle-

vez contre la brigue : je ne la défends pas. Vous me reprochez de justifier dans les tribunaux ce que j'ai proscrit par mes lois : j'ai proscrit la brigue et je défends l'innocence. N'accusez-vous que le crime? Je me joins à vous. Prouvez que Muréna l'a commis et j'avouerai que mes propres lois le condamnent.»

CICÉRON, *Traduction de M. de la Harpe.*

Compte des Motifs qui décidèrent Cicéron à quitter Rome, au lieu de résister à la Faction de Clodius.

« Je vais vous rendre compte, Romains, de ma conduite et de mes pensées, et je ne manquerai pas à ce qu'attend de moi cette assemblée, la plus nombreuse que j'aie vue jamais entourer ces tribunaux. Si dans la meilleure de toutes les causes, quand le sénat me montroit tant d'attachement, tous les bons citoyens tant de zèle et d'union, quand l'Italie entière étoit prête à tout faire, à tout risquer pour ma défense; si avec tant d'appuis j'ai pu craindre les fureurs d'un tribun, le plus vil des hommes, et la folle audace de deux consuls, aussi méprisables que lui, j'ai manqué sans doute à la

fois et de sagesse et de fermeté. Métellus s'exila lui-même, il est vrai; mais quelle différence ! sa cause étoit bonne, je l'avoue, et approuvée par tous les honnêtes gens; mais le sénat ne l'avoit pas solennellement embrassée; tous les ordres de l'état, toute l'Italie ne s'étoient pas déclarés pour lui par des décrets publics.... Il avoit affaire à Marius, au libérateur de l'empire, alors dans son sixième consulat, et à la tête d'une armée invincible; à Saturninus, tribun factieux, mais magistrat vigilant et populaire, et de mœurs irréprochables.... Et moi qui avois-je à combattre ? Ce n'étoit pas une armée victorieuse; c'étoit un ramas d'artisans stipendiés qu'excitoit l'espoir du pillage. Qui avois-je pour ennemi ? Ce n'étoit point Marius, la terreur des Barbares, le boulevard de la patrie; c'étoient deux monstres odieux, qu'une honteuse indigence et une dépravation insensée avoient faits les esclaves de Clodius ? c'étoit Clodius lui-même, un compagnon de débauche de nos baladins, un adultère, un incestueux, un ministre de prostitution, un fabricateur de testamens, un brigand, un assassin, un empoisonneur; et si j'avois employé les armes pour écraser de tels adversaires, comme je le pou-

vois aisément, et comme tant d'honnêtes gens m'en pressoient, je n'avois pas à craindre qu'on me reprochât d'avoir opposé la force à la force; ni que quelqu'un regrettât la perte de si mauvais citoyens, ou plutôt de nos ennemis domestiques; mais d'autres raisons m'arrêtèrent. Ce forcené Clodius, cette furie ne cessoit de répéter dans ses harangues que tout ce qu'il faisoit contre moi, c'étoit de l'aveu de Pompée, de ce grand homme, aujourd'hui mon ami et qui l'auroit toujours été, si on lui avoit permis de l'être. Clodius nommoit parmi mes ennemis Crassus, citoyen courageux, avec qui j'avois les plus étroites liaisons; César, dont jamais je n'avois mérité la haine. Il disoit que c'étoient là les moteurs de toutes ses actions, les appuis de tous ses desseins; que l'un avoit une armée puissante dans l'Italie, que les deux autres pouvoient en avoir une dès qu'ils le voudroient, et qu'ils l'auroient en effet; enfin ce n'étoient pas les lois, les jugemens, les tribunaux dont il me menaçoit, c'étoient les armes, les généraux, les légions, la guerre. Mais quoi! devois-je faire si grand cas des discours d'un ennemi, qui nommoit si témérairement les plus illustres des Romains? Non, je n'ai pas été frappé de ses discours,

mais de leur silence ; et quoiqu'ils eussent d'autres raisons à le garder, cependant aux yeux de tant d'hommes disposés à tout craindre, en se taisant ils sembloient se déclarer ; en ne désavouant pas Clodius, ils sembloient l'approuver..... Que devois je faire alors ? combattre ? Eh bien ! le bon parti l'auroit emporté : je le veux. Qu'en seroit-il arrivé ? Avez-vous oublié ce que disoit Clodius dans ses insolentes harangues, qu'il falloit me résoudre à périr ou à vaincre deux fois ? Et qu'étoit-ce qu'avoir à combattre deux fois ? N'étoit-ce pas avoir à combattre, après ce tribun insensé, deux consuls aussi méchans que lui, et ceux qui étoient tout prêts à se déclarer ses vengeurs ? Ah ! quand le danger n'eût menacé que moi seul, j'aurois mieux aimé mourir que de remporter cette seconde victoire, qui étoit la perte de la république. C'est vous que j'en atteste, ô dieux de la patrie ! dieux domestiques ! C'est vous qui m'êtes témoins, que pour épargner vos temples et vos autels, pour ne pas exposer la vie des citoyens qui m'est plus chère que la mienne, je n'ai pu me résoudre à cet horrible combat. Etoit-ce donc la mort que je pouvois craindre ? Et lorsqu'au milieu de tant d'ennemis je m'étois dévoué pour le

salut public, n'avois-je pas devant les yeux l'exil et la mort? n'avois-je pas dès-lors prédit moi-même tous les périls qui m'attendoient?... Mon éloignement volontaire a écarté de vous les meurtres, l'incendie et l'oppression. J'ai sauvé deux fois la patrie, la première fois avec gloire, la seconde avec douleur. Car je ne me vanterai point d'avoir pu me priver, sans un mortel regret, de tout ce qui m'étoit cher au monde, de mes enfans, de mon épouse, de l'aspect de ces murs, de la vue de mes concitoyens qui me pleuroient, de cette Rome qui m'avoit honoré. Je ne me défendrai pas d'être homme et sensible; et quelle obligation m'auriez-vous donc, si tout ce que j'abandonnois pour vous, j'avois pu le perdre avec indifférence? Je vous ai donné, Romains, la preuve la plus certaine de mon amour pour la patrie, lorsque me résignant au plus douloureux sacrifice, j'ai mieux aimé l'achever que de vous livrer à vos ennemis.

CICÉRON, *Traduction du même.*

Harangue de Quintius Capitolinus au Peuple Romain.

Occasion de cette Harangue.

La discorde et l'animosité réciproque des deux ordres de l'État faisoient oublier les intérêts et les dangers communs, pour ne s'occuper que des dissentions domestiques. Les peuples ennemis de Rome avoient profité de l'occasion favorable, pour s'avancer jusqu'aux portes, sans que personne se mît en devoir de les repousser. Le consul Quintius monta à la tribune et parla ainsi :

Quoique je ne me sente coupable d'aucune faute, Romains, je me sens pénétré de honte en paraissant devant vous. Quoi ! vous savez, et la postérité l'apprendra, que les Eques et les Volsques, qui tout-à-l'heure pouvoient à peine résister aux Herniques, sont venus en armes jusqu'aux portes de Rome, sous le quatrième consulat de Quintius, et y sont venus impunément! Quoique dès long-temps les choses en soient au point de ne présager rien que de triste, cependant si j'avois cru que

cette année dût être l'époque d'une semblable ignominie, je m'y serois dérobé par l'exil ou par la mort même, si c'eût été le seul moyen de sauver mon honneur. Donc, si vos ennemis avoient été vraiment des hommes, si des guerriers dignes de ce nom avoient eu entre les mains ces armes qui ont menacé nos remparts, Rome pouvoit être prise, lorsque Quintius étoit consul! Ah! j'avois assez d'ans et d'honneurs: je devois mourir dans mon dernier consulat. Qui donc ces lâches ennemis ont-ils méprisé? est-ce nous, consuls? est-ce vous, Romains: oui, la faute est à nous, ôtez-nous une dignité que nous ne méritons pas, et si ce n'est pas assez, ajoutez-y des punitions: si la faute est à vous seuls, que les dieux et les hommes ne vous en punissent jamais; il suffit de vous en repentir. Non, vos ennemis n'ont pas compté sur leur courage, encore moins sur votre timidité. Tant de fois vaincus et mis en fuite, forcés dans leur camp, dépouillés de leurs biens, passés sous le joug, ils vous connoissent assez: ils se connoissent eux-mêmes. La division des deux ordres, les querelles du sénat et du peuple, voilà la maladie de l'état; voilà le poison qui nous dévore et nous consume. Tandis que nous ne pouvons nous ac-

corder ensemble ni sur les bornes de l'autorité ni sur celle de la liberté, que vous ne pouvez souffrir la magistrature patricienne, ni le sénat, les magistrats du peuple, le courage est revenu à nos ennemis. Mais, par les dieux immortels! que vous faut-il encore? Vous avez voulu des tribuns : pour avoir la paix nous y avons consenti. Vous avez desiré qu'on élût des décemvirs : ils ont été créés. Les décemvirs vous ont déplu : nous les avons forcés d'abdiquer. Devenus particuliers, votre ressentiment les a poursuivis : nous avons laissé condamner à l'exil, et à la mort les plus nobles et les plus distingués des citoyens. Vous avez redemandé vos tribuns : ils vous ont été rendus. Vous avez prétendu au consulat, et quoique cette prétention nous parût contraire à nos droits, nous avons laissé passer au peuple les distinctions patriciennes. Le droit de protection accordé à vos tribuns; l'appel au peuple; la loi qui soumet le sénat aux plébiscites; tous nos privilèges détruits sous le prétexte de rétablir l'égalité; nous avons tout supporté, nous supportons tout : quel sera le terme de ces longs débats? Quand pourrons-nous avoir une commune patrie et ne faire qu'un seul et même peuple? Vaincus, nous sommes plus

patiens et plus paisibles que vous qui êtes les vainqueurs. N'est-ce pas assez pour vous de nous avoir réduits à vous craindre ? C'est contre nous qu'on s'empare du Mont Aventin ; contre nous que l'on se saisit du Mont Sacré ! Mais quand le Volsque étoit prêt à forcer la porte Esquiline, prêt à monter sur nos remparts, personne ne l'a repoussé. Vous n'avez des armes, vous n'avez des forces que contre nous. Eh bien donc ! quand vous aurez assiégé le sénat, quand vous aurez rempli la place publique de vos fureurs séditieuses, rempli les prisons de sénateurs ; allez donc avec ce même emportement et cette même fierté, allez jusqu'à la porte Esquiline, sortez de vos murs ; ou si vous ne l'osez pas, regardez du haut de vos remparts, regardez vos campagnes ravagées par le fer et par le feu, vos dépouilles enlevées par l'ennemi ; voyez fumer vos toits embrasés ; et dans ce désordre commun, quand Rome est menacée, quand l'ennemi triomphe, en quel état croyez-vous que soient vos fortunes particulières ? Encore un moment, et chacun de vous apprendra les pertes qu'il a faites. Et qu'avez-vous ici qui vous en dédommage ? Vos Tribuns peut-être vous rendront ce que vous avez perdu. Oui, sans doute, en

déclamations, en invectives, en accumulant les lois sur les lois, les harangues sur les harangues. En ce genre, vous pouvez tout attendre d'eux; mais quelqu'un de vous en est-il revenu plus riche chez lui? En a-t-il rapporté à sa femme et à ses enfans autre chose que des haines, des animosités, des querelles publiques et particulières, dont les suites vous auroient déjà été funestes, si la sagesse d'autrui ne vous défendoit de vos propres fautes. Ah! quand vous serviez sous vos consuls, et non pas dans le *Forum*, quand vos cris faisoient frémir l'ennemi dans les batailles, et non pas le sénat Romain dans vos assemblées; alors chargés de butin, possesseurs des terres de l'ennemi, riches de ses dépouilles, couverts de la gloire de l'état et de la vôtre, vous retourniez triomphans dans vos foyers. Mais aujourd'hui c'est vous, vous Romains, qui laissez l'ennemi emporter vos dépouilles. Demeurez donc, puisque vous le voulez; restez ici pour écouter vos harangueurs; passez votre vie dans la place publique. Vous croyez vous dérober à la nécessité des combats; elle vous poursuit: vous n'avez pas voulu vous mettre en campagne contre les Eques et les Volsques: ils sont au pied des murs. Si vous ne les en

chassez pas, tout-à-l'heure ils seront dans cette enceinte, ils monteront au capitole, ils vous suivront jusques dans vos maisons. Deux ans se sont écoulés depuis que le sénat ordonne de lever des troupes, et de conduire une armée au Mont Algide; et cependant nous restons oisifs, occupés à nous quereller comme des femmes, et jouissant de notre loisir, sans songer que ce loisir d'un moment va multiplier les guerres et les dangers. Je sais qu'on peut vous tenir des discours plus agréables; mais quand mon caractère ne me porteroit pas à vous dire des choses utiles et vraies, plutôt que des choses flatteuses, la nécessité m'en feroit une loi. Je voudrois vous plaire, Romains, mais j'aime encore mieux vous sauver, et à ce prix, je n'examine pas si vous m'en saurez gré. Il est dans la nature que celui qui ne songe qu'à son propre intérêt en parlant à la multitude, trouve le moyen de paroître plus populaire que celui qui ne voit rien que l'intérêt de l'état. Vous imaginez peut-être que tous ces flatteurs du peuple, ces harangueurs éternels qui ne vous permettent ni de combattre au dehors, ni d'être tranquilles au-dedans, sont fort occupés de vos intérêts. Quelle erreur! Leur élévation et leur profit;

voilà ce qu'ils cherchent en vous soulevant contre nous. Ils sont nuls quand nous sommes tous d'accord ; ils sont puissans dans le trouble et le désordre; et ils aiment encore mieux faire le mal, que de ne pouvoir rien. Mais si vous pouvez enfin vous lasser de tant de discordes, vous degoûter de ces mœurs nouvelles, et redevenir semblables à vos ancêtres et à vous-mêmes, je m'engage, (et si je manque à cet engagement, je dévoue ma tête à tous les supplices,) je m'engage à vous venger dans peu de jours, de ces déprédateurs de vos campagnes, à les mettre en fuite, à m'emparer de leur camp, et à reporter jusque dans leurs villes cette terreur de la guerre qui est venue jusqu'à nos portes, et ce bruit des armes qui retentit autour de nous.

TITE-LIVE, *Traduction du même.*

Remercîment de Marius au Peuple Romain, après qu'il eut été nommé pour commander en Afrique, et faire la guerre à Jugurtha.

Je n'ignore pas, Romains, que la plupart de ceux qui briguent les honneurs, se montrent, quand ils les ont obtenus, bien diffé-

rens de ce qu'ils étoient lorsqu'ils les ont demandés; d'abord actifs, modestes, supplians, ensuite indolens et orgueilleux. Ce ne sont pas là mes principes : la république est plus que le consulat, et il convient de mettre plus de soin à servir l'une qu'à obtenir l'autre. Je n'ignore pas non plus que si j'ai reçu de vous un grand bienfait, vous m'avez chargé d'un grand fardeau. Pourvoir aux dépenses de la guerre en ménageant le trésor public, forcer les citoyens au service sans se faire d'ennemis, veiller à tout au-dedans et au-dehors ; et tout cela, au milieu des obstacles, de l'envie et des factions, est plus difficile qu'on ne l'imagine. D'autres, s'ils commettent des fautes, ont pour eux leur ancienne noblesse, la gloire de leurs ancêtres, le crédit de leurs parens et de leurs alliés, l'appui de nombreux cliens. Je n'ai pour moi que moi seul : toutes mes ressources sont dans moi-même, dans mon courage, dans ma conduite irréprochable : tout le reste me manqueroit. Je vois que tout le monde a les yeux sur moi, que les bons citoyens me sont favorables, parce que mes actions sont utiles à la république, mais que les nobles n'attendent que l'occasion de m'attaquer. Je dois donc redoubler d'efforts pour qu'ils ne

puissent pas vous en imposer, et pour ne pas donner prise sur moi. Je me suis comporté depuis mon enfance jusqu'à ce jour, de manière à être accoutumé à tous les travaux, à tous les dangers : si je me suis conduit ainsi de moi-même, avant de vous être redevable, je n'ai pas envie de changer de conduite après que vous m'en avez payé le prix. Que ceux à qui l'ambition apprit à se contrefaire, aient de la peine à régler l'usage de leur pouvoir, cela doit être ; pour moi, qui ai passé ma vie à remplir mes devoirs, l'habitude de bien faire m'est devenue naturelle. Vous m'avez chargé de faire la guerre à Jugurtha, et la noblesse en murmure. C'est à vous de voir si un autre choix seroit préférable ; s'il vaut mieux envoyer à cette expédition quelqu'un choisi dans cette foule de nobles, quelque homme de vieille race, qui compte beaucoup d'ancêtres et point d'années de service, à qui la tête tourne dans un commandement si considérable, et qui soit réduit à chercher dans ce même peuple un subalterne qui lui apprenne son métier. Car c'est ce qui arrive le plus souvent, vous le savez, et celui que vous avez choisi pour général s'en choisit un autre pour lui-même. J'en connois, Romains, qui, parvenus

au consulat, ont commencé à se faire lire les actions de leurs ancêtres, et les livres des Grecs sur l'art militaire, fort mal-à-propos, ce me semble; car si dans l'ordre des choses on est élu avant de commander, dans l'ordre de la raison, il faut apprendre à commander avant d'être élu. Comparez à ces anciens nobles si altiers un homme nouveau tel que moi. Ce qu'ils lisent ou ce qu'ils entendent dire, je l'ai vu ou je l'ai fait. Ce que l'étude leur apprend, je le sais par l'expérience : lequel vaut le mieux des paroles ou des actions? Je vous en fais juges, Romains. Ils méprisent ma naissance, et moi leur lâcheté. Ils me reprochent la faute de la fortune : je leur reproche leurs vices, ou plutôt je pense que tous les hommes sont égaux par la nature, mais que celui-là est le plus noble qui est le meilleur et le plus brave. Demandez aux parens d'un Albinus, d'un Bestia, s'ils aiment mieux être les pères de pareils fils, que d'un Marius : ils vous répondront qu'ils voudroient avoir pour fils celui qui a le plus de mérite. Si les nobles ont raison de me mépriser, qu'ils méprisent donc leurs ancêtres qui ont commencé comme moi par n'avoir d'autre noblesse que la vertu. Ils m'envient mes honneurs; qu'ils m'envient

donc aussi mes fatigues, mes périls, ma probité : car c'est l'un qui m'a valu l'autre. Mais ces hommes, corrompus par l'orgueil, vivent comme s'ils méprisoient les honneurs, et les demandent comme s'ils les avoient mérités. Certes, ils s'abusent beaucoup, de prétendre à la fois à deux choses si opposées, aux plaisirs de l'oisiveté, et aux récompenses du courage. Ces mêmes hommes, quand ils parlent dans le sénat ou devant vous, élèvent jusqu'aux cieux le mérite de leurs ancêtres, et croient par-là s'agrandir dans l'opinion : c'est tout le contraire; leur lâcheté paroît d'autant plus coupable, que les actions de leurs aïeux ont été plus éclatantes. La gloire des pères éclaire la honte des enfans. Je ne peux pas, comme eux, citer ce qu'ont fait les autres, mais ce qui vaut beaucoup mieux, je puis dire ce que j'ai fait; et cependant voyez comme ils sont injustes. Ils ne me permettent pas de m'applaudir de ce qui m'appartient, tandis qu'ils se vantent de ce qui ne leur appartient pas ; apparemment parce que je n'ai pas comme eux, des portraits de famille à étaler devant vous, et que ma noblesse ne date que de moi; comme s'il ne valoit pas mieux s'en faire une à soi-même, que de flétrir celle dont on a hérité.

Je sais que s'ils veulent me répondre, ils ne manqueront pas de paroles éloquentes et bien arrangées ; mais comblé de vos bienfaits, et tous les jours, ainsi que vous, outragé par leur haine, je n'ai pas cru devoir me taire, de peur qu'on ne prît le silence de la modestie pour un aveu de la conscience. Car d'ailleurs je ne crois pas pouvoir être blessé par leurs discours. S'ils sont vrais, ils doivent me rendre justice; s'ils sont faux, ma conduite les réfute. Mais puisqu'ils accusent votre choix qui m'a chargé d'une commission également importante et honorable, voyez encore une fois si vous devez vous en repentir. Je ne saurois vous donner pour mes garans les triomphes et les consulats de mes pères; mais, s'il le faut, je puis montrer les décorations militaires que j'ai reçues, les enseignes que j'ai prises à l'ennemi, les cicatrices dont je suis couvert. Romains, voilà mes titres de noblesse : ils ne me sont pas venus par succession ; ils sont le prix des fatigues, des services et des dangers.

Je ne parle pas bien ; je ne suis pas éloquent, je le sais : c'est un art dont je fais peu de cas. Je le laisse à ceux qui en ont besoin pour couvrir par de belles paroles des actions qui ne le sont pas ; mais la vertu, quand elle se

montre, n'a besoin que d'elle-même. Je n'ai pas étudié les lettres Grecques : j'ai cru cette étude bien inutile, puis qu'elle n'a pas servi à rendre meilleurs ceux qui nous les ont enseignées. J'ai appris ce qui importe davantage à la république, à frapper l'ennemi, à défendre mes compatriotes, à ne rien craindre que l'infamie, à souffrir le froid et le chaud, à reposer sur la dure, à supporter la soif et la faim. Voilà ce que j'enseignerai à mes soldats. Je ne me traiterai pas délicatement en les traitant avec rigueur : je ne veux pas que ma gloire ne soit que le fruit de leurs peines ; c'est ainsi que l'on commande à des citoyens; c'est ainsi qu'il est utile de commander. Vivre soi-même dans la mollesse, et faire vivre son armée dans les privations, est d'un maître et non pas d'un général. C'est en pensant, en agissant comme moi, que nos pères ont été grands, et ont illustré la république. La noblesse d'aujourd'hui qui ne leur ressemble guères, nous insulte parce que nous voulons leur ressembler : elle brigue les honneurs comme s'ils lui étoient dus. Ils se trompent, ces hommes superbes : leurs ancêtres leur ont laissé tout ce qu'ils pouvoient leur transmettre, des richesses, des titres, un grand nom : ils ne leur ont pas

laissé la vertu : ils ne le pouvoient pas. Ce n'est pas un présent qu'on puisse faire, ni qu'on puisse recevoir. Ils disent que je suis grossier et sans éducation, parce que je n'entends rien à préparer un festin, parce que je ne paie pas un cuisinier, un histrion plus cher qu'un fermier. J'en conviens, Romains. J'ai appris de mon père, et j'ai entendu dire aux honnêtes gens que le luxe est pour les femmes, et le travail pour les hommes; qu'il faut à un bon citoyen plus de gloire que de richesses, que les ornemens d'un guerrier, ce sont ses armes et non pas ses meubles. Quant à eux, qu'ils s'occupent des seules choses dont ils fassent cas, des plaisirs et de la table; qu'ils passent leur vieillesse comme ils ont passé leurs premières années, dans les festins, dans les débauches et la dissolution, et qu'ils nous laissent la sueur et la poussière des camps, à nous qui en faisons plus de cas que de leurs voluptés. Mais non ; quand ils se sont déshonorés par toutes sortes d'infamies, ils viennent ravir les récompenses des honnêtes gens. Ainsi par la plus criante injustice, le luxe, la mollesse, les vices ne nuisent pas à ceux qui en sont coupables, et nuisent à la république qui en est innocente. Maintenant que je leur ai répondu, non

pas en proportion de leur indignité, mais convenablement à mes mœurs, je dirai un mot de la chose publique. D'abord pour ce qui regarde la Numidie, soyez tranquilles, Romains, vous avez écarté tout ce qui jusqu'à présent avoit défendu Jugurtha ; l'avarice, l'ignorance, l'orgueil de vos généraux. Vous avez sur les lieux une armée qui connoît le pays, mais jusqu'ici plus brave qu'heureuse, et affoiblie en grande partie par l'avidité et la témérité de ses chefs. Vous tous donc qui êtes en état de porter les armes, préparez-vous à défendre la république avec moi. Que le malheur passé et la dureté des commandans ne vous effraient plus; vous avez un général qui dans les marches et les combats, sera votre guide et votre compagnon, et qui ne s'épargnera pas plus que vous. Avec le secours des dieux, vous pouvez tout vous promettre, la victoire, le butin, l'honneur; et quand tous ces avantages seroient douteux ou éloignés, il conviendroit encore que les bons citoyens vinssent au secours de la république ; car la lâcheté ne sauve personne de la mort, et jamais père n'a desiré que ses enfans vécussent toujours, mais qu'ils fussent estimés et honorés. J'en dirois davantage, Romains, si les

paroles donnoient du courage à ceux qui n'en ont pas; mais pour les braves, j'en ai dit assez.

SALLUSTE, *Traduction du même.*

Discours de Crémutius Cordus, accusé dans le Sénat, sous le règne de Tibère, d'avoir appelé, dans ses écrits, Brutus et Cassius les derniers des Romains.

On m'inculpe dans mes paroles, Pères Conscrits, tant je suis innocent dans mes actions. Cependant mes paroles même n'ont attaqué ni César, ni ses parens, les seuls qui soient compris dans les accusations de lèse-majesté. On me reproche d'avoir loué Brutus et Cassius : beaucoup d'auteurs en ont écrit l'histoire, aucun ne les a nommés sans éloges. Tite-Live distingué entre tous les écrivains par son éloquence et sa véracité, a donné tant de louanges à Pompée, qu'il en eut d'Auguste le nom de Pompéïen, sans en être moins aimé. Nulle part chez lui, Scipion, Afranius, ni ce même Cassius, ni ce même Brutus, ne sont traités de brigands et de parricides, comme on les appelle aujourd'hui, et souvent il les appelle de grands hommes. Asinius

Pollion, dans ses écrits, rend hommage à leur mémoire : Messala Corvinus, dans les siens, célébroit Cassius comme son général, et tous les deux furent en crédit et en honneur auprès d'Auguste. Quand Cicéron publia l'ouvrage où il élève Caton jusqu'aux cieux, le dictateur César lui répondit-il autrement qu'en le réfutant comme il auroit fait devant des juges? Les lettres d'Antoine, les harangues de Brutus sont remplies de reproches contre Auguste, injustes, il est vrai, mais très-amers; et on lit encore les vers de Bibaculus et de Catulle, pleins de satires contre les Césars. Mais Jules-César et le divin Auguste les souffrirent et les oublièrent, avec autant de modération que de prudence : car les satires s'effacent, si on les méprise; mais si l'on s'en irrite, on paroît s'y reconnoître. Je ne parle pas des Grecs, chez qui non-seulement la liberté, mais même la licence des paroles n'a jamais été punie, ou n'a été repoussée qu'avec les mêmes armes. Mais sur-tout il a été toujours libre et innocent de dire sa pensée sur les morts; pour eux il n'y a plus ni faveur ni haine. Mes écrits sont-ils des harangues incendiaires, des trompettes de guerre civile en faveur de Brutus et de Cassius, armés dans les champs de Philippe?

Il y a soixante et dix ans qu'ils ne sont plus ; et comme on les retrouve dans leurs images, que le vainqueur lui-même n'a pas détruites, leur mémoire garde sa place dans l'histoire. La postérité rend à chacun l'honneur qui lui est dû : et s'il faut que je sois condamné, il ne manquera pas d'écrivains qui se souviendront non-seulement de Brutus et de Cassius, mais aussi de moi.

TACITE, *Traduction du même.*

Harangue des Scythes à Alexandre.

Si les dieux avoient proportionné ta stature à ton ambition, le monde ne te contiendroit pas. Tu toucherois l'orient d'une main, le couchant de l'autre, et tu voudrois encore savoir où vont s'ensevelir les feux de l'astre divin qui nous éclaire. C'est ainsi que tu desires toujours plus que tu ne peux embrasser. Tu passes d'Europe en Asie, tu repasses d'Asie en Europe ; et si tu avois soumis tout le genre humain, tu ferois la guerre aux forêts, aux montagnes, aux fleuves et aux bêtes sauvages. Quoi donc ! ignores-tu que les grands arbres sont long-temps à croître, et sont déracinés

en un moment? Insensé celui qui ne regarde que leurs fruits, sans mesurer leur hauteur. Prends garde, en voulant parvenir au sommet, de tomber avec les branches que tu aurois saisies. Quelquefois le lion a servi de pâture aux plus petits oiseaux, et la rouille consume le fer. Il n'y a rien de si fort qui ne puisse craindre même ce qui est foible. Qu'y a-t-il entre toi et nous? nous n'avons jamais approché de ton territoire. Dans les vastes forêts où nous vivons, ne nous est-il pas permis d'ignorer qui tu es et d'où tu viens? Nous ne pouvons pas servir, et nous ne voulons pas commander. Veux-tu connoître la nation des Scythes? un attelage de bœufs, une charrue, une flèche, une coupe, voilà ce qui nous a été donné, ce qui est à notre usage pour nos amis et contre nos ennemis. A nos amis nous donnons les fruits de la terre, produits par le travail de nos bœufs, et ces amis partagent le vin dont nous faisons avec eux des libations. Pour nos ennemis, nous les combattons de loin avec la flèche, et de près avec la pique. C'est avec ces armes que nous avons battu le roi de Syrie, celui des Perses et des Mèdes, et le chemin nous a été ouvert jusqu'en Égypte. Mais toi qui te vantes de

faire la guerre aux brigands, es-tu autre chose que le voleur de tant de pays usurpés? Tu as pris la Lydie, la Syrie, tu t'es emparé de la Perse et de la Bactriane; tu as attaqué l'Inde, et voilà enfin que tu étends tes mains avares et insatiables jusqu'à nos troupeaux. Et qu'as-tu besoin de tant de richesses, pour n'y trouver que la disette? Tu es le premier pour qui la satiété ait produit la faim, puisqu'à mesure que tu as plus, tu desires davantage. Mais ne vois-tu pas depuis combien de temps la Bactriane te tient arrêté? Pendant que tu la soumets, la Sogdiane s'arme contre toi, et pour toi la guerre naît de la victoire. Car que tu sois plus grand et plus vaillant que tout autre, personne cependant ne veut souffrir un maître étranger. Passe seulement le Tanaïs, tu verras jusqu'où s'étendent les Scythes, et tu ne les atteindras pas. Notre pauvreté sera plus agile que l'opulence de ton armée, qui traîne la dépouille de tant de nations; et lorsqu'ensuite tu nous croiras bien loin, tu nous verras aux portes de ton camp; car nous fuyons et poursuivons l'ennemi avec la même vîtesse. On dit que dans vos adages grecs on se moque des solitudes des Scythes; mais nous aimons mieux des déserts incultes que des villes et

de riches campagnes. Pour toi, serre à deux mains ta fortune : elle glisse, et on ne la retient pas en dépit d'elle. C'est l'avenir plus que le présent qui donne un bon conseil. Mets un mors à ton bonheur : tu le maîtriseras plus aisément. On dit chez nous que la fortune est sans pieds : elle n'a que des mains et des ailes ; et quand elle nous présente les unes, elle ne laisse pas prendre les autres. Enfin si tu es un dieu, tu dois faire du bien aux hommes, et non pas leur ravir le leur : si tu n'es qu'un homme, songe toujours que tu es un homme. Il y a de la folie à ne se souvenir que de ce qui nous porte à nous oublier. Tu n'auras pour vrais amis que ceux à qui tu n'auras point fait la guerre ; car entre égaux l'amitié est ferme, et ceux-là sont censés égaux qui n'ont point mesuré leurs forces. Quant aux vaincus, garde-toi de les prendre pour des amis : point d'amitié entre le maître et l'esclave : la paix même est entre eux un état de guerre. Au reste ne crois pas que les Scythes jurent l'amitié ; notre serment, c'est le respect pour notre parole. Nous laissons aux Grecs ces précautions de signer des pactes et d'attester les dieux : pour nous, nous mettons notre religion dans notre fidélité. Ceux qui ne respectent pas les hommes,

trompent les dieux : et l'on n'a pas besoin de l'ami, dont la volonté est suspecte. Il ne tient qu'à toi de nous avoir pour gardiens de tes limites d'Europe et d'Asie. Nous ne sommes séparés des Bactriens que par le Tanaïs : au-delà, du côté opposé, nous touchons à la Thrace, qui confine, dit-on, à la Macédoine. Placés aux deux extrémités de ton empire, nous veux-tu pour amis ou pour ennemis ? Choisis.

QUINTE-CURCE, *Traduction du même.*

Extraits de l'Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, Infante d'Espagne, Reine de France et de Navarre.

Alliance de la Maison de France et d'Espagne. Eloge de Louis-le-Grand.

Ile pacifique où se doivent terminer les différends de deux grands empires à qui tu sers de limites : île éternellement mémorable par les conférences de deux grands ministres, où l'on vit développer toutes les adresses et tous les secrets d'une politique si différente; où l'un se donnoit du poids par sa lenteur, et l'autre prenoit l'ascendant par sa pénétration :

auguste journée où deux fières nations long-temps ennemies, et alors réconciliées par Marie-Thérèse, s'avancent sur les confins, leurs rois à leur tête, non plus pour se combattre, mais pour s'embrasser; où ces deux rois avec leur cour, d'une grandeur, d'une politesse, et d'une magnificence aussi bien que d'une conduite si différente, furent l'un à l'autre et à tout l'univers un si grand spectacle: fêtes sacrées, mariage fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies et vos pompes avec ces pompes funèbres, et le comble des grandeurs avec leurs ruines? Alors l'Espagne perdit ce que nous gagnions: maintenant nous perdons tout les uns avec les autres; et Marie-Thérèse périt pour toute la terre. L'Espagne pleuroit seule: maintenant que la France et l'Espagne mêlent leurs larmes, et en versent des torrens, qui pourroit les arrêter? Mais si l'Espagne pleuroit son infante qu'elle voyoit monter sur le trône le plus glorieux de l'univers, quels seront nos gémissemens à la vue de ce tombeau, où tous ensemble nous ne voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines? Taisons-nous: ce n'est pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je pose les fondemens des instructions

que je veux graver dans vos cœurs : aussi bien la vanité des choses humaines tant de fois étalée dans cette chaire, ne se montre que trop d'elle-même sans le secours de la voix, dans ce sceptre sitôt tombé d'une si royale main, et dans une si haute majesté si promptement dissipée.

Mais ce qui en faisoit le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une reine si grande par tant de titres, le devenoit tous les jours par les grandes actions du roi et par le continuel accroissement de sa gloire. Sous lui la France a appris à se connoître. Elle se trouve des forces que les siècles précédens ne savoient pas : l'ordre et la discipline militaire s'augmentent avec les armées. Si les François peuvent tout, c'est que leur roi est par-tout leur capitaine ; et après qu'il a choisi l'endroit principal qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de sa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puisqu'en méprisant les saisons, il a ôté jusqu'à la défense à ses ennemis. Les soldats ménagés et exposés quand il faut, marchent avec confiance sous ses étendards ; nul fleuve ne les arrête, nulle forteresse ne les effraie. On sait que Louis foudroie les villes

plutôt qu'il ne les assiége, et tout est ouvert à sa puissance.

Les politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand il marche, tout se croit également ménacé : un voyage tranquille devient tout-à-coup une expédition redoutable à ses ennemis. Gand tombe avant qu'on pense à le munir : Louis y vient par de longs détours ; et la reine qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaisir de le suivre, celui de servir secrètement à ses desseins.

Par les soins d'un si grand roi, la France entière n'est plus, pour ainsi parler, qu'une seule forteresse qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle est capable de tenir la paix avec sûreté dans son sein, mais aussi de porter la guerre par-tout où il faut, et de frapper de près et de loin avec une égale force. Nos ennemis le savent bien dire, et nos alliés ont ressenti dans le plus grand éloignement, combien la main de Louis étoit secourable.

Avant lui, la France presque sans vaisseaux, tenoit en vain aux deux mers : maintenant on les voit couvertes depuis le levant jusqu'au couchant de nos flottes victorieuses, et la hardiesse françoise porte par-tout la terreur avec

le nom de Louis. Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disois en ton cœur avare: Je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma proie. La légèreté de tes vaisseaux te donnoit de la confiance; mais tu te verras attaquée dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on iroit chercher parmi ses rochers et dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves. Louis a brisé les fers dont tu accablois ses sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur tu te tournes contre toi-même, et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les pilotes étonnés s'écrient par avance; *Qui est semblable à Tyr? Et toutefois elle s'est tue dans le milieu de la mer;* et la navigation va être assurée par les armes de Louis.

L'éloquence s'est épuisée à louer la sagesse de ses lois et l'ordre de ses finances. Que n'a-t-on pas dit de la fermeté à laquelle nous voyons céder jusqu'à la fureur des duels? La sévère justice de Louis, jointe à ses inclinations bienfaisantes, fait aimer à la France l'au-

torité sous laquelle heureusement réunie, elle est tranquille et victorieuse. Qui veut entendre combien la raison préside dans les conseils de ce prince, n'a qu'à prêter l'oreille quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrois ici prendre à témoins les sages ministres des cours étrangères, qui le trouvent aussi convaincant dans ses discours que redoutable par ses armes. La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentimens, et ses paroles précises sont l'image de la justesse qui règne dans ses pensées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs, et donne, je ne sais comment, un nouvel éclat à la majesté qu'elle tempère.

N'oublions pas ce qui faisoit la joie de la reine. Louis est le rempart de la religion : c'est à la religion qu'il fait servir ses armes redoutées par mer et par terre. Mais songeons qu'il ne l'établit par-tout au-dehors, que parce qu'il la fait régner au-dedans et au milieu de son cœur. C'est là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de puissances jalouses de sa grandeur, et l'Europe entière pourroient armer contre lui.

Que serviroit à Louis d'avoir étendu sa gloire par-tout où s'étend le genre humain ?

Ce ne lui est rien d'être l'homme que les autres hommes admirent, il veut être avec David, *l'homme selon le cœur de Dieu*. C'est pourquoi Dieu le bénit. Tout le genre humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il fait, si ce n'est qu'on veuille compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, et les bornes qu'il a données à sa puissance. Adorez donc, ô grand roi! celui qui vous fait régner, qui vous fait vaincre, et qui vous donne dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inspire, des sentimens si modérés. Puisse la chrétienté ouvrir les yeux, et reconnoître le vengeur que Dieu lui envoie! Pendant, ô malheur, ô honte, ô juste punition de nos péchés! pendant, dis-je, qu'elle est ravagée par les infidèles qui pénètrent jusqu'à ses entrailles; que tarde-t-elle à se souvenir et des secours de Candie, et de la fameuse journée du Raab, où Louis renouvela dans le cœur des infidèles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes françoises, fatales à leur tyrannie, et par des exploits inouïs devint le rempart de l'Autriche, dont il avoit été la terreur?

Ouvrez donc les yeux, chrétiens, et regardez ce héros, dont nous pouvons dire, comme

saint Paulin disoit du grand Théodose : Que nous voyons en Louis *non un roi, mais un serviteur de Jésus-Christ, et un prince qui s'élève au-dessus des hommes, plus encore par sa foi que par sa couronne.*

Péroraison.

Tout le salut vient de cette vie, dont la fuite précipitée nous trompe toujours. *Je viens*, dit Jésus-Christ, *comme un voleur.* Il a fait selon sa parole; il est venu surprendre la reine dans le temps que nous la croyions la plus saine, dans le temps qu'elle se trouvoit la plus heureuse. Mais c'est ainsi qu'il agit : il trouve pour nous tant de tentations et une telle malignité dans tous les plaisirs, qu'il vient troubler les plus innocens dans ses élus. Mais il vient, dit-il, *comme un voleur*, toujours surprenant, et impénétrable dans ses démarches. C'est lui-même qui s'en glorifie dans toute son écriture. Comme un voleur, direz-vous, indigne comparaison ! N'importe qu'elle soit indigne de lui, pourvu qu'elle nous effraie, et qu'en nous effrayant elle nous sauve. Tremblons donc, chrétiens, tremblons devant lui à

chaque moment; car, qui pourroit ou l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il se cache? *Ils mangeoient*, dit-il, *ils buvoient, ils achetoient, ils vendoient, ils plantoient, ils bâtissoient, ils faisoient des mariages aux jours de Noé, et aux jours de Loth*, et une subite ruine les vint accabler. Ils mangeoient, ils buvoient, ils se marioient. C'étoient des occupations innocentes : que seroit-ce, quand en contentant nos impudiques desirs, en assouvissant nos vengeances et nos secrètes jalousies, en accumulant dans nos coffres des trésors d'iniquité, sans jamais vouloir séparer le bien d'autrui d'avec le nôtre, trompés par nos plaisirs, par nos jeux, par notre santé, par notre jeunesse, par l'heureux succès de nos affaires, par nos flatteurs, parmi lesquels il faudroit peut-être compter des directeurs infidèles que nous avons choisis pour nous séduire; et enfin par nos fausses pénitences qui ne sont suivies d'aucun changement de nos mœurs, nous viendrons tout-à-coup au dernier jour? La sentence partira d'en haut : *La fin est venue, la fin est venue, Finis venit, venit finis. La fin est venue sur vous. Nunc finis super te.* Tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez, *concluez.*

Fac conclusionem. Frappez l'arbre infructueux qui n'est plus bon que pour le feu : *coupez l'arbre, arrachez ses branches, secouez ses feuilles, abattez ses fruits* : périsse par un seul coup tout ce qu'il avoit avec lui-même. Alors s'élèveront des frayeurs mortelles, et des grincemens de dents, préludes de ceux de l'enfer. Ah ! mes frères, n'attendons pas ce coup terrible. Le glaive qui a tranché les jours de la reine, est encore levé sur nos têtes : nos péchés en ont affilé le tranchant fatal. *Le glaive que je tiens en main, dit le Seigneur notre Dieu, est aiguisé et poli : il est aiguisé, afin qu'il perce ; il est poli et limé afin qu'il brille.* Tout l'univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de faire ! Toute la terre en est étonnée. Mais que nous sert ce brillant qui nous étonne, si nous ne prévenons le coup qui tranche ? Prévenons-le, chrétiens, par la pénitence. Qui pourroit n'être pas ému à ce spectacle ? Mais ces émotions d'un jour qu'opèrent-elles ? un dernier endurcissement, parce qu'à force d'être touché inutilement, on ne se laisse plus toucher d'aucun objet. Le sommes-nous des maux de la Hongrie et de l'Autriche ravagées ? Leurs habitans passés au

fil de l'épée, et ce sont encore les plus heureux; la captivité entraîne bien d'autres maux et pour le corps et pour l'ame : ces habitans désolés, ne sont-ce pas des chrétiens et des catholiques, nos frères, nos propres membres, enfans de la même église, et nourris à la même table du pain de vie? Dieu accomplit sa parole : *Le jugement commence par sa maison*, et le reste de la maison ne tremble pas ! Chrétiens, laissez-vous fléchir, faites pénitence : appaisez Dieu par vos larmes. Ecoutez la pieuse reine qui parle plus haut que tous les prédicateurs; écoutez-la, princes; écoutez-la, peuples; écoutez-la, Monseigneur, plus que tous les autres. Elle vous dit, par ma bouche, et par une voix qui vous est connue, que la grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom trompeur. Amassez donc les biens qu'on ne peut perdre. Prêtez l'oreille aux graves discours que S. Grégoire de Nazianze adressoit aux princes et à la maison régnante. *Respectez*, leur disoit-il, *votre pourpre*, respectez votre puissance qui vient de Dieu, et ne l'employez que pour le bien. *Connoissez ce qui vous a été confié, et le grand mystère que Dieu accomplit en vous. Il se ré-*

serve à lui seul les choses d'en haut ; il partage avec vous celles d'en bas : montrez-vous dieux aux peuples soumis, en imitant la bonté et la magnificence divine. C'est, Monseigneur, ce que vous demandent ces empressemens de tous les peuples, ces perpétuels applaudissemens et tous ces regards qui vous suivent. Demandez à Dieu avec Salomon, la sagesse qui vous rendra digne de l'amour des peuples et du trône de vos ancêtres; et quand vous songerez à vos devoirs, ne manquez pas de considérer à quoi vous obligent les immortelles actions de Louis-le-Grand, et l'incomparable piété de Marie-Thérèse.

BOSSUET.

Extraits de l'Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves, Princesse palatine.

Egaremens de la Princesse palatine. Tableaux de la Cour, de la Guerre de la Fronde, de la Pologne, de Charles Gustave, etc.

Le mariage de la princesse Anne avoit eu le plus heureux commencement ; mais, hélas ! tout ce qu'elle aimoit devoit être de peu de durée. Le prince son époux lui fut ravi et

lui laissa trois princesses, dont les deux qui restent pleurent encore la meilleure mère qui fut jamais, et ne trouvent de consolation que dans le souvenir de ses vertus. Ce n'est pas encore le temps de vous en parler. La princesse Palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie. Que le monde voit peu de ces veuves, dont parle S. Paul, qui *vraiment veuves et désolées*, s'ensevelissent, pour ainsi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leurs époux ; y enterrent tout amour humain avec des cendres chéries; et délaissées sur la terre, *mettent leur espérance en Dieu, et passent les nuits et les jours dans la prière !* Voilà l'état d'une veuve chrétienne, selon les préceptes de S. Paul : état oublié parmi nous, où la viduité est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état désirable, où affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à cette terrible sentence de S. Paul : *La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs;* remarquez qu'il ne dit pas, la veuve qui passe sa vie dans les crimes ; il dit : *la veuve qui la passe dans les plaisirs est morte toute vive;* parce qu'oubliant le deuil éternel et le carac-

tère de la désolation, qui fait le soutien comme la gloire de son état, elle s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devroit-on pleurer comme mortes de ces veuves jeunes et riantes, que le monde trouve si heureuses! Mais sur-tout, quand on a connu Jésus-Christ et qu'on a eu part à ses graces; quand la lumière divine s'est découverte, et qu'avec des yeux illuminés on se jette dans les voies du siècle; qu'arrive-t-il à une ame qui tombe d'un si haut état, qui renouvelle contre Jésus-Christ, et encore contre Jésus-Christ connu et goûté, tous les outrages des juifs, et le crucifie encore une fois? Vous reconnoissez le langage de S. Paul. Achevez donc, grand apôtre, et dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chute si déplorable. *Il est impossible*, dit-il, *qu'une telle ame soit renouvelée par la pénitence.* Impossible! quelle parole! Soit, messieurs, qu'elle signifie que la conversion de ces ames autrefois si favorisées, surpasse toute la mesure des dons ordinaires, et demande, pour ainsi parler, le dernier effort de la puissance divine: soit que l'impossibilité, dont parle S. Paul, veuille dire qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premières douceurs qu'a goûtées une ame innocente,

quand elle y a renoncé avec connoissance ; de sorte qu'elle ne peut rentrer dans la grace que par des chemins difficiles et avec des peines extrêmes. Quoi qu'il en soit, chrétiens, l'un et l'autre s'est vérifié dans la princesse Palatine. Pour la plonger entièrement dans l'amour du monde, il falloit ce dernier malheur. Quoi ! la faveur de la cour. La cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez : vous trouvez par-tout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir. Le génie de la princesse Palatine se trouva également propre aux divertissemens et aux affaires. La cour ne vit jamais rien de plus engageant ; et sans parler de sa pénétration, ni de la fertilité infinie de ses expédiens, tout cédoit au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant ce temps ! quel trouble ! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux ! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu

au-dedans et au-dehors ; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux : les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand : ce prince, que l'on regardoit comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avoit été le soutien : et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle : un ministre persécuté, et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs, où l'autorité souveraine étoit engagée. Que dirai-je ? Etoit-ce là de ces tempêtes, par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois ? et le calme profond de nos jours devoit-il être précédé par de tels orages ? ou bien étoient-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui alloit céder la place à l'autorité légitime ? ou bien étoit-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis ? Non, non : c'est Dieu, qui vouloit montrer qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite ; qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire ; qu'il secoue la terre, et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures. Ce fut là que la princesse Palatine signala sa fidélité, et fit paroître toutes les richesses de son

esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidelle à l'état et à la grande reine Anne d'Autriche, on sait qu'avec le secret de cette princesse, elle eut encore celui de tous les partis : tant elle étoit pénétrante, tant elle s'attiroit la confiance, tant il lui étoit naturel de gagner les cœurs ! Elle déclaroit aux chefs des partis jusqu'où elle pouvoit s'engager; et on la croyoit incapable ni de tromper, ni d'être trompée; mais son caractère particulier étoit de concilier les intérêts opposés, et en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit, et comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ses rares talens ? que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la cour; d'en soutenir le ministre deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles ? Que ne lui promit-on pas dans ces besoins ! mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connoître par expérience le foible des grands politiques, leurs volontés changeantes, ou leurs paroles trompeuses, la diverse face des temps, les amusemens des promesses, l'illusion des amitiés de la terre, qui s'en vont avec les années

et les intérêts, et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché, ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres? O éternel roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère; voilà ce qui éblouit les ames qu'on appelle grandes! Dans ces déplorables erreurs, la princesse Palatine avoit les vertus que le monde admire, et qui font qu'une ame séduite s'admire elle-même : inébranlable dans ses amitiés, et incapable de manquer aux devoirs humains. La reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étoient désunis. Un nouveau conquérant s'élève en Suède. On y voit un autre Gustave non moins fier, ni moins hardi, ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vîtesse d'un aigle? Où sont ces ames guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne sont

vîtes, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts. La reine n'a plus de retraite; elle a quitté le royaume: après de courageux, mais de vains efforts, le roi est contraint de la suivre : réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté alloit tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enleveroit les rameaux épars. Dieu en avoit disposé autrement. La Pologne étoit nécessaire à son église, et lui devoit un vengeur. Il la regarde en pitié. Sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il étoit. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avoit rappelé, et déjà il le réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçoit tout le nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces, et médite de nouveaux carnages,

Dieu tonne du plus haut des cieux : le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée.

BOSSUET.

Extrait de l'Oraison funèbre de Louis de Bourbon, Prince de Condé.

Bonté et Affabilité du Grand Condé.

Ce n'étoit pas seulement pour un fils, ni pour sa famille qu'il avoit des sentimens si tendres. Je l'ai vu, et ne croyez pas que j'use ici d'exagération, je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis ; je l'ai vu simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes ; dans les accommodemens, calmer les esprits les plus aigris, avec une patience et une douceur qu'on n'auroit jamais attendue d'une humeur si vive, ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité. Ils pourront bien forcer les respects, et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires, mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur

et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devoit donc faire comme le fond de notre cœur, et devoit être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affoiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix; et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le prince dont nous parlons; jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçoit les villes et qui gagnoit les batailles? Quoi! il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre! Reconnoissez le héros, qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paroître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se

trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes ; comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant ; qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle, que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur, et telle a été la force du prince de Condé. Avez-vous un secret important, versez-le hardiment dans ce noble cœur : votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince, que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grace, c'est lui qui paroît l'obligé ; et jamais on ne vit de joie ni si vive ni si naturelle que celle qu'il ressentoit à faire plaisir. Le premier argent qu'il reçut d'Espagne, avec la permission du roi, malgré les nécessités de sa maison épuisée, fut donné à ses amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à espérer de leur secours ; et quatre cent mille écus distribués par ses ordres, firent voir, chose rare dans la vie humaine, la reconnoissance aussi vive dans le prince de Condé, que l'espérance d'engager les hommes l'est

dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours son prix. Il la louoit jusque dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avoit à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il en envoyoit à la cour, il vantoit les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre, chacun avoit son rang dans ses discours; et parmi ce qu'il donnoit à tout le monde, on ne savoit où placer ce qu'il avoit fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets-d'eau qui ne se taisoient ni jour ni nuit : c'étoit toujours le même homme, et sa gloire le suivoit par-tout. Qu'il est beau, après le combat et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles, et cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune; où tout charme et rien n'éblouit; qu'on regarde sans être étourdi ni par le son des trompettes, ni par le bruit des

canons, ni par les cris des blessés; où l'homme paroît tout seul aussi grand, aussi respecté que lorsqu'il donne des ordres, et que tout marche à sa parole!

Parallèle du Grand Condé et de Turenne.

Ça été dans notre siècle un grand spectacle, de voir dans le même temps, et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis plus encore par le concours des mêmes pensées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre; tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance; comme si Dieu, dont souvent, selon l'écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paroît agir par

des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid, sans jamais avoir rien de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au-dedans, lors même qu'il paroissoit embarrassé au-dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie ; l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune ; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable, dont les hommes ne connoissent pas le secret, semble né pour entraîner la for-

tune dans ses desseins et forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée; l'armée le pleure comme son père, et la cour et tout le peuple gémit; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps; l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire, comme un David, comme lui meurt dans son lit, en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritoit l'autre! C'est ce qu'a vu notre siècle; et ce qui est encore plus grand, il a vu un roi se servir de ces deux grands chefs, et profiter du secours du ciel; et après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens, et l'attente de l'univers: tant est vaste son intelligence, tant ses destinées sont glorieuses!

Péroraison de l'Oraison funèbre du Prince de Condé.

Venez, peuple ; venez, seigneurs et potentats, et vous, qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage ; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros ; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant ; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces foibles restes de la vie humaine ; pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros ; mais approchez

en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, ames guerrières et intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menoit dans les hasards, sous qui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre; son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encoré servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et eommencez à compter le temps de vos utiles services, du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au nombre de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré

de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau ; versez des larmes avec des prières, et admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avoit égalé le courage. Ainsi puisse-t-il vous être un cher entretien ; ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus ; et que sa mort que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple ! Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non pas avec cette audace qui promettoit la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels ; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparoître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de graces ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. — La véritable victoire,*

celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue : vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte ; heureux, si averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.

BOSSUET.

Extrait de l'Oraison funèbre de M. de Turenne.

Exorde.

Fleverunt eum omnis populus Israël planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : Quomodo cecidit potens qui salvum faciebat populum Israël ! 1. *Mach. c.* 9.

Tout le peuple le pleura amèrement ; et après avoir pleuré durant plusieurs jours,

ils s'écrièrent : Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël!

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs, dont l'Écriture Sainte se sert pour louer la vie, et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme, qui portoit la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvroit son camp du bouclier, et forçoit celui des ennemis avec l'épée, qui donnoit à des rois ligués contre lui, des déplaisirs mortels, et réjouissoit Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle ;

Cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfans d'Ammon et d'Esaü, qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères ; cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses

mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne vouloit d'autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie.

Ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitans. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël!* A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël!*

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous

avez senti il y a cinq mois ? ne vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite? et ne mettez-vous pas dans votre esprit à la place du héros dont parle l'Écriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables; et il ne manque aujourd'hui à ce dernier, qu'un éloge digne de lui. O si l'esprit divin, esprit de force et de vérité, avoit enrichi mon discours de ces images vives et naturelles, qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, et quelle impression feroit sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses!

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornemens d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de très-haut et très-puissant Prince Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal-général des camps et armées du roi, et colonel-général de la cavalerie légère ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, siéges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats soutenus;

batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience? Où peut-on trouver tant et de si puissans exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie; grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété?

Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes, et plus touchans, qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnaître la justice de nos armes, recevoir la paix, que malgré vos pertes vous avez tant de fois refusée, et dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin; les jugemens de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je plains en cette

chaire un sage et vertueux capitaine, dont les intentions étoient pures et dont la vertu sembloit mériter une vie plus longue et plus étendue.

Modestie de M. de Turenne.

Cet honneur, messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sais quel remords m'arrête. Je crains de publier ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice et louons-le sans crainte, en un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? Qui les dit avec plus de retenue? Remportoit-il quelque avantage? A l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille? Il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui l'avoient rendu si célèbre? On eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur, et l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom

immortel? il fuyoit les acclamations populaires, il rougissoit de ses victoires, il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osoit presque aborder le roi, parce qu'il étoit obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont sa majesté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, s'exerçoit sans bruit aux vertus civiles: sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses desirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre : il marche sans suite et sans équipage; mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent; tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent: il y a, je ne sais quoi de noble, dans cette honnête simplicité, et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

Mort de M. de Turenne.

Turenne passe le Rhin, et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant. Il observe les mouvemens des ennemis. Il relève le courage des alliés. Il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire; et profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux évènemens, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter. Déjà frémissoit dans son camp l'ennemi confus et déconcerté; déjà prenoit l'essor, pour se sauver dans les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite; et la France, en suspens, attendoit le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas! nous savions tout ce que nous pouvions espérer; et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La Providence divine

nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre ; et tout ce que nous pouvions gagner ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires! Pour accomplir vos volontés, et faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur, de grandes victimes; et vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées; que je découvre ce corps pâle et sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié des auditeurs, et par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées; mais

on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs, Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se rallentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur, et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourans envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres, et la renommée qui se plaît à répandre, dans l'univers, les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'unvoyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre qui jouit encore

en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'ame de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public. Là, on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendoit de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge; et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur; et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

FLÉCHIER.

Exorde de l'Oraison funèbre de Louis XIV.

Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientiâ, qui fuerunt antè me in Jerusalem; et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritûs. *Je suis devenu grand: j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem;*

et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avoit que vanité et affliction d'esprit. Eccles. I. v. 16. 17.

Dieu seul est grand, mes frères, et dans ces derniers momens sur-tout où il préside à la mort des rois de la terre : plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paroît tout ce qu'il est ; et l'homme n'est plus rien de ce qu'il croyoit être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire ; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'étoit que vanité et affliction d'esprit, et qui s'est humilié sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation sembloit le mettre au-dessus de l'homme !

Oui, mes frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées ; la magnificence des éloges a égalé celle des évènemens ; les hommes ont tout dit, il y a long-temps, en parlant à sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction ?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonne-

ment de l'univers, le père des rois, plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salamon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui que tout étoit vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnoit; ses ennemis ont envié sa puissance; les étrangers sont venus des îles les plus éloignées, baisser les yeux devant la gloire de sa majesté; ses sujets lui ont presque dressé des autels; et le prestige qui se formoit autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu, de la crainte de votre nom; vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devoient gouverner vos peuples; vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence; mais ce n'étoit pas assez; il falloit encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus; vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgraces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux; mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes frères, la vicissitude des choses humaines? sans remonter aux siècles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre? Nous

avons vu toute la race royale presque éteinte; les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge; l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement, et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles; le roi, qui avoit passé, d'une minorité orageuse au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités; se relever encore plus grand de toutes ses pertes, et survivre à tant d'évènemens divers, pour rendre gloire à Dieu et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses; le cœur se prête pour un moment au spectacle; l'attendrissement finit avec la représentation : il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions, que pour se jouer dans l'univers, et nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui, sans cela, nous prêcheroit en vain; racontons, non les merveilles d'un règne que les hommes ont déjà tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le roi qui nous

est ôté; rappelons ici ses vertus plutôt que ses victoires; montrons-le plus grand encore au lit de la mort, qu'il ne l'étoit autrefois sur son trône, dans les jours de sa gloire; n'ôtons les louanges à la vanité que pour les rendre à la grace; et quoiqu'il ait été grand, et par l'éclat inouï de son règne, et par les sentimens héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire du très-haut, très-puissant et très-excellent Louis XIV du nom, roi de France et de Navarre; ne parlons de la gloire et de la grandeur de son règne que pour en montrer les écueils et le néant qu'il a connus, et de sa piété que pour en proposer et immortaliser les exemples.

MASSILLON, *Or. funèbre de Louis XIV.*

Exorde d'un Sermon par Bridaine.

Je me souviens de lui avoir entendu répéter le début d'un premier sermon qu'il prêcha dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris, en 1751. La plus haute compagnie de la capitale vint l'entendre par curiosité. Bridaine aperçut dans l'assemblée plusieurs évêques, des personnes

décorées, une foule innombrable d'ecclésiastiques; et ce spectacle, loin de l'intimider, lui inspira l'exorde qu'on va lire. Voici ce que ma mémoire me rappelle de ce morceau dont j'ai toujours été vivement frappé, et qui ne paroîtra peut-être point indigne de Bossuet ou de Démosthène.

« A la vue d'un auditoire si nouveau pour » moi, il semble, mes frères, que je ne devrois » ouvrir la bouche que pour vous demander » grace en faveur d'un pauvre missionnaire, » dépourvu de tous les talens que vous exigez » quand on vient vous parler de votre salut. » J'éprouve cependant aujourd'hui un senti- » ment bien différent; et si je suis humilié, » gardez-vous de croire que je m'abaisse aux » misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu » ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais » avoir besoin d'excuse auprès de vous! car, » qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, » que des pécheurs; c'est devant votre Dieu et » le mien, que je me sens pressé dans ce mo- » ment de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent » j'ai publié les justices du Très-Haut dans des » temples couverts de chaume; j'ai prêché les » rigueurs de la pénitence à des infortunés » qui manquoient de pain; j'ai annoncé aux

» bons habitans des campagnes les vérités les
» plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait!
» malheureux? j'ai contristé les pauvres, les
» meilleurs amis de mon Dieu; j'ai porté l'épou-
» vante et la douleur dans ces ames simples et
» fidelles, que j'aurois dû plaindre et consoler.
» C'est ici où mes regards ne tombent que sur
» des grands, sur des riches, sur des oppres-
» seurs de l'humanité souffrante, ou sur des
» pécheurs audacieux et endurcis; ah! c'est ici
» seulement qu'il falloit faire retentir la parole
» sainte dans toute la force de son tonnerre,
» et placer avec moi dans cette chaire, d'un
» côté la mort qui vous menace, et de l'autre,
» mon grand Dieu qui vient vous juger. Je
» tiens aujourd'hui votre sentence à la main.
» Tremblez donc devant moi, hommes su-
» perbes et dédaigneux qui m'écoutez. La né-
» cessité du salut, la certitude de la mort,
» l'incertitude de cette heure si effroyable
» pour vous, l'impénitence finale, le jugement
» dernier, le petit nombre des élus, l'enfer,
» et par-dessus tout, l'éternité..... l'éternité!
» voilà les sujets dont je viens vous entre-
» tenir, et que j'aurois dû, sans doute, réserver
» pour vous seuls. Et qu'ai-je besoin de vos suf-
» frages, qui me damneroient peut-être, sans

» vous sauver ? Dieu va vous émouvoir, tandis
» que son indigne ministre vous parlera ; car
» j'ai acquis une longue expérience de ses mi-
» séricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour
» vos iniquités passées, vous viendrez vous
» jeter dans mes bras, en versant des larmes
» de componction et de repentir, et à force
» de remords vous me trouverez assez élo-
» quent. »

Le Cardinal MAURY.

Exorde d'un Sermon sur la Résurrection.

Qui dicit illis : nolite expavescere : Jesum quæritis Nazarenum, crucifixum : surrexit, non est hîc ; ecce locus ubi posuerunt eum. *L'ange dit aux femmes : ne craignez point ; vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Il est ressuscité, il n'est point ici ; voici le lieu où on l'avoit mis.*

Sire, ces paroles sont bien différentes de celles que nous voyons communément gravées sur les tombeaux des hommes. Quelque puissans qu'ils aient été, à quoi se réduisent ces magnifiques éloges qu'on leur donne, et que nous lisons sur ces superbes mausolées que leur érige la vanité humaine ? A cette inscrip-

tion : *hîc jacet ;* ce grand, ce conquérant, cet homme tant vanté dans le monde, est ici couché sous cette pierre et enseveli dans la poussière, sans que tout son pouvoir et toute sa puissance l'en puissent tirer. Mais il en va bien autrement à l'égard de Jésus-Christ. A peine a-t-il été enfermé dans le sein de la terre qu'il en sort, dès le troisième jour, victorieux et tout brillant de lumière ; en sorte que ces femmes dévotes qui le viennent chercher, et qui, ne le trouvant pas, en veulent savoir des nouvelles, n'en apprennent rien autre chose, sinon qu'il est ressuscité et qu'il n'est plus là : *non est hîc.* Voilà, selon la prédiction et l'expression d'Isaïe, ce qui rend son tombeau glorieux : *et erit sepulchrum ejus gloriosum.* Au lieu donc que la gloire des grands du siècle se termine au tombeau, c'est dans le tombeau que commence la gloire de ce Dieu-homme. C'est là, c'est, pour ainsi dire, dans le centre même de la foiblesse, qu'il fait éclater toute sa force, et jusqu'entre les bras de la mort, qu'il reprend par sa propre vertu une vie bienheureuse et immortelle. Admirable changement, chrétiens, qui doit affermir son église, qui doit consoler ses disciples et les rassurer, qui doit servir de fondement à la foi et à

l'espérance chrétienne : car tels sont, ou tels doivent être les effets de la résurrection du Sauveur, comme j'entreprends de vous le montrer dans ce discours.

Oui, chrétiens, un des plus solides fondemens et de notre foi et de notre espérance, c'est la glorieuse résurrection de Jésus-Christ. Je le dis après S. Augustin; et m'attachant à sa pensée, je trouve en deux paroles de ce père le partage le plus juste et le dessein le plus complet. Car, selon la belle remarque de ce saint docteur, le fils de Dieu dans sa résurrection nous présente tout à-la-fois et un grand miracle et un grand exemple : *In hâc resurrectione et miraculum et exemplum;* un grand miracle pour confirmer notre foi, *miraculum ut credas;* et un grand exemple pour animer notre espérance, *exemplum ut speres.* En effet, c'est sur cette résurrection du Sauveur des hommes que sont établis les deux plus importantes vérités du christianisme, dont l'une est comme la base de toute la religion, savoir, que Jésus-Christ est Dieu; et l'autre est le principe de toute la morale évangélique, savoir, que nous ressusciterons un jour nous-mêmes, comme Jésus-Christ. Ainsi, mes chers auditeurs, sans une plus

longue préparation, voici ce que j'ai aujourd'hui à vous faire voir. Miracle de la résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de sa divinité : c'est par-là qu'il confirme notre foi, et ce sera la première partie. Exemple de la résurrection de Jésus-Christ, gage assuré de notre résurrection future : c'est par-là qu'il anime notre espérance, et ce sera la seconde partie ; deux points d'une extrême conséquence : dans le premier, Jésus-Christ, par sa résurrection, nous apprendra ce qu'il est : dans le second, Jésus-Christ, par cette même résurrection, nous apprendra ce que nous serons. L'un et l'autre renferment ce qu'il y a dans le christianisme de plus sublime et de plus relevé. Plaise au ciel qu'ils servent également à votre instruction et à votre édification !

BOURDALOUE.

Exorde d'un Sermon sur la Fête de Tous les Saints.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur. *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.*

Si le monde parloit ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendroit pas à votre majesté le même langage.

Heureux le prince, vous diroit-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre ; qui n'a vu tant de puissances armées contre lui, que pour leur donner une paix plus glorieuse ; et qui a toujours été plus grand, ou que le péril, ou que la victoire.

Heureux le prince, qui durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir des fruits de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité, et qui n'a plus rien à desirer que de conserver long-temps ce qu'il possède.

Ainsi parleroit le monde. Mais, sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle, mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et qui vit dans le mépris de soi-même et de tout ce qui passe ; parce que le royaume du ciel est à lui : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Heureux, non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et les actions dans le souvenir des hommes ; mais celui dont les larmes auront effacé l'histoire de ses péchés du souvenir de Dieu même; parce qu'il sera éternellement consolé : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de son empire; mais celui qui aura su renfermer ses desirs et ses passions dans les bornes de la loi de Dieu ; parce qu'il possédera une terre plus durable que l'empire de l'univers : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.*

Heureux, non celui qui, élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur et de sa gloire; mais celui qui ne trouvant rien sur le trône même, digne de son cœur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dans la vertu et dans la justice; parce qu'il sera rassasié: *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.*

Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand et d'invincible; mais celui à qui les malheureux donneront devant Jésus-Christ le titre de père et de

miséricordieux ; parce qu'il sera traité avec miséricorde : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.*

Heureux enfin, non celui qui toujours arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre ; mais celui qui a pu se la donner à soi-même et bannir de son cœur les vices et les affections déréglées qui en troublent la tranquillité ; parce qu'il sera appelé enfant de Dieu : *Beati pacifici, quòniam filii Dei vocabuntur.*

Voilà, sire, ceux que Jésus-Christ appelle heureux ; et l'évangile ne connoît point d'autre bonheur sur la terre que la vertu et l'innocence.

Grand Dieu ! ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouïes dont vous avez favorisé la gloire de son règne qui peut le rendre le plus heureux des rois. C'est par-là qu'il est grand, mais ce n'est pas par-là qu'il est heureux. Sa piété a commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme ne sauroit faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu ! n'y met ou que des faux biens qui le laissent vide, ou que des maux réels qui le remplissent

d'inquiétude; et une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs.

MASSILLON.

Exorde d'un Panégyrique de S. Louis.

Spectaculum mundo et angelis. *Il fut le spectacle de la terre et du ciel.*

Dieu, dont les voies ordinaires sont aussi douces que mystérieuses, agit quelquefois avec cet éclat et cette autorité qui rendent sa providence sensible et apparente. Lorsqu'il veut effrayer les nations, il place sur la scène du monde des politiques audacieux que l'esprit de discorde anime, ou d'insatiables conquérans que dévore la fureur de vaincre. Lorsqu'il veut les instruire, il leur offre ces rois philosophes que l'équité règle, ces oracles pacifiques que la sagesse inspire. Mais lorsqu'il veut intéresser tout à la fois le ciel et la terre, il semble descendre lui-même sur le trône; il se peint tout entier dans des rois également sages et vertueux. Il répand sur ces hommes, dont le monde admire les heureuses destinées, ces dons plus heureux encore que le ciel respecte! il verse dans ces ames choi-

sies le goût délicat de la vraie gloire et le vif sentiment de la grace. Il achève l'héroïsme par la sainteté ; il décore la sainteté par l'héroïsme ; et réunissant les talens qu'il dirige et les mérites qu'il couronne, il forme ce prodige si rare, également honorable à la religion et précieux à l'humanité, un grand homme et un grand saint.

L'Abbé DE BOISMONT.

Exorde d'un autre Panégyrique de S. Louis.

Dextra tua suscepit me.... et præcinxisti me ad bellum. *Vous m'avez pris, ô mon Dieu! comme par la main, pour me conduire durant le cours de mon règne, et vous m'avez revêtu de force pour faire la guerre.*

Quand les rois ont Dieu lui-même pour maître dans l'art de régner, que leur puissance est assurée ! qu'il est doux d'être soumis à leur empire ! La justice et la vérité sont la règle de leur conduite et le ferme appui de leur trône ; avec eux règnent toutes les vertus, et tous les biens en sont la suite. Ils veillent aux intérêts du ciel et au repos de la

terre. Ils rendent heureux leurs peuples; ils font plus, ils les rendent dignes de l'être. Ils sont enfin les images vivantes du Très-Haut, et leur règne est une image du sien.

Quand les rois ont Dieu lui-même pour maître dans la science de la guerre, que leur bras est redoutable, et que leur héroïsme est accompli! D'autant plus terribles, qu'ils sont légitimement armés, ils volent avec confiance à des combats que leurs droits justifient, ou que consacre la religion. La terreur marche devant eux, et elle porte les premiers coups: et si, par une de ces profondeurs qu'il n'est pas permis à l'homme de sonder, le Dieu qu'ils servent n'affranchit pas leur valeur de la vicissitude des armes, il prend soin de leur constance. La force toute-puissante, au défaut des victoires qu'elle ne leur fait pas remporter, leur fait soutenir des disgraces plus glorieuses que les victoires. Après les avoir mis au-dessus de leur fortune, elle les met au-dessus de leurs malheurs; et pendant que l'ennemi vainqueur croit triompher de leur défaite, ils en triomphent eux plus véritablement que lui-même.

Je n'ai pas encore nommé S. Louis, messieurs, mais n'aurois-je pas déjà commencé son éloge sans m'en apercevoir?.... Né pour

commander, il suivit ses aïeux sur le trône, il les y surpassa tous; il régna, il honora la royauté; il fit le bonheur, et en partie la vertu de nos ancêtres; et afin qu'aucune sorte de gloire ne lui manquât, revêtu de la force du Dieu des armées, modèle des rois pacifiques et des rois guerriers, il livra des batailles, il remporta des victoires, et il remplit l'univers du bruit de son courage dans l'une et l'autre fortune.

L'Abbé Ségur.

Exorde de l'Oraison funèbre de madame l'Abbesse de Maubuisson.

Dieu ne juge pas des princes, comme nous avons coutume d'en juger : souvent trompés, et toujours éblouis par l'éclat de leur couronne, entraînés par le torrent d'une cour flatteuse, attentive à leur plaire, nous renfermons nos admirations dans l'appareil extérieur de puissance et de pompe qui les environne; et soit que le respect nous défende de sonder leur cœur, soit que nos yeux trop foibles soient incapables d'y pénétrer, nous formons toute l'idée de leur gloire, sur la seule vue de ces apparentes grandeurs.

Dieu qui les a formés, et qui ne les a mis en spectacle à l'univers, que pour être sur la terre les plus nobles images de sa divinité, veut qu'on y reconnoisse, à des grandeurs plus solides, les traits de sa ressemblance, et que leur gloire, pour approcher de plus près de la sienne, prenne sa force dans le fonds des plus excellentes vertus.

Qu'attendez-vous donc de moi, et quelle doit être ici ma conduite? Chargé du glorieux, mais difficile ministère, de rendre à la fille d'un roi un juste tribut de louanges, me sera-t-il permis de chercher, hors d'elle-même, les titres de sa gloire? Vous parlerai-je de la noblesse de ce sang illustre, qui, de héros en héros, a coulé tout pur dans ses veines? Assemblerai-je sur son tombeau ces lauriers que ses ancêtres ont cueillis en tant d'occasions différentes, pour lui en former une couronne? Vous représenterai-je la hauteur de tant de trônes, au milieu desquels elle est née? Ferai-je le dénombrement des empereurs, des rois, des électeurs que sa maison a donnés à l'Europe, et qui ont rempli le monde entier du bruit de leur grand nom?

Elle-même m'en désavoueroit; et elle me défend encore après sa mort, de la revêtir de

ces grandeurs héréditaires, dont elle s'est pendant sa vie si généreusement dépouillée.

Comme elle ne connoissoit de vraie gloire, que celle de renoncer à toute gloire, elle en fit son premier devoir; et oubliant qu'elle étoit née pour commander aux hommes, elle mit tout son bonheur à servir Dieu. Préférant la solitude à la cour, la cellule au trône, la croix au sceptre, les épines aux couronnes, l'humilité au faste, l'obéissance à l'autorité, elle se déroba au siècle pour se renfermer en elle-même, cacha toute la princesse sous le voile et sous l'habit de religion.

C'est à ce point de vue que je borne tout ce discours. Vous n'y verrez pas de ces grands évènemens qui décident du sort des états, et qui, intéressant les plus nobles passions du cœur, préparent un grand spectacle à la curiosité publique; mais vous admirerez les merveilles d'une providence attentive à former un cœur selon celui de Dieu: spectacle digne des saints et des anges mêmes. Vous n'y verrez pas de ces traits d'une politique profonde, qui, par des ressorts secrets, sait mouvoir les affaires et manier avec succès les intérêts les plus difficiles; mais vous y découvrirez les traits d'une prudence évangélique, qui sait

mettre à profit la grace, et ramener tout aux intérêts du salut. Enfin, vous n'y verrez pas une princesse qui, désarmant des rois ennemis, devient l'auguste sceau d'une paix peu durable; mais vous y verrez une fille de roi qui renonce à toutes les alliances du monde, pour s'unir à l'Agneau par une alliance éternelle.

MABOUL.

Exorde de l'Oraison funèbre de Stanislas, Roi de Pologne.

Salvabis me à contradictionibus populi mei: custodies me in caput gentium; populus quem ignoro serviet mihi. *Seigneur, vous me sauverez du milieu des contradictions de mon peuple; vous conserverez mon rang parmi les chefs des nations; un peuple qui m'est inconnu me sera soumis.*

Comme la Providence se joue des choses humaines! elle donne les sceptres, elle les ôte; elle les donne et les ôte encore. Deux fois Stanislas est roi; deux fois il est repoussé loin du trône; et tantôt souverain, tantôt proscrit et fugitif, souvent sans asile comme sans patrie, emporté par le torrent des circonstances et

des temps, il paroît, il disparoît sur la surface de l'Europe, comme un vaisseau battu par la tempête au milieu des mers. L'influence de ses destinées semble se répandre d'une extrémité de la terre à l'autre; et, comme si la scène du monde ne s'ébranloit que pour le sauver ou pour le perdre, les agitations du nord, celles du midi, celles de l'Europe entière, font renaître tour à tour ses espérances et ses craintes : on diroit qu'une fatalité secrète, agissant sans lui, malgré lui, tient sa fortune enchaînée à celle de tous les peuples et de tous les rois. Un seul homme est placé par la Providence au centre de tous les mouvemens dont son siècle est agité. Mais quel autre spectacle plus admirable! un vieillard vénérable, entouré d'une foule de sujets soumis dont il est le père, tranquille au milieu des divisions dont la terre ne cesse point d'être affligée; la discorde frémit autour de lui sans pouvoir l'atteindre; il est assis sur un trône que rien ne peut ébranler; c'est le prince de la paix; c'est Stanislas encore; c'est lui dont la vertu, toujours egale, a lassé l'inconstance des évènemens; lui que la fortune respecte aussi longtemps qu'elle l'a persécuté..... Stanislas, après avoir vécu, comme David, dans le tumulte et

les combats, règne comme Salomon dans le calme de la sécurité. Le Seigneur l'a délivré des contradictions de son peuple; il a conservé son rang parmi les chefs des nations; il a soumis à son empire le peuple qu'il ne connoissoit pas. Né sur les bords de la Vistule, il donne des lois à la Lorraine; la France est sa patrie, et la maison de nos rois est sa famille. Stanislas a parcouru dans toute son étendue, a touché, pour ainsi dire, dans tous ses points, le cercle des conditions mortelles. Il est l'égal de tous les hommes, et de ceux qui vivent sur des trônes, et de ceux qui gémissent sous le joug des plus dures adversités. Il est entré dans la lice pour se mesurer avec tous les combattans; il essaie toutes ses forces, il déploie toutes ses vertus. A la gloire des héros qui consiste à braver les périls, à soutenir les disgraces, il unit celle des rois qui consiste à rendre un peuple heureux. Pendant trente ans, c'est le juste aux prises avec la fortune: pendant trente ans, c'est le sage sur le trône.

Stanislas se reproduit par sa bonté dans la Lorraine entière; son ame se répand dans les villes et dans les campagnes, dans tous les

rangs et dans tous les états. Il descend comme un esprit consolateur, dans le sein de tous les malheureux; il voudroit bannir de la terre les infortunes de tous les genres, les bannir pour tous les siècles; il perpétue d'âge en âge des bienfaits, qui s'écoulent toujours trop vîte et laissent renaître la misère après eux. Par-tout où ce bon prince fait quelque séjour, il fonde des hôpitaux, des maisons de charité; on diroit que du milieu de ses palais, et parmi le bruit confus du cortége qui le suit, il entend le plus foible cri qui s'échappe du cœur du pauvre. Quelle est la plaie qu'il n'ait pas voulu guérir? Quel est le bien qu'il n'ait pas voulu faire? La postérité sera tentée de croire qu'il fut le plus riche des souverains; et notre siècle a connu des particuliers plus opulens que lui. Mais que ne peut la sage économie, quand elle est dirigée par la bonté? Et peut-être aussi l'habitude des malheurs l'a rendu plus habile dans l'art de les soulager. Les traces de ses pas furent marquées par ses bienfaits, et chaque année fut l'époque de quelque établissement respectable.

L'Evêque de Lavaur,
depuis Archevêque d'Aix.

Extrait du Panégyrique de S. Augustin.

Sa Conversion.

Représentons-nous à la naissance de S. Augustin, l'Europe inondée de barbares; le trône des Césars transporté ou plutôt enseveli dans l'orient; des usurpateurs sans génie se disputant un diadême avili, et toujours flottant sur le front d'un fantôme sans autorité; Rome déchue, je ne dis pas seulement de son antique liberté, mais encore de cette brillante servitude dont elle osa s'enorgueillir, lorsque ses premiers empereurs daignoient encore caresser sa fierté en lui présentant le frein, et les descendans des arbitres du monde ne connoissant déjà plus d'autres révolutions que les changemens d'oppresseurs; les Gaules ravagées par des séditions intestines, qui ravirent à cette malheureuse contrée, ses mœurs, ses habitans et jusqu'à son nom; le christianisme agité par les longues secousses que lui imprimèrent et ses désastres et ses victoires, s'appuyant alors sur le sceptre de Constantin; toutes les religions de l'univers ébranlées à la fois à l'approche de l'évangile, et chaque en-

thousiaste voulant former de leurs débris de nouveaux cultes: espèce d'anarchie religieuse, où toutes les opinions engendrèrent des sectes, et où les hérétiques forcèrent l'église, encore dégoûtante du sang des martyrs, de regretter la hache de ses anciens tyrans.

Enfans des hommes! celui à qui il appartient d'opérer des prodiges, étend sa main du haut des cieux, pour renouveler la face du christianisme; mais comment exécutera-t-il un si profond dessein? Il faut qu'il suscite un nouvel apôtre qui approfondisse toutes les sciences, d'une éloquence véhémente qui entraîne tous les esprits, d'une sensibilité pénétrante qui s'ouvre tous les cœurs. Il faut qu'il lui donne assez d'humilité pour consacrer à la religion les plus riches présens de la nature; assez de vertus pour conformer ses mœurs à sa croyance; ou plutôt, le dirai-je, il faut, pour lui assurer la confiance de l'univers, qu'il le conduise d'abord lentement à la vérité et à la sainteté, à travers les préjugés et les passions. Augustin! c'est donc toi que Dieu doit accorder à son église.

Providence de l'Eternel, que vos voies sont incompréhensibles! Je vois naître dans les murs de Tagaste, vers le milieu du quatrième

siècle, un homme livré à toutes les tentations de l'indigence, à tous les écueils du talent, à tous les dangers de l'ambition, et à tous les excès de la débauche; un homme célèbre tour à tour à Madaure et à Carthage, où il multiplie ses connoissances, et déprave ses mœurs; un homme qui, après avoir été chassé avec ignominie de la table de Monique sa mère, signale son génie par des écarts, déplore l'immortalité de son ame, et rougit de quelques restes de vertu échappés du naufrage de son innocence; mais bientôt honteux de s'être abaissé à tous les dogmes rampans de Manès et de l'astrologie, il croit se relever; et de peur d'être égaré par de nouveaux imposteurs, il court se précipiter à Rome dans le chaos du scepticisme. *Il se tournera à droite*, dit Isaïe, *et il sera tourmenté par la faim; il se tournera à gauche, et il ne sera point rassasié; il verra Manassès contre Ephraïm, Ephraïm contre Manassès, et Manassès et Ephraïm conjurés ensemble contre Juda.* Grand Dieu! qu'attendez-vous à faire éclater votre puissance! *O Dieu!* s'écrie le roi prophète, *ô mon Dieu! les collines se sont élevées à votre voix, et les campagnes sont descendues dans les vallons.* O Dieu! tous

vos enfans sont dans l'attente de vos largesses. Ouvrez-vous votre main ? ils sont comblés de trésors : refusez-vous l'esprit de vie ? ils tombent en défaillance et rentrent dans la poussière.

Hélas ! qui l'oseroit penser, que de ces écoles de mensonge va sortir le plus ardent, le plus infatigable défenseur de l'évangile ? *Mes pensées*, poursuit l'Eternel, *ne sont pas vos pensées*. Je transforme à mon gré les instrumens du vice en vases d'élection. Il dit : les ténèbres se dissipent, le voile tombe, les yeux s'ouvrent ; les Paul et les Augustin sont changés en apôtres.

Déjà poussé par l'ambition qui le domine, le jeune rhéteur Augustin vole à Milan, et vient donner des leçons d'éloquence à la cour de Valentinien. *Pose les mains*, puis-je lui dire ici avec le prophète Isaïe, *pose les mains comme un aveugle, le long des murs de ton lycée, et marche dans les ténèbres au milieu des clartés du midi.* A ton approche, Ambroise, l'intrépide Ambroise, effrayé de ta renommée, ordonne des prières publiques, pour conjurer le ciel de préserver son peuple de la séduction de ton génie. Ton orgueil ne voit qu'un hommage dans cette pré-

caution, et, pour en mieux sentir le prix, tu t'empresses d'assister aux instructions de l'évêque de Milan, et de comparer son talent à sa célébrité. Je vois, en effet, Augustin parmi les auditeurs de ce grand apôtre des rois, et aussitôt il est profondément frappé de l'auguste assemblage du génie, de la vérité et de la vertu. Mais, plus il admire l'éloquence d'Ambroise, plus il se met en garde contre la persuasion. Un rayon de lumière l'épouvante; il fuit, et ce Pyrrhonien qui doutoit de tout, conçoit sur ce doute universel de nouveaux doutes, remords précieux de l'esprit, heureux tourmens de la grace qui enfante la vérité. Seul au milieu de ces incertitudes, il interroge toutes les sectes, et il n'en reçoit plus que des réponses de mort; il résiste, il cède; il s'éloigne, il revient; il lutte, il succombe; il brave, il gémit, il tremble. Insensiblement tous ses principes tombent, tous ses appuis échappent de ses mains. Alors Monique prie, Ambroise tonne; le coup de la grace part du haut de la chaire de Milan, ou plutôt du haut du trône de l'Éternel : Augustin est renversé, Augustin est relevé, et la foi le prosterne aux genoux de son vainqueur, qui répand sur son front l'eau sainte du baptême.

Le Cardinal MAURY.

Autre Extrait du même Panégyrique.

Son Éloquence.

Les habitans de Césarée se séparent chaque année en deux classes, frères contre frères, pères contre enfans, époux contre épouses, et se lapident réciproquement pour s'exercer aux combats. Au milieu du carnage, Augustin parle; on l'écoute à peine. Il parle encore, on l'admire; il parle encore, on est troublé; il parle encore, les larmes coulent. Il parle, la nature et la grace parlent avec lui, les armes tombent des mains; ces barbares courent s'embrasser, et se prosternent à ses pieds. Voilà le triomphe, et le plus beau triomphe de son éloquence! Quel spectacle, ô mon Dieu! Après de pareils triomphes, m'écrierai-je avec Bossuet, que le style de S. Augustin ait ses défauts, comme le soleil a ses taches, je ne daignerai ni les avouer, ni les contester, ni les excuser, ni les défendre.

Non, ce ne seront jamais les partisans d'un goût froid et dédaigneux que nous choisirons pour arbitres de l'éloquence évangélique. Un apôtre a d'autres juges: ce sont les pauvres qui savent apprécier les talens d'Augustin, lorsqu'ils viennent l'attendre en foule sur les chemins publics, pour le contraindre de prêcher

en leur faveur, et de triompher, par l'onction de ses discours, de la dureté des riches. Toujours fidèle dans ses instructions à un plan particulier dont il ne s'écarte jamais, il ramène ses exhortations les plus familières à deux grands objets qui embrassent toute la morale chrétienne, à l'amour de la vérité et au bonheur du ciel. Détrompez en effet l'homme de ses erreurs, découvrez-lui ses véritables intérêts, et vous le verrez se jeter lui-même au-devant de votre zèle.

Apôtres de la France, voilà ce qu'attendent de vous les peuples soumis à votre autorité. Souvenez-vous de ce jour où le front courbé sous l'évangile vous fûtes préposés par l'Esprit Saint au gouvernement de nos tribus. Pasteurs de l'église, on vous appelle des princes, mais vos trônes sont des chaires. C'est donc pour instruire les fidèles avec plus d'éclat que vous êtes élevés au-dessus de la multitude. Ah! ne vous offensez point de mon zèle pour votre gloire. Remplissez vous-mêmes, et honorez par votre exemple ce laborieux ministère que vous nous confiez et dont il vous est si facile d'exercer les fonctions: ministres inférieurs de la religion, quand nous montons à votre place dans ces chaires chrétiennes, les enfans du

siècle nous jugent avec sévérité; ils nous regardent peut-être comme des orateurs profanes qui aspirent à la fortune, ou à la gloire, et qui méritent d'autant moins d'indulgence, qu'ils s'exposent volontairement à la censure. Mais qu'un évêque vienne à paroître sur ce trône de la vérité, le respect qu'il imprime donne plus d'autorité à ses instructions. La parole de Dieu semble acquérir une nouvelle majesté en passant par son organe, et sa seule présence est plus persuasive que tous nos discours.

Le Cardinal MAURY.

Extrait de l'Oraison funèbre de Louis XIV.

Mort de ce grand Roi.

Louis meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondemens, ce semble, inaltérables d'une santé, que l'âge, les afflictions et les soins laborieux d'un long règne avoient jusque-là respectée. Il avoit vécu au-delà de l'âge des rois, et elle nous promettoit encore une vie au-delà du cours ordinaire de celle des autres hommes: il a vu naître nos pères, et il semble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir

mourir. Tout ce qui nous flatte paroît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le règne seul ne finit point, et qui avoit déjà empreint au-dedans de lui les caractères ineffaçables de la mort, les cachoit encore aux lumières de l'art, et aux vaines espérances d'une cour, que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare : la mort cachée au-dedans laisse voir au-dehors des signes toujours trop infaillibles qui l'annoncent : on ne peut plus la méconnoître : sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. Louis seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens et fidèles serviteurs, de la consternation des princes et des grands, des larmes de toute sa cour, Louis trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'ame que le monde n'a pas encore donnée. « Pourquoi pleurez-vous, dit-il à l'un des siens que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer; aviez-vous cru que les rois étoient immortels ? »

Ce monarque environné de tant de gloire, et qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de réveiller ou ses desirs, ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur

la vie: il ne lui reste pas même ces incertitudes qui montrent encore la vie au mourant, et qui mêlent du moins aux tristes saisissemens de la crainte, les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue, et qu'il n'y a plus de ressource; et il conserve dans le lit de sa douleur, cette majesté, cette sérénité, qu'on lui avoit vue autrefois aux jours de ses prospérités, sur son trône: il règle les affaires de l'état, qui ne le regardent déjà plus, avec le même soin et la même tranquillité que s'il commençoit seulement à régner, et la vue sûre et prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût et cette horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre, qu'une marque qu'on ne l'aime plus. Les sacremens des mourans n'ont pas autour de lui cet air sombre et lugubre qui d'ordinaire les accompagne; ce sont des mystères de paix et de magnificence. Et ce n'est pas ici un de ces momens rapides et uniques, où la vertu se rappelle toute entière, et trouve dans la courte durée de l'effroi du spectacle la ressource de sa fermeté: les jours vides et les nuits laborieuses se prolongent, et l'intrépidité de sa vertu semble croître et s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand quand on l'est par la foi!

La vue fixe et assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours, sans foiblesse, mais avec religion; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté; ne voulant exciter ni l'attendrissement, ni l'admiration des spectateurs; ne cherchant ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles et éternels de sa vertu, et qui aviez traité peut-être sa piété de foiblesse; et voyez si la vanité toute seule ne se feroit pas honneur de tout ce que la grace opère de grand en Louis dans ces derniers momens? Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur: c'est la grace qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires et de vertus, les princes de son auguste sang et les grands de l'état. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation et de leurs larmes? Il leur rappelle, comme David, leurs anciens services: il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rares sous un prince enfant; les intérêts de la monarchie dont ils sont l'ornement et le plus ferme soutien: il leur demande pour son

fils Salomon, et pour la foiblesse de son âge, le même zèle, la même fidélité qui les avoit toujours si fort distingués sous son règne. Jamais il n'a paru plus véritablement roi : c'est qu'il l'étoit déjà dans le ciel ; et que le règne du juste est encore plus grand et plus glorieux que celui des rois de la terre.

Enfin le jeune Salomon, l'auguste enfant est appelé ; Louis offre au Dieu de ses ancêtres ce reste précieux de sa maison royale ; cet enfant sauvé du débris qui lui rappelle la perte encore récente de tant de princes, et que ses prières et sa piété ont sans doute conservés à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour son fils Salomon, un cœur fidèle à sa loi, tendre pour ses peuples, zélé pour ses autels et pour la gloire de son nom : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut custodiat mandata tua.* Il lui laisse pour dernière instruction, comme un héritage encore plus cher que la couronne, les maximes de la piété et de la sagesse. « Mon fils, lui dit-il, » vous allez être un grand-roi ; mais souvenez-» vous que tout votre bonheur dépendra d'être » soumis à Dieu, et du soin que vous aurez » de soulager vos peuples. Evitez la guerre : » ne suivez pas là-dessus mes exemples : soyez

» un prince pacifique : craignez Dieu, et sou-
» lagez vos sujets. » Il lève les mains au ciel comme les patriarches au lit de la mort, et répand sur cet enfant, avec ses vœux et ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse, ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, ame héroïque et chrétienne! Votre cœur est déjà où est votre trésor. Brisez ces foibles liens de votre mortalité qui prolongent vos desirs et qui retardent votre espérance; le jour de notre deuil est le jour de votre gloire et de vos triomphes. Que les anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous, pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne et de S. Louis. Allez rejoindre Thérèse, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, et essuyer auprès d'eux dans le séjour de l'immortalité les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres; et si, comme nous l'espérons, la sainteté et la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu à ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un si long règne, au mérite de vos œuvres et à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure

céleste sur un royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître et de mûrir sous vos yeux et sous vos exemples ; et obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, et des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu! jetez du haut du ciel des yeux de miséricorde sur cette monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres nations ; où la foi est aussi ancienne que la couronne, et où elle a toujours été aussi pure sur le trône, que le sang même de nos rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles et des dissentions auxquelles vous livrez presque toujours l'enfance des rois ; laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs et nos pertes. Etendez les ailes de votre protection sur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple ; cette auguste rejeton de tant de rois, cette victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colère et à l'extinction de toute la race royale, donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples : que la piété, la clémence, l'humanité et tant d'autres vertus qui vont présider à son éducation, se

répandent sur tout le cours de son règne. Soyez son Dieu et son père pour lui apprendre à être le père de ses sujets; et conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité.

MASSILLON.

Extrait du Panégyrique de S. Louis.

Les Croisades.

Où m'emporte, messieurs, mon admiration pour S. Louis? Je célèbre des vertus qu'il a pratiquées dans une terre étrangère, et je crois entendre autour de moi les murmures que l'on ne cessa de répéter dans le treizième siècle. Puisqu'enfin mon sujet m'oblige de parler de ces guerres que l'on attend dans l'éloge de S. Louis comme le double écueil du héros et de l'orateur, j'avouerai d'abord que la religion s'étant établie sans d'autres armes que la charité, veut régner sur les hommes par l'ascendant de la persuasion, et non par l'effroi des meurtres; *que le temps est venu*, où, selon l'oracle de l'évangile, Dieu ne sera plus adoré à Samarie, ni à Jérusalem, *mais sur toute la terre en esprit et en vérité;* mais je dirai aussi que, si l'on examinoit avec la même rigueur les motifs de toutes les guerres, on en trouveroit peu dans l'histoire

de plus justes que les croisades; que la malignité du siècle ne les condamne aujourd'hui que parce qu'un saint les a continuées, puisque tous les autres souverains croisés échappent à la censure, et sont absous ou laissés dans l'oubli; qu'on reproche plutôt à notre monarque sa défaite que son émigration, et qu'il ne lui a manqué que des succès pour obtenir des éloges. Mais s'il faut une apologie plus particulière pour justifier St. Louis d'avoir adopté la seule entreprise pour laquelle l'Europe se soit jamais réunie, interrogeons les faits et prononçons.

Le pélerinage du roi Robert à Rome, fut le premier germe des guerres saintes. Les chevaliers françois, persuadés que l'univers touchoit au terme de sa durée, regardoient le voyage de Jérusalem comme une espèce de sacrement qui effaçoit tous les crimes, et l'on conçoit combien ces pénitences militaires avoient d'attraits pour une noblesse belliqueuse qui ne connoissoit que la gloire des batailles. Depuis deux cents ans des flots de croisés s'étoient précipités vers l'Asie, lorsque saint Louis prit la croix; et les Européens n'alloient plus dans la Palestine en conquérans, mais en défenseurs, pour racheter des

compatriotes, des amis et des frères. Or, messieurs, dans un siècle où un berger enthousiaste (*Jacob*) au sein même de la capitale, devenoit chef de cinquante mille brigands; dans un siècle où l'on voyoit de nombreuses armées d'enfans mettre l'Europe en feu; dans un siècle où tout ce que la religion éplorée avoit pu obtenir par ses conciles en faveur de l'humanité, c'étoit *la trève du Seigneur*, c'est-à-dire, deux jours d'interruption dans la semaine pour les assassinats, St. Louis forcé d'opter entre une guerre étrangère et des massacres domestiques, dut préférer une expédition militaire à ces épouvantables séditions. Mais puisque St. Louis ne pouvoit éloigner ces calamités qu'en prenant les armes, n'étoit-il pas plus sage de combattre des peuples avec lesquels il n'étoit lié par aucun traité, qui retenoient ses sujets dans les fers, et dont il ne pouvoit ni craindre le ressentiment, ni tolérer les outrages? Ah! si St. Louis sortoit tout-à-coup du tombeau pour se justifier lui-même au milieu de cette assemblée: « Eh quoi, » diroit il, eh! quoi, François, vous chez qui » j'aurois dû trouver des défenseurs, c'est vous » qui vous élevez contre moi! Je demande jus- » tice à ma nation contre l'histoire qui m'a

» méconnu. Transportez-vous dans le siècle où
» je vivois; vos pères avoient blâmé Philippe I
» et d'autres rois mes ancêtres de n'avoir pas
» pris la croix, et ils me reprochoient déjà la
» même indolence. Vous êtes chrétiens. Eh
» bien, la Cité sainte étoit la proie des Infidèles;
» le tombeau de Jésus-Christ étoit profané tous
» les jours par le sang de ses disciples qu'on y
» répandoit à grands flots. Vous êtes François.
» Eh bien, il n'y avoit pas un François qui n'eût
» des parens captifs chez les Sarrasins, et qui
» ne fût disposé à les venger sans moi; cepen-
» dant ces chrétiens gémissant dans les fers
» étoient mes sujets; ils m'invoquoient comme
» le seul libérateur qu'ils pussent attendre,
» moi qui avois ceint l'épée de chevalier, et
» m'étois lié par un serment à la défense de
» mes frères. Pouvois-je refuser mon bras à
» ces infortunés, auxquels on n'offroit que
» l'alternative de l'apostasie ou du martyre?
» Eh, que penseriez-vous donc de moi, si
» j'avois été assez déloyal, assez peu digne du
» trône, pour les abandonner? Il fut roi de
» France, diriez-vous aujourd'hui, et il laissa
» périr soixante mille captifs dans les cachots
» de la Syrie: mon nom n'est point flétri de
» cette tache; vos censures ne me touchent
» plus. » Voilà des motifs que St. Louis pour-

roit alléguer avec confiance pour excuser son émigration, et moi j'ajouterai : Il attira ses grands vassaux dans la Syrie, et il abolit le gouvernement féodal ; il chassa de l'Europe les Musulmans qui ravageoient l'Italie depuis deux siècles; il créa une marine puissante pour soutenir ces guerres saintes auxquelles la France doit l'origine de son commerce et de sa navigation. Eh, où en seriez-vous sans les croisades? Avez-vous donc oublié que vos mœurs n'ont perdu cette rouille de barbarie qu'elles avoient contractée dans les marais de la Germanie d'où vous sortez, qu'à la vue des villes policées et des peuples civilisés de la Grèce? Vous n'eussiez point acquis dans vos propres foyers cette urbanité, que votre esprit imitateur saisit dans la patrie des arts. Quel progrès avoit fait la raison parmi vous, depuis la fondation de la monarchie? En vous arrachant à vos climats pour vous conduire à la source des lumières, St. Louis alluma en vous la soif des sciences ; et après avoir emmené de son pays des esclaves et des barbares, il lui rendit des sujets et des hommes. Ah ! plaignons ce grand roi d'avoir acheté aux dépens de sa gloire le bonheur d'une ingrate postérité.

Le Cardinal MAURY.

Péroraison de l'Oraison funèbre de la reine de Sardaigne.

Grands de la terre qui m'écoutez, c'est à vous que Dieu parle aujourd'hui par le coup qu'il vient de frapper. Jusqu'à quand vous amasserez-vous, par votre endurcissement, un trésor de colère? Jusqu'à quand vous plairez-vous à vous perdre? Obstinés à fermer la bouche à vos prophètes, ou à n'écouter que ceux qui vous flattent dans vos visions, qui expliquent vos songes, qui vous dissimulent la vérité, qui ne vous découvrent point vos iniquités pour vous exciter à la pénitence, qui vous éblouissent par des espérances trompeuses, et qui, dans les divers événemens de la vie, vous font regarder comme des promesses ou des effets de la miséricorde de Dieu, les punitions visibles de sa justice, malheur prédit à Jérusalem, n'écouterez-vous jamais ceux qui, sans craindre de vous contrister, ou de vous déplaire, vous font sentir le néant du monde, la fragilité de vos grandeurs, le terme où elles sont prêtes à se briser et à disparoître à vos yeux comme un songe, le danger de votre insensibilité, la colère de

Dieu qu'elle attire sur vous, les moyens d'en prévenir les suites? Tremblez sur une si déplorable disposition. Tandis que vous vous endormez dans cette fausse paix, le Seigneur s'éloigne de vous, parce que vous méconnoissez le temps de sa visite. Les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquité se forme et s'accomplit, le moment fatal arrive où le monde va finir pour vous, et où vous allez laisser à ceux qui vous suivront, ou l'exemple d'une chute funeste qui les fera trembler, ou l'illusion d'une fausse pénitence qui les rassurera à leurs dépens.

Détournez, grand Dieu, un si terrible fléau de dessus nos têtes. Sacré pontife, élevez des mains pures pour l'écarter, et par le sacrifice de propitiation également efficace pour les vivans et pour les morts, obtenez pour la grande reine dont j'ai fini l'éloge, le soulagement des peines dues aux fautes légères que la fragilité humaine a pu laisser à expier à une vertu si pure, et pour ceux qui admirent les exemples d'une si héroïque vie, la grace de profiter des leçons de sa mort.

LA PARISIERE, *Evêque de Nîmes.*

Péroraison de l'Oraison funèbre du maréchal de Villars.

Messieurs, jusqu'à présent M. le maréchal de Villars, à force d'éclat, vous a éblouis; il va maintenant vous instruire : de ce lit d'agonie où le mal l'a abattu, sort, si vous y faites attention, une voix plus salutaire pour vous que tous les cris des victoires ; et la vue de ses triomphes vous est bien moins profitable que celle du triomphe de la mort, qui, fière et insultante, vous montre ce grand homme sous sa main. Que ce discours, inutile à sa memoire qui ne périra qu'avec l'univers, vous soit du moins utile à vous par le dernier spectacle qu'il vous présente. Oubliez, pour vous en occuper, des exploits dont l'éclat ne m'a peut-être que trop frappé moi-même. Pardon, mon Dieu, s'il m'est échappé quelque idée empreinte de la mondanité. Ministre de l'évangile, me voilà enfin rendu à toute la sévérité de mon ministère. Je ne considère plus la grandeur humaine que dans le point de vue où la religion sainte la contemple dans son terme fatal, et souvenez-vous, messieurs, que vous ne devez l'envisager

après tout que sous cette face. C'est pour honorer l'ouvrage de la miséricordieuse providence de Dieu sur cet empire, que je vous ai fait envisager le maréchal de Villars dans les routes les plus éclatantes où elle ait mené un mortel; mais c'est pour vous que je vous fais voir ce guerrier puissant, ce héros rassasié de gloire, abreuvé maintenant du calice de la mortalité, et renversé sans force sur ces trophées. Que pensez-vous de celui qui brise ainsi les dieux de la terre? Que pensez-vous des dieux de la terre dont le sort est d'être ainsi brisés?

Heureusement la mort de M. le maréchal de Villars, en nous frappant d'une vive pensée de la fragilité de tout ce qui est humain, nous édifie; il a fini sa course, non comme ces guerriers impénitens qui descendent du lit de la mort dans les enfers avec la gloire de leurs armes, mais en vrai héros chrétien. Si le regret des fautes dans lesquelles l'infirmité humaine a pu le faire tomber, n'avoit point été suivi d'une suffisante satisfaction; vous qui chantâtes tant de cantiques d'actions de grace pour ses victoires; vous qui secondâtes sa valeur; vous qui applaudîtes de loin à ses triomphes; vous tous, François, qui lui devez tant, puis-

que la France lui doit tout, sollicitez en sa faveur l'éternelle miséricorde; mais vous surtout par qui nous prions, et par qui nous sommes exaucés, divine victime, appliquez-lui les merites de ce sang adorable, le prix immense de notre rançon.

L'Abbé Ségui.

Péroraison des Mémoires pour M. Fouquet.

Et vous, grand prince, (car je ne puis m'empêcher de finir ainsi que j'ai commencé, par votre majesté même) c'est un dessein digne sans doute de sa grandeur, ce n'est pas un petit dessein de réformer la France; il a été moins long et moins difficile à V. M. de vaincre l'Espagne. Qu'elle regarde de tous côtés; tout a besoin de sa main, mais d'une main douce, tendre et salutaire, et qui ne tue point pour guérir, qui secoue, qui corrige et répare la nature sans la détruire. Nous sommes tous hommes, Sire; nous avons tous failli; nous avons tous désiré d'être considérés dans le monde; nous avons vu que sans bien on ne l'étoit pas; il nous a semblé que sans *lui* toutes les portes nous étoient fermées, que sans *lui* nous ne pouvions pas même mon-

trer notre talent et notre mérite, si Dieu nous en avoit donné, non pas même servir votre majesté, quelque zèle que nous eussions pour son service. Que n'aurions-nous point fait pour ce bien, sans qui il nous étoit impossible de rien faire ? V. M., Sire, vient de donner au monde un siècle nouveau, où ses exemples, plus que ses lois même ni que ses châtimens, commencent à nous changer. Nous le voyons, Sire, nous le sentons avec joie; s'il y a toujours à l'avenir, comme on ne le peut empêcher, de grandes fortunes pour la mauvaise foi et pour l'injustice, il y aura désormais des récompenses et des établissemens honnêtes pour la fidélité et la vertu. Si la constitution de l'état et mille autres raisons considérables font que les charges doivent demeurer vénales, il y en aura du moins de chaque espèce pour le seul mérite, par les graces de votre majesté. Cet homme de bien qui ne songe qu'à Dieu et à son étude, non pas même à V. M., ni à son pouvoir, apprendra tout d'un coup qu'elle l'a honoré d'un grand bénéfice, et doutera long-temps si c'est une vision ou une vérité. Nous serons tous gens d'honneur pour être heureux, et nous courrons après la gloire, comme nous courions après l'argent, mou-

rans de honte, si nous n'étions pas dignes sujets d'un si grand roi, par-là véritablement, et par cette seconde formation de nos esprits et de nos mœurs, le père de tous ses peuples. Mais quant à notre conduite passée, Sire, que votre majesté s'accommode, s'il lui plaît, à la foiblesse et à l'infirmité de ses enfans. Nous n'étions pas nés dans la république de Platon, ni même sous les premières lois d'Athènes écrites de sang, ni sous celles de Lacédémone, où l'argent et la politesse étoient un crime; mais dans la corruption des temps, dans le luxe inséparable de la prospérité des états, dans l'indulgence françoise, dans la plus douce des monarchies, non-seulement pleine de liberté, mais de licence. Il ne nous étoit pas aisé de vaincre notre naissance et notre mauvaise éducation. Nous aimons tous votre majesté. Que rien ne nous rende auprès d'elle si odieux et si détestable; et que s'empêchant de faillir comme si elle ne pardonnoit jamais, elle pardonne néanmoins comme si elle faisoit tous les jours des fautes; et quant au particulier dont j'ai entrepris la défense, particulier maintenant et des moindres et des plus foibles, *la colère de V. M., Sire, s'emporteroit-elle contre une feuille sèche que*

le vent emporte? Car à qui appliqueroit-on plus à propos ces paroles que disoit autrefois à Dieu même l'exemple de la pénitence et de la misère, qu'à celui qui par le courroux du ciel et de V. M. s'est vu enlever en un seul jour, et comme d'un coup de foudre, biens, honneurs, réputation, serviteurs, famille, amis et santé, sans consolation et sans commerce qu'avec ceux qui viennent pour l'interroger et pour l'accuser? Encore que ses accusations soient incessamment aux oreilles de V. M., et que ses défenses n'y soient qu'un moment; encore qu'on n'ose presque espérer qu'elle voie dans un si long discours ce qu'on peut dire pour lui, sur ces abus de finances, sur ces millions, sur ces avances, sur ce droit de donner des commissaires, dont on entretient à toute heure V. M. contre lui; je ne me rebuterai point, car je ne veux point douter auprès d'elle s'il est coupable; mais je ne saurois douter s'il est malheureux. Je ne veux point savoir ce qu'on dira s'il est puni; mais j'entends déjà, avec espérance, avec joie, ce que tout le monde doit dire de V. M., si elle fait grace. J'ignore ce que veulent et que demandent, trop ouvertement néanmoins pour le laisser ignorer à personne, ceux qui ne sont

pas satisfaits encore d'un si grand et si déplorable malheur; mais je ne puis ignorer, Sire, ce que souhaitent ceux qui ne regardent que V. M. et qui n'ont pour intérêt et pour passion que sa seule gloire. Il n'est pas jusqu'aux lois, Sire, (c'est un grand saint qui l'a dit,) il n'est pas jusqu'aux lois qui, *toutes* insensibles, *toutes* inexorables qu'elles sont de leur nature, ne se réjouissent, lorsque ne pouvant se fléchir elles-mêmes, elles se sentent fléchir d'une main toute-puissante telle que celle de V. M., en faveur des hommes dont elles cherchent toujours le salut, lors même qu'elles semblent demander leur ruine. Le plus sage, le plus juste même des rois crie encore à V. M. comme à tous les rois de la terre : *Ne soyez point si justes.* C'est un beau nom que *la chambre de justice*, mais le temple de clémence que les Romains élevèrent à cette vertu triomphante en la personne de Jules César, est un plus grand et un plus beau nom encore. Si cette vertu n'offre pas un temple à V. M., elle lui promet du moins l'empire des cœurs, où Dieu même desire de régner, et en fait toute sa gloire. Elle se vante d'être la seule entre ses compagnes qui ne vit et ne respire que sur le trône. Courez hardiment, Sire, dans une si belle carrière, V. M. n'y trouvera que

des rois, comme Alexandre le souhaitoit, quand on lui parla de courir aux jeux olympiques. Que V. M. nous permette un peu d'orgueil et d'audace; comme elle, Sire, quoique non autant qu'elle, nous serons justes, vaillans, prudens, tempérans, libéraux même; mais comme elle nous ne saurions être clémens. Cette vertu, *toute* douce et *toute* humaine qu'elle est, plus fière, qui le croiroit! que toutes les autres, dédaigne nos fortunes privées, d'autant plus chère aux grands et magnanimes princes, tels que V. M., qu'elle ne se donne qu'à eux; qu'en toutes les autres, quoique au-dessus des lois, ils suivent les lois, et qu'en celle-ci ils n'ont point d'autres lois qu'eux-mêmes. Je me trompe, Sire, je me trompe, s'il y a tant de lois de justice, il y a du moins pour V. M. une générale, une auguste, une sainte loi de clémence qu'elle ne peut violer, parce qu'elle l'a faite elle-même, pour elle-même, comme le Jupiter des fables faisoit la destinée, comme le vrai Jupiter fit les lois inviolables du monde, je veux dire en la prononçant. V. M. s'en étonne sans doute, et n'entend point encore ce que je lui dis; qu'elle rappelle, s'il lui plaît, pour un moment dans sa mémoire ce grand et beau jour que la France vit avec

tant de joie; que ses ennemis, quoique enflés de mille vaines prétentions, quoique armés et sur nos frontières, virent avec tant de douleur et d'étonnement; cet heureux jour, dis-je, qui acheva de nous donner un grand roi, en répandant sur la tête de V. M., si chère et si précieuse à ses peuples, l'huile sainte et descendue du ciel. En ce jour, Sire, avant que V. M. reçût cette onction divine, avant qu'elle eût revêtu ce manteau royal qui ornoit bien moins V. M., qu'il n'étoit orné de V. M. même; avant qu'elle eût pris de l'autel, c'est-à-dire de la propre main de Dieu, cette couronne, ce sceptre, cette main de justice, cet anneau, qui faisoit l'indissoluble mariage de V. M. et de son royaume, cette épée nue et flamboyante, toute victorieuse sur les ennemis, toute-puissante sur ses sujets, nous vîmes, nous entendîmes V. M. environnée des pairs et des premières dignités de l'état, au milieu des prières, entre les bénédictions et les cantiques, à la face des autels, devant le ciel et la terre, les hommes et les anges, proférer de sa bouche sacrée ces belles et magnifiques paroles, dignes d'être gravées sur le bronze, mais plus encore dans le cœur d'un si grand roi :

« Je jure de garder et faire garder l'équité

» et miséricorde en tous jugemens, afin que » Dieu clément et miséricordieux répande » sur moi et sur vous sa miséricorde. »

Si quelqu'un, Sire, (nous ne le pouvons penser) s'opposoit à cette miséricorde, à cette équité royale, nous ne souhaitons pas même qu'il soit traité sans miséricorde et sans équité. Mais nous qui l'implorons pour M. Fouquet, qui ne l'implore pas seulement, mais qui y espère, mais qui s'y fonde; quel malheur en détourneroit les effets? quelle autre puissance si grande et si redoutable dans les états de V. M. l'empêcheroit de suivre, et ce serment solennel, et sa gloire, et ses inclinations, toutes grandes, toutes royales, puisque, sans leur faire violence et sans faire tort à ses sujets, elle peut exercer toutes ces vertus ensemble? L'avenir, Sire, peut être prévu et réglé par de bonnes lois. Qui oseroit encore manquer à son devoir, quand le prince fait si dignement le sien? Que personne ne soit plus excusé; personne n'ignore maintenant qu'il est éclairé des propres yeux de son maître. C'est là que V. M. fera voir avec raison jusqu'à sa sévérité même, si ce n'est assez de sa justice. Mais, pour le passé, Sire, il est passé, il ne revient plus, il ne se corrige plus. V. M. nous avoit confiés

à d'autres mains que les siennes; persuadés qu'elle pensoit moins à nous, nous pensions bien moins à elle; nous ignorions presque nos propres offenses, dont elle ne sembloit pas s'offenser. C'est là, Sire, le digne sujet, la propre et véritable matière, le beau champ de sa clémence et de sa bonté.

PÉLISSON.

Péroraison du Mémoire de M. le comte de Lally-Tollendal, Curateur à la mémoire de son Père.

François, nation généreuse, c'est ainsi que vous appeloit mon père; noblesse guerrière, l'honneur de cette nation; vous l'avez vu cet homme qui étoit devenu par choix un de vos compatriotes, et un de vos membres, cet homme toujours digne de suivre vos exemples, digne quelquefois d'en servir lui-même; vous l'avez vu promené dans votre capitale, avec un appareil dans lequel une cruauté ingénieuse sembloit s'être exercée à rassembler tout ce qu'un homme peut essuyer de duretés et de honte, repaissant les regards d'une populace prévenue qui insultoit à son malheur, et d'ennemis acharnés qui venoient s'abreuver

de son sang ; vous l'avez vu, et obligés malgré vous de reconnoître sous ce fardeau d'ignominie celui que votre roi lui-même avoit couvert de gloire après une bataille qui avoit sauvé la France, pour un instant vous n'avez plus reconnu votre patrie. Vous avez cherché cette douceur de mœurs, cette magnanimité, cette hospitalité si vantée, ce respect si ancien pour les défenseurs de l'état, source de l'héroïsme des sujets et de la grandeur du souverain. Vous avez demandé si c'étoit un triomphe qu'on prétendoit remporter sur cette classe d'hommes qui cimentent de leur sang les fondemens de la sûreté publique ; si c'étoit tous les guerriers qu'on prétendoit insulter dans la personne d'un seul, qui, eût-il été coupable, ne devoit pas être traité par des juges de France, comme il ne l'eût pas été par les plus mortels ennemis de la France dans le temps où ils avoient mis sa tête à prix. Si vous vous avez tous frémi alors, si tous vous avez plaint mon père dans un moment où peut-être il paroissoit coupable à quelques-uns de vous ; aujourd'hui que son innocence éclate de toutes parts, vous ne refuserez pas sans doute de joindre votre voix à la mienne dans une cause qui est la vôtre. Vous réclamerez

pour vos droits violés, pour votre honneur blessé, pour votre sûreté compromise par le jugement de mon père ; vous réclamerez pour sa mémoire elle-même. Vous montrerez, que s'il est un pays où les services d'un étranger ne soient payés que par l'envie, où ce nom seul soit un titre d'exclusion à la justice, où il faille se faire respecter des lois au lieu de les respecter, et où l'on ne puisse les invoquer que quand on peut les commander, ce pays n'est pas celui que vous habitez.

Mais moi, au nom de ces mêmes lois, je demanderai raison, justice, vengeance de tous les supplices qu'on a ajoutés à celui auquel mon père étoit condamné. On a osé dire qu'on avoit voulu le punir d'avoir attenté à ses jours! Mais depuis quand peut-on faire subir une peine, sans avoir signifié un arrêt, sans avoir instruit un procès? Mais aux yeux de l'humanité, quel étoit le crime d'un homme qui vouloit se dérober à une mort ignominieuse qu'il ne méritoit pas? Malheur à qui ne concevroit pas ce dernier effort de l'honneur outragé! C'est qu'il n'en auroit jamais eu le germe au dedans de lui. Mais si c'eût été un crime, à qui étoit-ce à en répondre ? Pourquoi vos infâmes satellites, si ardens à lui enlever tout

ce qui pouvoit exciter la cupidité, n'ont-ils pas songé à écarter tout ce qui pourroit devenir nuisible? A qui eût-ce été à répondre de tous les effets de son ressentiment, si une force surnaturelle n'en avoit pas triomphé; si, lorsqu'il s'est vu outragé, insulté, lorsqu'il s'est vu trompé par tout l'univers, même par le ministre de la religion, il se fût porté aux derniers excès, et s'il n'eût plus reconnu des hommes dans ceux qui le traitoient comme une bête féroce?

M'accusera-t-on de sentir ou de peindre trop vivement? Eh bien! qu'on écoute le jugement porté il y a dix-sept siècles, sur le traitement qu'a éprouvé mon père: heureusement pour l'humanité, de tels exemples sont rares; j'en ai cherché vainement dans les proscriptions de Sylla, parmi les cruautés de Tibère. Enfin, j'en ai trouvé un... Laissons parler l'écrivain qui le rapporte. « Caligula » est le seul monstre qui ait imaginé de fermer » avec une éponge la bouche des suppliciés, » pour leur ôter la faculté de proférer une » seule parole. Avoit-on jamais privé un mou- » rant du pouvoir de se plaindre! Il craignoit » que dans ses derniers momens la douleur » ne s'exprimât avec trop de liberté. Tyran

» farouche, permets du moins à tes victimes » de rendre le dernier soupir. Laisse une » issue à leur ame ; qu'elle sorte par une » autre voie que par des blessures. » (*Suétone.*) Non, ce prodige de cruauté, qui, dans le plus abominable des siècles, sous le plus cruel des tyrans et le plus corrompu des sénats, excita encore un étonnement universel, n'a pas été ordonné par le premier tribunal d'une nation généreuse et d'un roi bienfaisant. Deux hommes, deux hommes seuls l'ont ordonné, et tous deux étoient alors simples particuliers ; leurs fonctions étoient remplies, le jugement étoit clos, l'arrêt étoit signifié, l'échafaud étoit prêt : mon père n'existoit plus pour eux, il n'existoit plus pour aucun de ses juges, il étoit mort civilement. Et deux hommes seuls, sans droit, sans pouvoir, sans mission, ont pris sur eux de prononcer et d'exécuter clandestinement un jugement différent de celui de leur cour, de manquer à une parole donnée à l'homme du roi et portée par le ministre de la religion, de renverser toutes les lois reçues, de rappeler un malheureux à la vie pour lui infliger une nouvelle mort, pour lui en infliger de mille fois plus cruelles que celle qu'on lui

préparoit! Et de ces deux hommes, le premier étoit celui qui, sollicité d'accorder un court délai aux juges pour s'instruire, et à l'accusé pour se défendre, avoit répondu que, « S'il » pouvoit doubler encore les séances, il les » doubleroit ». Le second étoit celui qui avoit déclaré que « Si mon père lui échappoit » d'une façon, il ne lui échapperoit pas de » l'autre »..... Je me tais. Mais, ô vous qui frémissez sans doute à la simple lecture de ces horribles détails, jugez ce qui doit se passer dans le cœur d'un fils obligé de s'en pénétrer, obligé de filtrer, pour ainsi dire, le calice d'amertume dont on a abreuvé son père, de fouiller dans ses plaies pour en montrer toute la profondeur : et si, malgré la loi que je m'étois imposée ; si, malgré mon profond respect pour un tribunal, dont j'implore encore l'équité en éclairant son erreur, je me sens quelquefois poussé malgré moi au-delà des bornes que je m'étois prescrites ; si tout mon sang se soulève à la vue d'un père, d'un malheureux vieillard, couvert de cicatrices, accablé de cruautés, chargé d'opprobre, traîné à un supplice injuste, comme le plus méprisable des malfaiteurs, privé dans ses derniers instans d'une faculté qu'on laisse au

plus vil criminel, traité en esclave, tandis que son palefrenier a été érigé en juge de ses opérations ; enfin à la vue de mon père bâillonné, si mon indignation s'allume, si mon cœur laisse couler quelques gouttes du poison brûlant qu'on y a versé et qui déborde de toute part, que celui qui ose me condamner, prononce la peine que je mérite.

O mon père! si vous m'avez laissé de grands malheurs à pleurer, de grands devoirs à remplir, vous m'avez aussi laissé de grands exemples à suivre, et de grandes vertus à retracer. Votre courage instruit le mien, et la mort, mille morts ne m'empêcheront pas de réclamer contre l'injustice de la vôtre. La France entière retentira de mes cris, j'irai jusqu'au trône ; j'embrasserai les pieds de l'auguste monarque qui y fait asseoir avec lui l'incorruptible équité ; je m'écrierai : « Sire, grace et justice! grace pour un infortuné obligé de se plaindre à votre majesté de la première cour de son royaume ; justice pour un homme vertueux, immolé par la calomnie au sein de ce même royaume!

» Mon père, Sire, a versé sur un échafaud les restes d'un sang presque épuisé par soixante ans de combats, et le même coup qui l'a frappé

a ébranlé jusque dans ses fondemens, la sûreté publique, a porté l'alarme jusque dans les consciences les plus pures, a semé le découragement jusque parmi les serviteurs les plus zélés de votre majesté. Oui, Sire, je mérite de ma patrie, je sers mon roi, lorsque je venge mon père.

» Jusqu'à son dernier jour, l'auguste aïeul de votre majesté a gémi sur l'odieux arrêt, source de tant de malheurs. Il a dit que *ce ne seroit pas lui qui en répondroit, qu'on l'avoit trompé*; ceux qui l'ont entendu existent.

» Mais, Sire, un discours se borne à quelques témoins; il se perd en peu de temps. L'arrêt de mon père a été envoyé à six mille lieues; il passera jusqu'à la postérité la plus reculée.

» Les bontés dont ce prince a daigné me combler par la suite, celles que votre majesté a daigné me perpétuer, n'assurent pas encore le triomphe complet de l'innocence, parce que la compassion peut accorder à un malheureux ce que l'équité doit à un opprimé.

» L'injustice subsistera tant que le jugement injuste ne sera pas anéanti.

» C'est ce jugement, Sire, que je viens

aujourd'hui dénoncer à votre majesté, en même temps qu'à l'univers. Je n'implore aucune faveur; je demande seulement qu'il ne me soit pas fait un déni de justice. Que les lois m'écoutent, et qu'elles s'arment de toute leur rigueur. Que la prison dans laquelle mon père a gémi si long-temps, s'ouvre, s'il le faut, pour me recevoir, et que j'en sorte pour éprouver le même sort que lui, si je ne démontre pas et son innocence, et l'iniquité de son arrêt.

» Qu'on ne me demande plus par combien de moyens je combats cet arrêt funeste, combien de contraventions aux lois j'articule contre lui. Il existe un moyen perpétuel et constant, depuis la première ligne de la procédure jusqu'à la dernière, et cette procédure, dans toutes ses circonstances, dans son ensemble, n'est elle-même qu'une seule contravention perpétuelle et constante à tout ce qu'on connoît sous le nom de lois, de justice et d'humanité.

» Enfin, sire, j'apporte à votre majesté trois grandes vérités; elles sont démontrées, elles sont invincibles. Que votre majesté elle-même daigne en tirer trois conséquences qui sont nécessaires, qui sont infaillibles.

« *Mon père n'étoit pas coupable :* donc j'ai droit de demander une réparation pour sa mémoire.

« *Mon père, eût-il été le plus coupable des hommes, a été mal jugé :* donc j'ai droit de demander un autre jugement.

« *Mon père, d'après l'état du procès, ne pouvoit être bien jugé :* donc j'ai droit de demander, ou que d'autres juges me soient nommés, ou que le procès soit rappelé à son véritable état.

« J'attends avec confiance cette justice éclatante du maître que je sers. La promesse qu'il a daigné me faire *d'une protection spéciale* ne sera pas une vaine promesse. La voix de l'infortune, qui s'élève avec celle de l'innocence, ne s'élèvera pas en vain. Votre majesté sait que le sang de l'homme juste crie jusqu'au ciel, quand il n'est pas écouté sur la terre. Elle croira que ce seroit le répandre une seconde fois que de ne le pas venger. Elle arrachera des fastes de la France un arrêt que toutes les nations étrangères n'ont cessé de lui reprocher jusqu'à ce jour ; un arrêt dans lequel tout le monde a vu une peine, et dans lequel personne n'a encore vu un crime ; un arrêt, enfin, monument d'injustice et d'ingra-

titude pour un général qui ne devoit pas s'attendre à ce prix de ses services, monument d'inquiétude et d'effroi pour tous ceux qui courent la même carrière que lui. Le même jugement vengera l'innocence outragée, rassurera l'innocence alarmée : les défenseurs de l'état, n'étant plus troublés par la crainte de voir travestis en délits jusqu'à leurs services, se livreront avec sécurité à ces transports de zèle qui ont toujours distingué les guerriers François pour leurs souverains ; et, si les vœux de la reconnaissance peuvent appeler les faveurs de l'Être-Suprême sur les rois qui en sont l'image par leurs bienfaits, plus encore que par leur puissance, quel degré de gloire et de prospérité ne sera pas réservé à un monarque pour qui cet Être-Suprême sera sollicité tout à la fois par un fils arraché au plus grand des malheurs, par toute une portion de ses plus fidèles sujets arrachés au plus grand des dangers, par la vertu même arrachée à l'ignominie, par l'humanité entière intéressée à la conservation de ses droits, au maintien de ses lois et à la proscription de tout ce qui tend à violer les uns et à abuser des autres ? »

Le Comte DE LALLY

Discours de Racine, prononcé à l'Académie Françoise, à la Réception de MM. Corneille et de Bergeret, le 2 Janvier, 1685.

MESSIEURS,

Il n'est pas besoin de dire ici combien l'académie a été sensible aux deux pertes considérables qu'elle a faites presque en même temps, et dont elle seroit inconsolable, si, par le choix qu'elle a fait de vous, elle ne les voyoit aujourd'hui heureusement réparées.

Elle a regardé la mort de M. Corneille comme un des plus rudes coups qui la pût frapper. Car bien que, depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, et que nous eussions perdu en quelque sorte l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivoit; et l'académie, dont il étoit le doyen, avoit au moins la consolation de voir dans la liste, où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au-dessous du nom sacré de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudiroit pas en lui-même, et ne ressentiroit pas un secret plaisir d'avoir pour confrère un homme de ce mérite? Vous, monsieur, qui non-seulement étiez son frère, mais qui avez couru long-temps une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie; vous savez en quel état se trouvoit la scène françoise, lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connoissance des véritables beautés du théâtre; les auteurs aussi ignorans que les spectateurs; la plupart des sujets extravagans et dénués de vraisemblance; point de mœurs, point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisoient le principal ornement; en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poëme dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin, inspiré d'un génie extraordi-

naire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornemens dont notre langue est capable, accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avoit de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvoient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance, *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Pompée*, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poëte qui ait possédé à la fois de grands talens, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentimens! Quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien

de rois, de princes, de héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela, une magnificence d'expressions proportionnée aux maîtres du monde, qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable. Enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres: personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellens tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins, que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiciade qui vivoient en même temps qu'eux.

Oui, Monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans

les états, nous ne craindrons point de dire, à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie: du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, comme ceux de Monsieur votre frère, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poëte et le grand capitaine. Le même siècle, qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges suivans on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra, avec plaisir, que sous le règne du plus grand de ses rois a fleuri le plus grand de ses poètes. On croira même ajouter quelque

chose à la gloire de notre auguste monarque, lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie; que même, deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restoit plus qu'un rayon de connoissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité; et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remercîmens pour Louis-le-Grand.

Voilà, monsieur, comme la postérité parlera de votre illustre frère. Voilà une partie des excellentes qualités qui l'ont fait connoître à toute l'Europe. Il en avoit d'autres qui, bien que moins éclatantes aux yeux du public, ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges; je veux dire, homme de probité et de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami. Vous le savez, vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune émulation pour la gloire, n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il étoit encore un très-bon académicien. Il aimoit, il cultivoit nos exercices. Il y apportoit sur-tout cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les compagnies. L'a-t-on jamais vu se préférer à aucun de ses confrères? L'a-t-on jamais vu

vouloir tirer aucun avantage des applaudissemens qu'il recevoit dans le public? Au contraire, après avoir paru en maître, et pour ainsi dire, régné sur la scène, il venoit, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissoit, pour me servir de ses propres termes, laissoit ses lauriers à la porte de l'académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui, et de tous tant que nous sommes, le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matières de poésie.

Vous auriez pu bien mieux que moi, monsieur, lui rendre ici les justes honneurs qu'il mérite, si vous n'eussiez peut-être appréhendé avec raison, qu'en faisant l'éloge d'un frère, avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblât que vous faisiez votre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons tous eue en vue, lorsque tous d'une voix, nous vous avons appelé pour remplir sa place; persuadés que nous sommes que nous retrouverons en vous, non-seulement son nom, son même esprit, son même enthousiasme, mais encore sa même modestie, sa même vertu, son même zèle pour l'académie.

Je m'aperçois qu'en parlant de modestie,

de vertu, et des autres qualités propres pour l'académie, tout le monde songe ici avec douleur à l'autre perte que nous avons faite; je veux dire à la mort du savant M. de Cordemoy, qui, avec tant d'autres talens, possédoit au souverain degré toutes les parties d'un véritable académicien; sage, exact, laborieux, et qui, si la mort ne l'eût point ravi au milieu de son travail, alloit peut-être porter l'histoire aussi loin que M. Corneille a porté la tragédie. Mais après tout ce que vous avez dit sur son sujet, vous, M. Bergeret, qui, par l'éloquent discours que vous venez de faire, vous êtes montré si digne de lui succéder, je n'ai garde de vouloir entreprendre un éloge qui, sans rien ajouter à sa louange, ne feroit qu'affoiblir l'idée que vous avez donnée de son mérite.

Nous avons perdu en lui un homme qui, après avoir donné au barreau une partie de sa vie, s'étoit depuis appliqué tout entier à l'étude de notre ancienne histoire. Nous lui avons choisi pour successeur un homme qui, après avoir été assez long-temps l'organe d'un parlement célèbre, a été appelé à un des plus importans emplois de l'état, et qui avec une connoissance exacte de l'histoire et de tous les

bons livres, nous apporte encore quelque chose de bien plus utile et de bien plus considérable pour nous, je veux dire, la connoissance parfaite de la merveilleuse histoire de notre protecteur.

Et qui pourra mieux que vous nous aider à parler de tant de grands événemens, dont les motifs et les principaux ressorts ont été si souvent confiés à votre fidélité, à votre sagesse? Qui sait mieux à fond tout ce qui s'est passé de mémorable dans les cours étrangères, les traités, les alliances, et enfin toutes les importantes négociations qui, sous son règne, ont donné le branle à toute l'Europe.

Toutefois, disons la vérité, monsieur; la voie de la négociation est bien courte sous un prince, qui ayant toujours de son côté la puissance et la raison, n'a besoin, pour faire exécuter ses volontés, que de les déclarer. Autrefois la France, trop facile à se laisser surprendre par les artifices de ses voisins, autant qu'elle étoit heureuse et redoutable dans la guerre, autant passoit-elle pour infortunée dans les accommodemens. L'Espagne sur-tout, l'Espagne, son orgueilleuse ennemie, se vante de n'avoir jamais signé, même au plus fort de nos prospérités, que des traités

avantageux, et de regagner souvent, par un trait de plume, ce qu'elle avoit perdu en plusieurs campagnes. Que lui sert maintenant cette adroite politique, dont elle faisoit tant de vanité? Avec quel étonnement l'Europe a-t-elle vu, dès les premières démarches du roi, cette superbe nation contrainte de venir jusque dans le Louvre, reconnoître publiquement son infériorité, et nous abandonner depuis, par des traités solennels, tant de places si fameuses, tant de grandes provinces, celles mêmes dont ses rois empruntoient leurs plus glorieux titres? Comment s'est fait ce changement? Est-ce par une longue suite de négociations traînées? Est-ce par la dextérité de nos ministres dans les pays étrangers? Eux-mêmes confessent que le roi fait tout, voit tout dans les cours où il les envoie, et qu'ils n'ont tout au plus que l'embarras d'y faire entendre avec dignité ce qu'il leur a dicté avec sagesse.

Qui l'eût dit au commencement de l'année dernière, et dans cette même saison où nous sommes, lorsqu'on voyoit de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues se former, et cet esprit de discorde et de défiance qui souffloit la guerre aux quatre coins de l'Eu-

rope, qui l'eût dit, qu'avant la fin du printemps tout seroit calme? Quelle apparence de pouvoir dissiper sitôt tant de ligues? Comment accorder tant d'intérêts si contraires? Comment calmer cette foule d'états et de princes, bien plus irrités de notre puissance, que des mauvais traitemens qu'ils prétendoient avoir reçus? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffisoient pas pour terminer toutes ces querelles? La diète d'Allemagne, qui n'en devoit examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y étoit appliquée, n'en étoit encore qu'aux préliminaires. Le roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avoit résolu dans son cabinet, qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il doit partir, pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes, et les envoie à son ambassadeur à la Haye. Là-dessus les provinces délibèrent; les ministres des hauts alliés s'assemblent; tout s'agite, tout se remue; les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande, les autres redemandent ce qu'on leur a pris; mais tous ont résolu de ne point poser les armes. Mais lui, qui sait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs assemblées; et, comme le

Jupiter d'Homère, après avoir envoyé la terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg; de l'autre, il s'avance lui-même aux portes de Mons; ici, il envoie des généraux à ses alliés; là, il fait foudroyer Gênes; il force Alger à lui demander pardon; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, soulage ses peuples, et les fait jouir par avance, des fruits de la paix; et enfin, comme il l'avoit prévu, voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a offertes, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter, ou, pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.

Quel avantage pour tous tant que nous sommes, messieurs, qui chacun, selon nos différens talens, avons entrepris de célébrer tant de grandes choses! Vous n'aurez point, pour les mettre au jour, à discuter, avec des fatigues incroyables, une foule d'intrigues difficiles à développer. Vous n'aurez pas même à fouiller dans le cabinet de ses ennemis. Leur

mauvaise volonté, leur impuissance, leur douleur est publique à toute la terre. Vous n'aurez point à craindre, enfin, tous ces longs détails de chicanes ennuyeuses qui sèchent l'esprit de l'écrivain, et qui jettent tant de langueur dans la plupart des histoires modernes, où le lecteur qui cherchoit des faits, ne trouvant que des paroles, sent mourir à chaque pas son attention, et perd de vue le fil des événemens. Dans l'histoire du roi, tout vit, tout marche, tout est en action. Il ne faut que le suivre, si l'on peut, et le bien étudier lui seul. C'est un enchaînement continuel de faits merveilleux, que lui-même commence, que lui-même achève, aussi clairs, aussi intelligibles, quand ils sont exécutés, qu'impénétrables avant l'exécution. En un mot, le miracle suit de près un autre miracle; l'attention est toujours vive, l'admiration toujours tendue, et l'on n'est pas moins frappé de la grandeur et de la promptitude avec laquelle se fait la paix, que de la rapidité avec laquelle se font les conquêtes.

Heureux ceux qui, comme vous, monsieur, ont l'honneur d'approcher de près, ce grand prince, et qui, après l'avoir contemplé, avec le reste du monde, dans ces importantes

occasions, où il fait le destin de toute la terre, peuvent encore le contempler dans son particulier, et l'étudier dans les moindres actions de sa vie, non moins grand, non moins héros, non moins admirable, plein d'équité, plein d'humanité, toujours tranquille, toujours maître de lui, sans inégalité, sans foiblesse, et enfin le plus sage et le plus parfait de tous les hommes.

RACINE.

Discours prononcé le 24 janvier 1728, par le président de Montesquieu, lorsqu'il fut reçu à l'Académie Française, à la place de M. de Sacy.

MESSIEURS,

En m'accordant la place de M. de Sacy, vous avez moins appris au public ce que je suis, que ce que je dois être.

Vous n'avez pas voulu me comparer à lui, mais me le donner pour modèle.

Fait pour la société, il y étoit aimable, il y étoit utile; il mettoit la douceur dans les manières, et la sévérité dans les mœurs.

Il joignoit à un beau génie une ame plus

belle encore : les qualités de l'esprit n'étoient chez lui que dans le second ordre : elles ornoient le mérite, mais ne le faisoient pas.

Il écrivoit pour instruire ; et en instruisant il se faisoit toujours aimer. Tout respire dans ses ouvrages, la candeur et la probité ; le bon naturel s'y fait sentir ; le grand homme ne s'y montre jamais qu'avec l'honnête homme.

Il suivoit la vertu par un penchant naturel, et il s'y attachoit encore par ses réflexions. Il jugeoit qu'ayant écrit sur la morale, il devoit être plus difficile qu'un autre sur ses devoirs ; qu'il n'y avoit point pour lui de dispenses, puisqu'il avoit donné les règles ; qu'il seroit ridicule qu'il n'eût pas la force de faire des choses dont il avoit cru tous les hommes capables ; qu'il abandonnât ses propres maximes, et que dans chaque action il eût en même temps à rougir de ce qu'il auroit fait et de ce qu'il auroit dit.

Avec quelle noblesse n'exerçoit-il pas sa profession ? Tous ceux qui avoient besoin de lui devenoient ses amis. Il ne trouvoit presque pour récompense à la fin de chaque jour que quelques bonnes actions de plus. Toujours moins riche, et toujours plus désintéressé, il n'a presque laissé à ses enfans que l'honneur d'avoir eu un si illustre père.

Vous aimez, messieurs, les hommes vertueux; vous ne faites grace au plus beau génie d'aucune qualité du cœur; et vous regardez les talens, sans la vertu, comme des présens funestes, uniquement propres à donner de la force ou un plus grand jour à nos vices.

Et par-là vous êtes bien dignes de ces grands protecteurs qui vous ont confié leur gloire, qui ont voulu aller à la postérité, mais qui ont voulu y aller avec vous.

Bien des orateurs et des poètes les ont célébrés; mais il n'y a que vous qui ayez été établis pour leur rendre, pour ainsi dire, un culte réglé.

Pleins de zèle et d'admiration pour ces grands hommes, vous les rappelez sans cesse à notre mémoire. Effet surprenant de l'art! vos chants sont continuels, et ils nous paroissent toujours nouveaux.

Vous nous étonnez toujours, quand vous célébrez ce grand ministre, qui tira du chaos les règles de la monarchie; qui apprit à la France le secret de ses forces, à l'Espagne celui de sa foiblesse; ôta à l'Allemagne ses chaînes, lui en donna de nouvelles; brisa tour à tour toutes les puissances, et destina, pour ainsi dire, Louis-le-Grand aux grandes choses qu'il fit depuis.

Vous ne vous ressemblez jamais dans les éloges que vous faites de ce chancelier, qui n'abusa ni de la confiance des rois, ni de l'obéissance des peuples; et qui, dans l'exercice de la magistrature, fut sans passion, comme les lois qui absolvent et qui punissent sans aimer ni haïr.

Mais on aime sur-tout à vous voir travailler à l'envi au portrait de Louis-le-Grand, ce portrait toujours commencé et jamais fini, tous les jours plus avancé, et tous les jours plus difficile.

Nous concevons à peine le règne merveilleux que vous chantez. Quand vous nous faites voir les sciences par-tout encouragées, les arts protégés, les belles-lettres cultivées, nous croyons vous entendre parler d'un règne paisible et tranquille. Quand vous chantez les guerres et les victoires, il semble que vous nous racontiez l'histoire de quelque peuple sorti du nord, pour changer la face de la terre. Ici, nous voyons le roi, là, le héros. C'est ainsi qu'un fleuve majestueux va se changer en un torrent, qui renverse tout ce qui s'oppose à son passage : c'est ainsi que le ciel paroît au laboureur pur et serein, tandis que dans la contrée voisine il se couvre de feux, d'éclairs et de tonnerres.

Vous m'avez, messieurs, associé à vos travaux, vous m'avez élevé jusqu'à vous; et je vous rends graces de ce qu'il m'est permis de vous connoître mieux, et de vous admirer de plus près.

Je vous rends graces de ce que vous m'avez donné un droit particulier d'écrire la vie et les actions de notre jeune monarque. Puisse-t-il aimer à entendre les éloges que l'on donne aux princes pacifiques! Que le pouvoir immense que Dieu a mis entre ses mains, soit le gage du bonheur de tous! que toute la terre repose sous son trône! qu'il soit le roi d'une nation et le protecteur de toutes les autres! que tous les peuples l'aiment; que ses sujets l'adorent; et qu'il n'y ait pas un seul homme dans l'univers qui s'afflige de son bonheur et craigne ses prospérités! Périssent enfin ces jalousies fatales qui rendent les hommes ennemis des hommes! Que le sang humain, ce sang qui souille toujours la terre, soit épargné! et que, pour parvenir à ce grand objet, ce ministre nécessaire au monde, ce ministre, tel que le peuple François auroit pu le demander au ciel, ne cesse de donner ces conseils qui vont au cœur du prince, toujours prêt à faire le bien qu'on lui propose,

ou à réparer le mal qu'il n'a point fait, et que le temps a produit!

Louis nous a fait voir que, comme les peuples sont soumis aux lois, les princes le sont à leur parole sacrée; que les grands rois qui ne sauroient être liés par une autre puissance, le sont invinciblement par les chaînes qu'ils se sont faites, comme le Dieu qu'ils représentent, qui est toujours indépendant et toujours fidèle dans ses promesses.

Que de vertus nous présage une foi si religieusement gardée! Ce sera le destin de la France, qu'après avoir été agitée sous les Valois, affermie sous Henri, agrandie sous son successeur, victorieuse et indomptable sous Louis-le-Grand, elle sera entièrement heureuse sous le règne de celui qui ne sera point forcé à vaincre, et qui mettra toute sa gloire à gouverner.

MONTESQUIEU.

PHILOSOPHIE.

De la Philosophie.

La vraie philosophie est presque toute religieuse, c'est-à-dire, toujours appuyée sur ses bases premières et universelles, la croyance d'un Dieu et l'immortalité de l'ame immaté-

rielle : idées mères dont les conséquences pour les esprits justes et les cœurs droits, s'étendent infiniment plus loin qu'on ne l'a cru de nos jours, puisque bien saisies et bien développées, elles vont jusqu'à la nécessité d'une révélation. C'est en ce sens que la religion entre dans toute bonne philosophie ; et c'est pour cela que celle du dernier siècle fut souvent sublime, et s'égara fort peu, presque sans danger, et toujours sans scandale.

Hors les athées, qu'il ne faut jamais compter quand on raisonne, d'ailleurs tout le monde convient que l'idée d'un premier être est le principe de toutes nos connoissances métaphysiques, comme elle est en même temps le fondement et la sanction de toutes les vérités morales, puisque sans un Dieu, il ne peut y avoir dans les actions des hommes de moralité réelle. Elle est aussi la seule explication satisfaisante de tous les phénomènes physiques, puisque leur première cause est le mouvement, et que le mouvement en lui-même, de l'aveu de Newton, qui en a expliqué les lois, est inexplicable sans un premier moteur. Il s'ensuit que la vraie philosophie est inséparable de la religion, au moins de celle qui est, pour ainsi dire, le premier

instinct des hommes les plus bornés, comme elle a été la doctrine des esprits les plus transcendans, de Platon, de Socrate, d'Aristote, de Cicéron, chez les anciens, et parmi les modernes, de Descartes, de Leibnitz, de Locke et de Fénélon, qui ont fait voir que cette religion primitive que rejettent les athées, conduit à la nôtre que rejettent les incrédules, et c'est ce qui fait que les philosophes du siècle passé les ont souvent fait marcher de front, et se sont servis de l'une pour appuyer l'autre.

Mais aussi la curiosité est inséparable de la raison humaine, et c'est parce que celle-ci a des bornes, que l'autre n'en a pas. Cette curiosité en elle-même n'est point un mal : elle tient à ce qu'il y a de plus excellent dans la nature. Car s'il n'est donné de tout savoir qu'à celui qui a tout fait, l'homme s'en rapproche du moins autant qu'il le peut, en desirant de tout connoître; et l'on sait que ce grand et beau desir a été dans les sages de tous les temps le sentiment de leur noblesse et le pressentiment de leur immortalité.

Sans doute ce desir, qui ne peut être rempli que dans un autre ordre de choses, sera toujours trompé dans celui-ci ; mais du moins

nous lui devons ce que nous avons pu acquérir de connoissances spéculatives ; et les illusions qui ont dû s'y mêler, sont celles de l'amour-propre, et prouvent seulement que la raison a besoin d'un guide supérieur qui lui trace la carrière, hors de laquelle elle ne peut que s'égarer.

C'est en méconnoissant ce guide que la curiosité en tout genre devient fanatisme ; et le fanatisme, soit religieux, soit philosophique, n'est, quoi qu'on en ait dit, ni l'enfant de la religion, ni celui de la philosophie : il est l'enfant de l'orgueil, puissance violente et terrible. La raison, au contraire, même quand elle se trompe, est par elle-même une puissance tranquille, qui ne se passionne point, et pour laquelle les hommes ne se battent pas. Le fanatisme ment quand il parle au nom du ciel ou de la raison : la philosophie et la religion le désavouent également : il les outrage et les dénature toutes les deux, et toutes les deux le détestent. Il prend de l'une des argumens dont il fait des sophismes, et de l'autre des dogmes dont il fait des hérésies ; et de cet alliage impur sont sortis tous les maux qui ont désolé le monde, depuis l'arianisme qui ensanglanta les conciles, jusqu'au

philosophisme de ce siècle, qui a fait de la France le théâtre de tous les crimes.

LA HARPE.

Que la Philosophie peut beaucoup servir à perfectionner la Raison.

De tous les dons naturels que l'homme a reçus de Dieu, la raison est le plus excellent, celui qui le distingue davantage du reste des animaux, et qui fait briller en lui les traits les plus lumineux de sa ressemblance avec Dieu. Par elle, il a l'idée du beau, du grand, du juste, du vrai : il prononce et juge sur les qualités et les propriétés de chaque chose ; il compare ensemble plusieurs objets, tire les conséquences des principes, se sert d'une vérité, pour passer et s'élever à une autre; enfin par elle il met dans ses connoissances et dans ses raisonnemens un ordre et une suite, qui y répandent la lumière et la grace, qui les rendent tout autrement intelligibles, et qui en font bien mieux sentir toute la force et toute la vérité. Il est aisé de comprendre combien est importante une science qui aide et qui conduit l'esprit dans toutes ses opérations.

En effet, il n'y a rien de plus estimable que le bon sens et la justesse de l'esprit dans le discernement du vrai et du faux. Toutes les autres qualités de l'esprit ont des usages bornés; mais l'exactitude de la raison est généralement utile dans toutes les parties et dans tous les emplois de la vie. Ce n'est pas seulement dans les sciences qu'il est difficile de distinguer la vérité de l'erreur, mais aussi dans la plupart des sujets dont les hommes parlent, et des affaires qu'ils traitent. Il y a presque par-tout des routes différentes, les unes vraies, les autres fausses, et c'est à la raison d'en faire le choix. Ceux qui choisissent bien, sont ceux qui ont l'esprit juste; ceux qui prennent le mauvais parti sont ceux qui ont l'esprit faux; et c'est la première, et la plus importante différence qu'on peut mettre entre les qualités de l'esprit des hommes.

Ainsi, la principale application qu'on devroit avoir, seroit de former son jugement, et de le rendre aussi exact qu'il le peut être; et c'est à quoi devroit tendre la plus grande partie de nos études. On se sert de la raison comme d'un instrument pour acquérir les sciences; et on devroit se servir, au contraire, des sciences comme d'un instrument pour

perfectionner la raison ; la justesse de l'esprit étant infiniment plus considérable que toutes les connoissances spéculatives auxquelles on peut arriver par le moyen des sciences les plus véritables et les plus solides..... Les hommes ne sont pas nés pour employer leur temps à mesurer des lignes, à examiner le rapport des angles, à considérer les divers mouvemens de la matière. Leur esprit est trop grand, leur vie trop courte, leur temps trop précieux, pour s'occuper à de si petits objets. Mais ils sont obligés d'être justes, équitables, judicieux dans tous leurs discours, dans toutes leurs actions, et dans toutes les affaires qu'ils manient; et c'est à quoi ils doivent particulièrement s'exercer et se former.

Ce soin et cette étude est d'autant plus nécessaire, qu'il est étrange combien c'est une qualité rare que cette exactitude de jugement. On ne rencontre par-tout que des esprits faux, qui n'ont presque aucun discernement de la vérité, qui prennent toutes choses d'un mauvais biais, qui se payent des plus mauvaises raisons, et qui veulent en payer les autres, qui se laissent emporter par les moindres apparences, qui sont toujours dans

l'excès et dans les extrémités, qui décident hardiment de ce qu'ils ignorent et n'entendent point, et qui s'arrêtent à leur sens avec tant d'opiniâtreté, qu'ils n'écoutent rien de ce qui pourroit les détromper.

Cette fausseté d'esprit n'est pas seulement cause des erreurs que l'on mêle dans les sciences, mais aussi de la plupart des fautes que l'on commet dans la vie civile, des querelles injustes, des procès mal fondés, des avis téméraires, des entreprises mal concertées. Il y en a peu qui n'aient leur source dans quelque erreur et dans quelque faute de jugement; de sorte qu'il n'y a point de défaut dont on ait plus d'intérêt à se corriger.

Une grande partie des faux jugemens des hommes est causée par la précipitation de l'esprit, et par le défaut d'attention, qui fait que l'on juge témérairement de ce que l'on ne connoît que confusément et obscurément. Le peu d'amour que les hommes ont pour la vérité, fait qu'ils ne se mettent pas en peine la plupart du temps de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. Ils laissent entrer dans leur ame toutes sortes de discours et de maximes. Ils aiment mieux les supposer pour véritables, que de les examiner. S'ils ne les entendent

pas, ils veulent croire que les autres les entendent bien. Et ainsi ils se remplissent la mémoire d'une infinité de choses fausses, obscures et non entendues; et raisonnent ensuite sur ces principes, sans presque considérer ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils pensent. La vanité et la présomption contribuent beaucoup à ce défaut. On croit qu'il y a de la honte à douter et à ignorer; et l'on aime mieux parler et décider au hasard, que de reconnoître qu'on n'est pas assez informé des choses pour en porter jugement. Nous sommes tous pleins d'ignorance et d'erreurs, et cependant on a toutes les peines du monde à tirer de la bouche des hommes cette confession si juste et si conforme à leur condition naturelle : je me trompe et je n'en sais rien.

Il s'en trouve d'autres, au contraire, qui ayant assez de lumières pour connoître qu'il y a quantité de choses obscures et incertaines, et voulant, par une autre sorte de vanité, témoigner qu'ils ne se laissent pas aller à la crédulité populaire, mettent leur gloire à soutenir qu'il n'y a rien de certain. Ils se déchargent ainsi de la peine de les examiner; et sur ce mauvais principe, ils mettent en doute les vérités les plus constantes et la

religion même. C'est la source du pyrrhonisme, qui est une autre extravagance de l'esprit humain, qui paroissant contraire à la témérité de ceux qui croient et décident tout, vient néanmoins de la même source, qui est le défaut d'attention. Car comme les uns ne veulent pas se donner la peine de discerner les erreurs, les autres ne veulent pas prendre celle d'envisager la vérité, avec le soin nécessaire pour en apercevoir l'évidence. La moindre lueur suffit aux uns pour les persuader de choses très-fausses, et elle suffit aux autres pour les faire douter des choses les plus certaines; mais dans les uns et dans les autres, c'est le même défaut d'application qui produit des effets si différens.

La vraie raison place toutes choses dans le le rang qui leur convient. Elle fait douter de celles qui sont douteuses, rejeter celles qui sont fausses, et reconnoître de bonne foi celles qui sont évidentes.

A ces réflexions, tirées de l'*Art de penser*, j'en ajouterai une de l'abbé Fleury.

Tout le monde, dit-il, dans son *Traité des Études*, voit l'utilité de raisonner juste, je ne dis pas seulement dans les sciences, mais dans les affaires et dans toute la conduite de la vie :

mais peut-être plusieurs ne voient pas la nécessité de remonter jusqu'aux premiers principes, parce qu'en effet il y en a peu qui le fassent. La plupart des hommes ne raisonnent que dans une certaine étendue, depuis une maxime que l'autorité des autres, ou leur passion, a imprimée dans leur esprit, jusqu'aux moyens nécessaires pour acquérir ce qu'ils désirent. Il faut s'enrichir: donc je prendrai un tel emploi, je ferai telle démarche, je souffrirai ceci et cela, et ainsi du reste. Mais, que ferai-je de mon bien quand j'en aurai acquis? Mais est-il avantageux d'être riche? c'est ce qu'on ne cherche point.... Le véritable savant, le véritable philosophe va plus loin et commence de plus haut. Il ne s'arrête ni à l'autorité des autres, ni à ses préjugés. Il remonte toujours jusqu'à ce qu'il ait trouvé un principe de lumière naturelle, et une vérité si claire qu'ils ne la puisse révoquer en doute. Mais aussi, quand il l'a une fois trouvée, il en tire hardiment toutes les conséquences, et ne s'en écarte jamais. De là vient qu'il est ferme dans sa doctrine et dans sa conduite, qu'il est inflexible dans ses résolutions, patient dans l'exécution, égal en son humeur et constant dans la vertu.

On sent assez combien il est important de prémunir de bonne heure, par de tels principes, l'esprit des jeunes gens contre les faux jugemens et les faux raisonnemens, si communs dans les discours et dans la conduite des hommes. Et c'est ce que fait la philosophie, dont le principal but est, comme je l'ai déjà dit, de perfectionner la raison.

Je sais bien que la raison est un don naturel, qui ne vient point de l'art, et qui ne peut être un pur effet du travail : mais l'art et le travail peuvent la cultiver, la rectifier, la perfectionner. On trouve maintenant dans les ouvrages d'esprit, dans les discours de la chaire et du barreau, dans les traités de science, un ordre, une exactitude, une justesse, une solidité qui n'étoient pas autrefois si communes. Plusieurs croient, et ce n'est point sans fondement, qu'on doit cette manière de penser et d'écrire au progrès extraordinaire qu'on a fait depuis un siècle dans l'étude de la philosophie.

ROLLIN.

Que la Philosophie sert à orner l'esprit d'une infinité de Connoissances curieuses.

Il est étonnant que l'homme placé au milieu de la nature qui lui offre le plus grand spectacle qu'il soit possible d'imaginer, et environné de tous côtés d'une infinité de merveilles qui sont faites pour lui, ne songe presque jamais ni à considérer ces merveilles si dignes de son attention et de sa curiosité, ni à se considérer lui-même. Il vit au milieu du monde, dont il est le roi, comme un étranger pour qui tout ce qui se passe seroit indifférent, et qui n'y prendroit aucun intérêt. L'univers, dans toutes ses parties annonce et montre son auteur; mais pour le plus grand nombre, c'est à des sourds et à des aveugles, qui ont des oreilles sans entendre et des yeux sans voir.

Un des plus grands services que la philosophie puisse nous rendre, c'est de nous réveiller de cet assoupissement, et de nous tirer de cette léthargie qui déshonore l'humanité, et qui nous rabaisse en quelque sorte au-dessous des bêtes, dont la stupidité n'est que la suite de leur nature, et non l'effet de l'oubli ou de l'indifférence. Elle pique notre curiosité, elle

excite notre attention, et nous conduit comme par la main dans toutes les parties de la nature, pour nous en faire étudier et approfondir les merveilles.

Elle présente à nos yeux l'univers comme un grand tableau dont chaque partie a son usage, chaque trait sa grace et sa beauté, mais dont le tout ensemble est encore plus merveilleux. En nous montrant un si beau spectacle, elle nous fait observer avec quel ordre, quelle symétrie, quelle proportion tout y est placé; avec quelle égalité cet ordre général et particulier s'observe et se maintient; et par-là elle nous fait reconnoître l'intelligence et la main invisible qui règle tout.

La philosophie, en conduisant ainsi l'homme de merveilles en merveilles, et le promenant pour ainsi dire dans tout l'univers, ne souffre pas qu'il demeure étranger par rapport à lui-même, et qu'il ignore le fond de son propre être, où Dieu s'est peint lui-même d'une manière infiniment plus sensible et plus parfaite que dans le reste des créatures.

ROLLIN.

Vue générale de la Nature.

La nature est le système des lois établies par le créateur, pour l'existence des choses et pour la succession des êtres. La nature n'est point une chose, car cette chose seroit tout; la nature n'est point un être, car cet être seroit Dieu ; mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui, subordonnée à celle du premier être, n'a commencé d'agir que par son ordre, et n'agit encore que par son concours ou son consentement. Cette puissance est, de la puissance divine, la partie qui se manifeste; c'est en même temps la cause et l'effet, le mode et la substance, le dessein et l'ouvrage. Bien différente de l'art humain, dont les productions ne sont que des ouvrages morts, la nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier sans cesse actif, qui sait tout employer, qui, travaillant d'après soi-même toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable. Le temps, l'espace et la matière sont ses moyens, l'univers son objet, le mouvement et la vie son but.

Les effets de cette puissance sont les phénomènes du monde : les ressorts qu'elle emploie sont des forces vives, que l'espace et le temps ne peuvent que mesurer et limiter sans jamais les détruire ; des forces qui se balancent, qui se confondent, qui s'opposent sans pouvoir s'anéantir : les uns pénètrent et transportent les corps, les autres les échauffent et les animent ; l'attraction et l'impulsion sont les deux principaux instrumens de l'action de cette puissance sur les corps bruts ; la chaleur et les molécules orgauiques sont les principes actifs qu'elle met en œuvre pour la formation et le développement des êtres organisés.

Avec de tels moyens que ne peut la nature ? Elle pourroit tout, si elle pouvoit anéantir et créer : mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes de pouvoir : anéantir et créer sont les attributs de la Toute-Puissance ; altérer, changer, détruire, développer, renouveler, produire, sont les seuls droits qu'il a voulu céder. Ministre de ses ordres irrévocables, dépositaire de ses immuables décrets, la nature ne s'écarte jamais des lois qui lui ont été prescrites ; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, et, dans tous ses ouvrages, elle présente le sceau de l'Éternel. Cette empreinte

divine, prototype inaltérable des existences, est le modèle sur lequel elle opere; modèle dont tous les traits sont exprimés en caractères ineffaçables, et prononcés pour jamais; modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelque infini qu'il soit, ne fait que renouveler.

Tout a donc été créé, et rien encore ne s'est anéanti : la nature balance entre ces deux limites, sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre. Tâchons de la saisir dans quelques points de cet espace immense, qu'elle remplit et parcourt depuis l'origine des siècles.

Quels objets ! un volume immense de matière, qui n'eût formé qu'une inutile, une épouvantable masse, s'il n'eût été divisé en parties séparées par des espaces mille fois plus immenses : mais des milliers de globes lumineux, placés à des distances inconcevables, sont les bases qui servent de fondement à l'édifice du monde; des millions de globes opaques circulent autour des premiers, en composent l'ordre et l'architecture mouvante.

Deux forces primitives agitent ces grandes masses, les roulent, les transportent et les animent : chacune agit à chaque instant, et toutes deux combinant leurs efforts, tracent

les zones des sphères célestes, établissent dans le milieu du vide, des lieux fixes et des routes déterminées; et c'est du sein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes, et le repos de l'univers.

La première de ces forces est également répartie; la seconde a été distribuée en mesure inégale. Chaque atome de matière a une même quantité de force d'attraction; chaque globe a une quantité différente de force d'impulsion : aussi est-il des astres fixes et des astres errans; des globes qui ne semblent être faits que pour attirer, et d'autres pour pousser ou pour être poussés; des sphères qui ont reçu une impulsion commune dans le même sens, et d'autres une impulsion particulière; des astres solitaires, et d'autres accompagnés de satellites; des corps de lumière et des masses de ténèbres; des planètes dont les différentes parties ne jouissent que successivement d'une lumière empruntée; des comètes qui se perdent dans l'obscurité des profondeurs de l'espace, et reviennent, après des siècles, se parer de nouveaux feux; des soleils qui paroissent, disparoissent, et semblent alternativement se rallumer et s'éteindre; d'autres qui se montrent une fois, et s'évanoûissent ensuite

pour jamais. Le ciel est le pays des grands évènemens; mais à peine l'œil humain peut-il les saisir. Un soleil qui périt, et qui cause la catastrophe d'un monde, ou d'un système de monde, ne fait d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille et qui s'éteint : l'homme borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde, et ne voit des mondes que comme des atomes.

Car cette terre qu'il habite, à peine reconnoissable parmi les autres globes, et tout-à-fait invisible pour les sphères éloignées, est un million de fois plus petite que le soleil qui l'éclaire, et mille fois plus petite que d'autres planètes, qui, comme elle, sont subordonnées à la puissance de cet astre, et forcées à circuler autour de lui. Saturne, Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, Mercure et le Soleil occupent la petite partie des cieux que nous appelons *notre univers*. Toutes ces planètes, avec leurs satellites, entraînées par un mouvement rapide dans le même sens, et presque dans le même plan, composent une roue d'un vaste diamètre, dont l'essieu porte toute la charge, et qui, tournant lui-même avec rapidité, a dû s'échauffer, s'embrasser et répandre la chaleur et la lumière jusqu'aux extrémités de la circonfé-

rence. Tant que ces mouvemens dureront, le soleil brillera, et remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde; et comme dans un système où tout s'attire, rien ne peut ni se perdre ni s'éloigner sans retour, la quantité de matière restant toujours la même, cette source féconde de lumière et de vie ne s'épuisera, ne tarira jamais: car les autres soleils, qui lancent aussi continuellement leurs feux, rendent à notre soleil tout autant de lumière qu'ils en reçoivent de lui.

Les comètes, en beaucoup plus grand nombre que les planètes, et dépendantes comme elles de la puissance du soleil, pressent aussi sur ce foyer commun, en augmentent la charge, et contribuent de tout leur poids à son embrasement. Elles font partie de notre univers, puisqu'elles sont sujettes, comme les planètes, à l'attraction du soleil; mais elles n'ont rien de commun entr'elles, ni avec les planètes, dans leur mouvement d'impulsion; elles circulent chacune dans un plan différent, et décrivent des orbes plus ou moins alongés, dans des périodes différentes de temps, dont les unes sont de plusieurs années, et les autres de plusieurs siècles: le soleil, tournant sur lui-même, mais au reste immobile au milieu de tout, sert

en même temps de flambeau, de foyer, de pivot, à toutes ces parties de la machine du monde.

C'est par sa grandeur même qu'il demeure immobile, et qu'il régit les autres globes. Comme la force a été donnée proportionnellement à la masse, qu'il est incomparablement plus grand qu'aucune des comètes, et qu'il contient mille fois plus de matières que la plus grosse planète, elles ne peuvent ni le déranger, ni se soustraire à sa puissance, qui, s'étendant à des distances immenses, les contient toutes, et lui ramène au bout d'un temps, celles qui s'éloignent le plus : quelques-unes même, à leur tour, s'en approchent de si près, qu'après avoir été refroidies pendant des siècles, elles éprouvent une chaleur inconcevable; elles sont sujettes à des vicissitudes étranges par ces alternatives de chaleur et de froid extrêmes, aussi bien que par les inégalités de leur mouvement, qui tantôt est prodigieusement accéléré, et ensuite infiniment retardé. Ce sont, pour ainsi dire, des mondes en désordre, en comparaison des planètes, dont les orbites étant plus réguliers, les mouvemens plus égaux, la température toujours la même, semblent être des lieux de repos, où, tout étant constant, la nature peut établir un plan, agir uni-

formément, se développer successivement dans toute son étendue. Parmi ces globes, choisis entre les astres errans, celui que nous habitons paroît encore être privilégié : moins froid, moins éloigné que Saturne, Jupiter, Mars, il est aussi moins brûlant que Vénus et Mercure, qui paroissent trop voisins de l'astre de lumière.

Avec quelle magnificence la nature ne brille-t-elle pas sur la terre? Une lumière pure s'étendant de l'orient au couchant, dore successivement les deux hémisphères de ce globe; un élément transparent et léger l'environne, une chaleur douce et féconde anime, fait éclore les germes de la vie : des eaux vives et salutaires servent à leur entretien, à leur accroissement; des éminences, distribuées dans le milieu des terres, arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables et toujours nouvelles; des cavités immenses faites pour les recevoir, partagent les continens. L'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre : ce n'est point un élément froid et stérile, c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier. Le doigt de Dieu a marqué leurs confins : si la mer anticipe sur les plages de l'occident, elle laisse à découvert celles de

l'orient. Cette masse immense d'eau, inactive par elle-même, suit les impressions des mouvemens célestes ; elle balance par des oscillations régulières de flux et de reflux ; elle s'élève et s'abaisse avec l'astre de la nuit ; elle s'élève encore plus lorsqu'il concourt avec l'astre du jour, et que tous deux, réunissant leurs forces dans le temps des équinoxes, causent les grandes marées : notre correspondance avec le ciel n'est nulle part mieux marquée. De ces mouvemens constans et généraux résultent des mouvemens variables et particuliers, des transports de terre, des dépôts qui forment, au fond des eaux, des éminences semblables à celles que nous voyons sur la surface de la terre ; des courans qui, suivant la direction de ces chaînes de montagnes, leur donnent une figure dont tous les angles se correspondant et coulant au milieu des ondes, comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet des fleuves de mer.

L'air encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit aussi à un plus grand nombre de puissances : l'action éloignée du soleil et de la lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condense, y causent des agitations continuelles. Les vents sont ses courans, ils poussent, ils assemblent

les nuages; ils produisent les météores, et transportent, au-dessus de la surface aride des continens terrestres, les vapeurs humides des plages maritimes; ils déterminent les orages, répandent et distribuent les pluies fécondes et les rosées bienfaisantes; ils troublent les mouvemens de la mer; ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent leurs courans, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes; la mer irritée s'élève vers le ciel, et vient, en mugissant, se briser contre les digues inébranlables, qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter.

La terre, élevée au-dessus du niveau de la mer, est à l'abri de ses irruptions : sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille et mille espèces d'animaux différens, est un lieu de repos, un séjour de délices, où l'homme place pour seconder la nature, préside à tous les êtres. Seul, entre tous, capable de connoître et digne d'admirer, Dieu l'a fait spectateur de l'univers et témoin de ses merveilles : l'étincelle divine dont il est animé, le rend participant aux mystères divins; c'est par cette lumière qu'il pense et réfléchit; c'est par elle qu'il voit et

lit dans le livre du monde, comme dans un exemplaire de la Divinité.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine : l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône extérieur de la Toute-Puissance. Fait pour adorer le créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivans l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit; en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose.

BUFFON.

Description des Plantes.

Une plante parfaite est composée de racine, de tige, de branches, de feuilles, de fleurs et de fruits (car on appelle *fruit* en botanique, tant dans les herbes que dans les arbres, toute la fabrique de la semence). En général on connoît tout cela, du moins assez pour entendre le mot; mais il y a une partie principale qui demande un plus grand examen, c'est la *fructification*, c'est-à-dire la *fleur* et le *fruit*. Commençons par la fleur qui

vient la première. C'est dans cette partie que la nature a renfermé le sommaire de son ouvrage ; c'est par elle qu'elle la perpétue, et c'est aussi de toutes les parties du végétal la plus éclatante pour l'ordinaire, toujours la moins sujette aux variations.

Prenons un lis. Avant qu'il s'ouvre, on voit à l'extrémité de la tige un bouton oblong verdâtre, qui blanchit à mesure qu'il est prêt à s'épanouir ; et quand il est tout-à-fait ouvert, on voit son enveloppe blanche prendre la forme d'un vase divisé en plusieurs segmens. Cette partie enveloppante et colorée qui est blanche dans le lis, s'appelle *corolle*, et non pas la fleur comme chez le vulgaire, parce que la fleur est un composé de plusieurs parties dont la corolle est seulement la principale.

La corolle du lis n'est que d'une seule pièce, comme il est facile à voir. Quand elle se fane et tombe, elle tombe en six pièces bien séparées qui s'appellent des *pétales*. Ainsi la corolle du lis est composée de six pétales. Toute corolle de fleur qui est ainsi de plusieurs pièces, s'appelle corolle *polypétale*. Si la corolle n'étoit que d'une seule pièce, comme par exemple dans le liseron, appelé clochette

des champs, elle s'appelleroit *monopétale*. Revenons au lis.

Dans la corolle, on trouve précisément au milieu une espèce de petite colonne attachée tout au fond, et qui pointe directement vers le haut. Cette colonne, prise dans son entier, s'appelle le *pistil*; prise dans ses parties elle se divise en trois, 1° sa base renflée en cylindre avec trois angles arrondis tout autour. Cette base s'appelle le *germe*; 2° un filet posé sur le germe. Ce filet s'appelle *style*; 3° le style est couronné par une espèce de chapiteau avec trois échancrures. Le chapiteau s'appelle *stigmate*. Voilà en quoi consiste le pistil et ses trois parties.

Entre le pistil et la corolle, on trouve six autres corps très-distincts, qui s'appellent les étamines. Chaque étamine est composée de deux parties, savoir, une plus mince, par laquelle l'étamine tient au fond de la corolle, et qui s'appelle le filet. Une plus grosse qui tient à l'extrémité supérieure du filet, et qui s'appelle *anthère*. Chaque anthère est une boîte qui s'ouvre quand elle est mûre, et verse une poussière jaune très-odorante dont nous parlerons dans la suite. Cette poussière jusqu'ici n'a pas de nom françois; chez les

botanistes on l'appelle le *pollan*, mot qui signifie poussière.

Voilà l'analyse grossière des parties de la fleur. A mesure que la corolle se fane et tombe, le germe grossit et devient une capsule triangulaire alongée, dont l'intérieur contient des semences plates distribuées en trois loges. Cette capsule considérée comme l'enveloppe des graines, prend le nom de *péricarde*.

Les parties que je viens de vous nommer se trouvent également dans les fleurs de la plupart des autres plantes, mais à divers degrés de proportion, de situation et de nombre. C'est par l'analogie de ses parties et par leurs diverses combinaisons, que se déterminent les diverses familles du règne végétal. Et ces analogies des parties de la fleur se lient avec d'autres analogies des parties de la plante qui semblent n'avoir aucun rapport à celles-là. Par exemple, ce nombre de six étamines, quelquefois seulement trois, de six pétales ou divisions de la corolle, et cette forme triangulaire à trois loges de l'ovaire, déterminent toute la famille des liliacées. Et dans toute cette même famille, qui est très-nombreuse, les racines sont toutes des oignons ou *bulbes* plus ou moins marqués et variés, quant à leur

figure ou composition. L'oignon du lis est composé d'écailles en recouvrement; dans l'Asphodèle, c'est une liasse de navets alongés; dans le safran, ce sont deux bulbes l'une sur l'autre; dans le Colchique, à côté l'un de l'autre, mais toujours des bulbes.

Le lis, que j'ai choisi à cause de la grandeur de sa fleur et de ses parties qui les rend plus sensibles, manque cependant d'une des parties constitutives d'une fleur parfaite, savoir, le *calice*. Ce calice est cette partie verte et divisée communément en cinq folioles, qui soutient et embrasse par le bas la corolle, et qui l'enveloppe toute entière avant son épanouissement, comme on peut le remarquer dans la rose. Le calice qui accompagne presque toutes les autres fleurs, manque à la plupart des liliacées, comme la tulipe, la jacinthe, le narcisse, la tubéreuse, etc., et même l'oignon, le poireau, l'ail, qui sont aussi de véritables liliacées, quoiqu'elles paroissent fort différentes au premier coup d'œil. On verra encore que dans toute cette famille les tiges sont simples et peu rameuses, les feuilles entières et jamais découpées; observations qui confirment dans cette famille l'anologie de la fleur et du fruit, par celle

des autres parties de la plante. Si ou suit ces détails avec quelque attention, et qu'on se les rende familiers par des observations fréquentes, on sera en état de déterminer par l'inspection attentive et suivie d'une plante, si elle est ou non de la famille des liliacées, et cela sans savoir le nom de la plante. On voit que ce n'est plus ici un simple travail de mémoire, mais une étude d'observations et de faits, vraiment digne d'un naturaliste.

J.-J. Rousseau.

Les Arbres fruitiers.

Il ne faut pas donner à la botanique une importance qu'elle n'a pas; c'est une étude de pure curiosité, et qui n'a d'autre utilité réelle que celle que peut tirer un être pensant et sensible de l'observation de la nature et des merveilles de l'univers. L'homme a dénaturé beaucoup de choses pour les mieux convertir à son usage; en cela il n'est point à blâmer; mais il n'en est pas moins vrai qu'il les a souvent défigurées, et que, quand dans les œuvres de ses mains, il croit étudier vraiment la nature, il se trompe. Ces fleurs doubles qu'on

admire dans les parterres, sont des monstres dépourvus de la faculté de produire son semblable, dont la nature a doué tous les êtres organisés. Les arbres fruitiers sont à-peu-près dans le même cas par la greffe; on aura beau planter des pepins de poires et de pommes des meilleures espèces, il n'en naîtra jamais que de sauvageons. Ainsi, pour connoître la poire et la pomme de la nature, il faut les chercher non dans les potagers, mais dans les forêts. La chair n'en est pas si grosse et si succulente, mais les semences en mûrissent mieux, en multiplient davantage, et les arbres en sont infiniment plus grands et plus vigoureux.

Nos arbres fruitiers, quoique greffés, gardent, dans leur fructification, tous les caractères botaniques qui les distinguent, et c'est par l'étude attentive de ces caractères, aussi bien que par les transformations de la greffe, qu'on s'assure qu'il n'y a, par exemple, qu'une seule espèce de poire sous mille noms divers, par lesquels la forme et la saveur de leurs fruits les a faits distinguer en autant de prétendues espèces, qui ne sont au fond que des variétés. Bien plus, la poire et la pomme ne sont que des espèces du même genre; et leur

unique différence bien caractéristique, est que le pédicule de la pomme entre dans un enfoncement du fruit, et celui de la poire tient à un prolongement du fruit un peu alongé. De même, toutes les sortes de cerises, guignes, griotes, bigarreaux, ne sont que des variétés d'une même espèce; toutes les prunes ne sont qu'une espèce de prunes; le genre de la prune contient trois espèces principales, savoir, la prune proprement dite, la cerise et l'abricot qui n'est aussi qu'une espèce de prune. Ainsi, quand le savant Linnæus, divisant les genres par les espèces, a dénommé la *prune* prune, la prune cerise, et la prune abricot, les ignorans se sont moqués de lui; mais les observateurs ont admiré la justesse de ses réductions.

Les arbres fruitiers entrent presque tous dans une famille nombreuse, dont le caractère est facile à saisir, en ce que les étamines, en grand nombre, au lieu d'être attachées au réceptacle, sont attachées au calice, par les intervalles que laissent les pétales entre eux; toutes leurs fleurs sont polypétales, et à cinq communément. Voici les principaux caractères génériques.

Le genre de la poire, qui comprend aussi

la pomme et le coin. Calice monophylle à cinq pointes. Corolle à cinq pétales attachées au calice; une vingtaine d'étamines toutes attachées au calice. Germe ou ovaire infère, c'est-à-dire, au-dessous de la corolle, cinq styles. Fruits charnus à cinq logettes, contenant des graines, etc.

Le genre de la prune, qui comprend l'abricot, la cerise et le laurier-cerise. Calice, corolle et anthère à-peu-près comme la poire. Mais le germe est supère, c'est-à-dire, dans la corolle, et il n'y a qu'un style. Fruit plus aqueux que charnu, contenant un noyau, etc.

Le genre de l'amande, qui comprend aussi la pêche. Presque comme la prune, si ce n'est que le germe est velu, et que le fruit, mou dans la pêche, sec dans l'amande, contient un noyau dur, raboteux, parsemé de cavités, etc.

J.-J. Rousseau.

Des Insectes.

L'histoire des insectes est un vaste, et je puis dire, un immense pays qu'on peut parcourir dans différentes vues. La partie à laquelle on sera plus généralement sensible,

c'est celle qui embrasse tout ce qui a rapport au génie, aux mœurs, pour ainsi dire, aux industries de tant de petits animaux. J'ai observé, autant que j'ai pu, leurs différentes façons de vivre, comment ils se procurent les alimens convenables, les ruses dont plusieurs usent pour se saisir de ceux qui doivent être leur proie, les précautions que d'autres prennent pour se mettre en sûreté contre leurs ennemis, leur prévoyance pour se défendre contre les injures de l'air, leurs soins pour se perpétuer, le choix des endroits où ils déposent leurs œufs, tant afin qu'ils n'y courent aucuns risques, qu'afin que les petits qui en éclôront trouvent à portée une nourriture propre dès l'instant de leur naissance; le soin que d'autres ont de nourrir eux-mêmes leurs petits, de les élever. C'est sur tout cela, ce me semble, qu'on ne sauroit rassembler trop d'observations. Ceux même à qui une araignée paroît la plus hideuse, aimeront à apprendre qu'il y en a une espèce qui renferme ses œufs dans une petite boîte de soie qu'elle porte toujours avec elle; que lorsque les petits sont nés, ils montent sur le corps de leur mère, qu'ils s'y arrangent les uns auprès des autres, qu'ils s'y tiennent cramponnés lors-

qu'elle court avec le plus de vîtesse. On sera touché du soin qu'ont les abeilles et certaines guêpes, de porter plusieurs fois chaque jour la becquée à leurs petits, comme le font les oiseaux; que d'autres déposent leurs œufs dans des cellules qu'elles construisent de terre; qu'elles les y renferment avec la provision d'aliment qui leur est nécessaire jusqu'à leur accroissement parfait. Des insectes naissent avec une peau tendre et délicate, que l'air dessécheroit, et qui ne résisteroit pas aux frottemens qu'elle seroit exposée à essuyer. La nature leur a appris à se faire de véritables habits. Les uns se les font de laine, les autres de soie, d'autres de feuilles d'arbres, et d'autres de différentes autres matières; les uns les savent allonger et élargir dans le besoin; les autres savent s'en faire de neufs quand les leurs sont devenus trop courts et trop étroits. Un insecte, c'est le formicaleo, est obligé de vivre de proie; quoiqu'il ne puisse marcher qu'à reculons, la ruse lui donne ce que les autres obtiennent au moyen d'une meilleure disposition de leurs jambes. Il sait se faire un trou, en manière de trémie ou d'entonnoir, dans un sable roulant; il se poste à l'affût au fond de ce trou, ayant les deux

cornes toujours ouvertes, et prêtes à saisir les insectes qui y tombent pour avoir imprudemment marché sur les bords d'un précipice toujours prêt à s'ébouler. De pareils traits paroîtroient admirables à qui sait le moins admirer.

RÉAUMUR, *premier Mémoire sur les Insectes.*

Les Abeilles.

Nos observateurs admirent à l'envi, l'intelligence et les talens des abeilles; elles ont, disent-ils, un génie particulier, un art qui n'appartient qu'à elles, l'art de se bien gouverner. Il faut savoir observer pour s'en appercevoir : mais une ruche est une république où chaque individu ne travaille que pour la société, où tout est ordonné, distribué, réparti avec une prévoyance, une équité, une prudence admirables. Athènes n'était pas mieux conduite, ni mieux policée. Plus on observe ce panier de mouches, et plus on en découvre de merveilles : un fond de gouvernement inaltérable et toujours le même, un respect profond pour la personne en place, une vigilance singulière pour son service, la

plus soigneuse attention pour ses plaisirs, un amour constant pour la patrie, une ardeur inconcevable pour le travail, une assiduité à l'ouvrage que rien n'égale, le plus grand désintéressement joint à la plus grande économie, la plus fine géométrie employée à la plus élégante architecture, etc. Je ne finirois point si je voulois seulement parcourir les annales de cette république, et tirer de l'histoire de ces insectes tous les traits qui ont excité l'admiration de leurs historiens.

C'est qu'indépendamment de l'enthousiasme qu'on prend pour son sujet, on admire toujours d'autant plus qu'on observe davantage et qu'on raisonne moins. Y a-t-il, en effet, rien de plus gratuit que cette admiration pour les mouches, et que ces vues morales qu'on voudroit leur prêter, que cet amour du bien commun qu'on leur suppose, que cet instinct singulier qui équivaut à la géométrie la plus sublime.

Ce n'est point la curiosité que je blâme ici, ce sont les raisonnemens et les exclamations. Qu'on ait observé avec attention leurs manœuvres, qu'on ait suivi avec soin leurs procédés et leur travail, qu'on ait décrit exactement leur génération, leur multiplication,

leurs métamorphoses, etc., tous ces objets peuvent occuper le loisir d'un naturaliste. Mais, c'est la morale, c'est la théologie des insectes que je ne puis entendre prêcher; ce sont les merveilles que les observateurs y mettent, et sur lesquelles ensuite ils se récrient, comme si elles y étaient en effet, qu'il faut examiner; c'est cette intelligence, cette prévoyance, cette connoissance même de l'avenir qu'on leur accorde avec tant de complaisance, et que je vais tâcher de réduire à sa juste valeur.

Les mouches solitaires n'ont, de l'aveu de ces observateurs, aucun esprit en comparaison des mouches qui vivent ensemble : celles qui ne forment que de petites troupes, en ont moins que celles qui sont en grand nombre, et les abeilles qui, de toutes, sont peut-être celles qui forment la société la plus nombreuse, sont aussi celles qui ont le plus de génie. Cela seul ne suffit-il pas pour faire penser que cette apparence d'esprit ou de génie n'est qu'un résultat purement mécanique, une combinaison de mouvement proportionnelle au nombre, un rapport qui n'est compliqué que parce qu'il dépend de plusieurs milliers d'individus? Ne sait-on pas que tout

rapport, tout désordre même, pourvu qu'il soit constant, nous paroît une harmonie dès que nous en ignorons les causes, et que, de la supposition de cette apparence à celle de l'intelligence, il n'y a qu'un pas : les hommes aiment mieux admirer qu'approfondir?

On conviendra donc d'abord, qu'à prendre les mouches une à une, elles ont moins de génie que le chien, le singe et la plupart des animaux; on conviendra qu'elles ont moins de docilité, moins d'attachement, moins de sentiment, moins, en un mot, des qualités relatives aux nôtres Dès-lors on doit convenir que leur intelligence apparente ne vient que de leur multitude réunie : cependant cette réunion même ne suppose aucune intelligence, car ce n'est point par des vues morales qu'elles se réunissent, c'est sans leur consentement qu'elles se trouvent ensemble. Cette société n'est donc qu'un assemblage physique ordonné par la nature, et indépendant de toute vue, de toute connoissance, de tout raisonnement.

La nature n'est-elle pas assez étonnante par elle-même, sans chercher encore à nous surprendre, en nous étourdissant de merveilles qui n'y sont pas et que nous y mettons? Le

créateur n'est-il pas assez grand par ses ouvrages, et croyons-nous le faire plus grand par notre imbécillité? ce serait, s'il pouvait l'être, la façon de le rabaisser. Lequel, en effet, a de l'Etre-Suprême la plus grande idée, celui qui le voit créer l'univers, ordonner les existences, fonder la nature sur des lois invariables et perpétuelles, ou celui qui cherche et veut le trouver attentif à conduire une république de mouches, et fort occupé de la manière dont se doit plier l'aile d'un scarabée?

Il y a, parmi certains animaux, une espèce de société qui semble dépendre du choix de ceux qui la composent, et qui, par conséquent, approche bien davantage de l'intelligence et du dessein que la société des abeilles, qui n'a d'autre principe qu'une nécessité physique. Les éléphans, les castors, les singes et plusieurs autres espèces d'animaux, se cherchent, se rassemblent, vont par troupe, se secourent, se défendent, s'avertissent et se soumettent à des allures communes; si nous ne troublions pas si souvent ces sociétés, et que nous pussions les observer aussi facilement que celles des mouches, nous y verrions, sans doute, bien d'autres merveilles qui, cependant, ne

seraient que des rapports et des convenances physiques.

Dirai-je encore un mot ? Ces cellules des abeilles, ces hexagones tant vantés, tant admirés, me fournissent une preuve de plus contre l'enthousiasme et l'admiration. Cette figure toute géométrique et toute régulière qu'elle nous paroît, et qu'elle est en effet dans la spéculation, n'est ici qu'un résultat mécanique et assez imparfait, qui se trouve souvent dans la nature, et que l'on remarque même dans ses productions les plus brutes. Les cristaux et plusieurs autres pierres, quelques sels, etc., prennent constamment cette figure dans leur formation. Qu'on observe les petites écailles de la peau d'une roussette, on verra qu'elles sont hexagones, parce que chaque écaille croissant en même tems, se fait obstacle et tend à occuper le plus d'espaces qu'il est possible, dans un espace donné ; on voit ces mêmes hexagones dans le second estomac des animaux ruminans : on les trouve dans les graines, dans leurs capsules, dans certaines fleurs, etc. Chaque abeille cherchant à occuper de même le plus d'espace possible dans un espace donné, il est donc nécessaire aussi, puisque le corps de l'abeille est cylindrique, que leurs cellules

soient hexagones, par la même raison des obstacles réciproques.

On donne plus d'esprit aux mouches dont les ouvrages sont les plus réguliers. Les abeilles sont, dit-on, plus ingénieuses que les guêpes, que les frelons, etc., qui savent aussi l'architecture, mais dont les constructions sont plus grossières et plus irrégulières que celles des abeilles. On ne veut pas voir, ou l'on ne se doute pas que cette régularité, plus ou moins grande, dépend uniquement du nombre et de la figure, et nullement de l'intelligence de ces petites bêtes : plus elles sont nombreuses, plus il y a de forces qui agissent également et qui s'opposent de même ; plus il y a, par conséquent, de contraintes mécaniques, de régularités forcées et de perfection apparente dans leurs productions. Enfin, cette abondante récolte de cire et de miel dans les ruches, prouve-t-elle l'intelligence des abeilles? non, sans doute, car l'intelligence les porterait à en ramasser à-peu-près autant qu'elles ont besoin, et à s'épargner la peine de tout le reste, sur-tout après la triste expérience que ce travail est en pure perte, qu'on leur enlève tout ce qu'elles ont de trop ; qu'enfin, cette abondance est la seule cause de la guerre qu'on

leur fait, et la source de la désolation et du trouble de leur société. Il est si vrai que ce n'est que par un sentiment aveugle qu'elles travaillent, qu'on peut les obliger à travailler pour ainsi dire, autant que l'on veut : tant qu'il y a des fleurs qui leur conviennent dans le pays qu'elles habitent, elles ne cessent d'en tirer le miel et la cire; elles ne discontinuent leur travail, et ne finissent leur récolte que parce qu'elles ne trouvent plus rien à ramasser. On a imaginé de les transporter et de les faire voyager dans d'autres pays où il y a encore des fleurs; alors elles reprennent le travail, elles continuent à ramasser et à entasser, jusqu'à ce que les fleurs de ce nouveau canton soient épuisées ou flétries; et si on les porte dans un autre qui soit encore fleuri, elles continueront de même à recueillir, à amasser. Ce n'est donc point du produit de leur intelligence, c'est des effets de leur stupidité que nous profitons.

BUFFON.

LES POISSONS.

Nous allons avoir sous les yeux les êtres les plus dignes de l'attention du physicien.

Que l'imagination, éclairée par le flambeau de la science, rassemble en effet tous les produits organisés de la puissance créatrice; qu'elle les réunisse suivant l'ordre de leur ressemblance; qu'elle en compose cet ensemble si vaste, dans lequel, depuis l'homme jusqu'à la plante la plus voisine de la matière brute, toutes les diversités de formes, tous les degrés de composition, toutes les combinaisons de force, toutes les nuances de la vie se succèdent dans un si grand nombre de directions différentes et par des décroissemens si insensibles. C'est vers le milieu de ce système merveilleux d'innombrables dégradations, que se trouvent réunies les différentes familles de poissons; elles sont les liens remarquables par lesquels les animaux les plus parfaits ne forment qu'un tout avec ces légions si multipliées d'insectes, de vers et d'autres animaux peu composés, et avec ces tribus non moins nombreuses de végétaux plus simples encore. Elles participent de l'organisation, des propriétés, des facultés de tous; elles sont comme le centre où aboutissent tous les rayons de la sphère qui compose la nature vivante, et montrent, avec tout ce qui les entoure, des rapports plus marqués, plus distincts, plus éclatans, parce qu'elles en

sont plus rapprochées; elles reçoivent et réfléchissent plus fortement sur le génie qui observe, cette vive lumière que la comparaison seule fait jaillir, et sans laquelle les objets seraient pour l'intelligence la plus active, comme s'ils n'existaient pas.

Au sommet de cet assemblage admirable est placé l'homme, le chef-d'œuvre de la nature. Si la philosophie, toujours empressée de l'examiner et de le connoître, cherche les rapports les plus propres à éclairer l'objet de sa constante prédilection, où devra-t-elle aller les étudier, sinon dans les êtres qui présentent assez de ressemblances et assez de différences pour faire naître, sur un grand nombre de points, des comparaisons utiles? On ne peut comparer, ni ce qui est semblable en tout, ni ce qui diffère en tout; c'est donc lorsque la somme des ressemblances est égale à celle des différences, que l'examen des rapports est le plus fécond en vérités. C'est donc vers le centre de cet ensemble d'espèces organisées, et dont l'espèce humaine occupe le faîte, qu'il faut chercher les êtres avec lesquels on peut les comparer avec le plus d'avantage; et c'est vers ce même centre que sont groupés les êtres sensibles qui habitent les eaux.

Mais de cette hauteur d'où nous venons de considérer l'ordre dans lequel la nature elle-même a, pour ainsi dire, distribué tous les êtres auxquels elle a accordé la vie, portons-nous un instant nos regards vers le grand et heureux produit de l'intelligence humaine; jetons-nous les yeux sur l'homme réuni en société; cherchons-nous à connoître les nouveaux rapports que cet état de la plus noble des espèces lui donne avec les êtres vivans qui l'environnent; voulons-nous savoir ce que l'art, qui n'est que la nature réagissant sur elle-même par la force du génie de son plus bel ouvrage, peut introduire de nouveau dans les relations qui lient l'homme civilisé avec tous les animaux; nous ne trouverons aucune classe de ces êtres vivans plus digne de nos soins et de notre examen que celle des poissons. Diversité de familles, grand nombre d'espèces, prodigieuse fécondité des individus, facile multiplication sous tous les climats, utilité variée de toutes les parties, dans quelle classe rencontrerions-nous et tous ces titres à l'attention, et une nourriture plus abondante pour l'homme, et une ressource moins destructive des autres ressources, et une matière plus réclamée par l'industrie, et des préparations

plus répandues par le commerce? Quels sont les animaux dont la recherche peut employer tant de bras utiles, accoutumer de si bonne heure à braver la violence des tempêtes, produire tant d'habiles et d'intrépides navigateurs, et créer ainsi pour une grande nation les élémens de sa force pendant la guerre, et de la prospérité pendant la paix?

M. DE LA CÉPÈDE.

Coup-d'œil sur les Facultés des Animaux.

Les animaux que l'homme a le plus admirés, sont ceux qui lui ont paru participer à sa nature; il s'est émerveillé toutes les fois qu'il en a vu quelques-uns faire ou contrefaire des actions humaines; le singe, par la ressemblance des formes extérieures, et le perroquet par l'imitation de la parole, lui ont paru des êtres privilégiés, intermédiaires entre l'homme et la brute: faux jugement produit par la première apparence, mais bientôt détruit par l'examen et la réflexion. Les sauvages, très-insensibles au grand spectacle de la nature, très-indifférens pour toutes ses merveilles, n'ont été saisis d'étonnement qu'à la vue des perroquets et des singes; ce sont les seuls animaux

qui aient fixé leur stupide attention. Ils arrêtent leurs canots pendant des heures entières, pour considérer les cabrioles des sapajoux, et les perroquets sont les seuls oiseaux qu'ils se fassent un plaisir de nourrir, d'élever, et qu'ils aient pris la peine de chercher à perfectionner; car ils ont trouvé le petit art, encore inconnu parmi nous, de varier et de rendre plus riches les belles couleurs qui parent le plumage des oiseaux.

L'usage de la main, la marche à deux pieds, la ressemblance, quoique grossière, de la face; le manque de queue, la similitude de quelques parties du corps avec celles du corps humain, l'amour passionné des mâles pour nos femmes; tous les actes qui peuvent résulter de cette conformité d'organisation, ont fait donner au singe le nom d'*homme sauvage* par des hommes, à la vérité, qui l'étoient à demi, et qui ne savoient comparer que ces rapports extérieurs. Que seroit-ce, si par une combinaison de nature aussi possible que toute autre, le singe eût eu la voix du perroquet, et, comme lui, la faculté de la parole? Le singe parlant eût rendu muette d'étonnement l'espèce humaine entière, et l'auroit réduite au point que le philosophe auroit eu grande peine à démon-

trer qu'avec tous ces beaux attributs humains le singe n'en étoit pas moins une bête. Il est donc heureux pour notre intelligence que la nature ait séparé et placé dans deux espèces très-différentes, l'imitation de la parole et celle de nos gestes; et qu'ayant doué tous les animaux des mêmes sens, et quelques-uns d'entre eux de membres et d'organes, semblables à ceux de l'homme, elle lui ait réservé la faculté de se perfectionner; caractère unique et glorieux qui seul fait notre prééminence, et constitue l'empire de l'homme sur tous les autres êtres.

BUFFON.

OISEAUX.

Le Condor.

Si la faculté de voler est un attribut essentiel à l'oiseau, le condor doit être regardé comme le plus grand de tous; l'autruche, le casoar, le dronte, dont les ailes et les plumes ne sont pas conformées pour le vol, et qui par cette raison ne peuvent quitter la terre, ne doivent pas lui être comparés; ce sont, pour ainsi dire, des oiseaux imparfaits, des espèces d'animaux terrestres bipèdes, qui sont une

nuance mitoyenne entre les oiseaux et les quadrupèdes dans un sens, tandis que les roussettes, les rougettes, et les chauve-souris sont une semblable nuance, mais en sens contraire, entre les quadrupèdes et les oiseaux. Le condor possède même à un plus haut degré que l'aigle, toutes les qualités, toutes les puissances que la nature a départies aux espèces les plus parfaites de cette classe d'êtres; il a jusqu'à dix-huit pieds de vol ou d'envergure, le corps, le bec et les serres à proportion aussi grandes et aussi fortes, le courage égal à la force.

Bien des naturalistes ont pensé que le condor étoit du genre des vautours, à cause de sa tête et de son cou dénués de plumes: cependant on pourroit en douter encore, parce qu'il paroît que son naturel tient plus de celui des aigles; il est, disent les voyageurs, courageux et très-fier; il attaque seul un homme, et tue aisément un enfant de dix ou douze ans; il arrête un troupeau de moutons, et choisit à son aise celui qu'il veut enlever; il emporte les chevreuils, tue les biches et les vaches, et prend aussi de gros poissons; il vit donc comme les aigles du produit de sa chasse; il se nourrit de proies vivantes, et non pas de cadavres; toutes ses habitudes sont plus

de l'aigle que du vautour. Quoi qu'il en soit, il me paroît que cet oiseau, qui est encore peu connu, parce qu'il est rare par-tout, n'est cependant pas confiné aux seules terres méridionales de l'Amérique; je suis persuadé qu'il se trouve également en Afrique, en Asie et peut-être même en Europe. En effet, à quelle autre espèce pourroit-on rapporter le *laemmer geier* des Allemands, qui a été souvent vu en Allemagne et en Suisse en différens temps, et qui est beaucoup plus grand que l'aigle; et cet oiseau, qui pesoit dix-huit livres et qui avoit dix-huit pieds de vol, qu'on tua, en 1719, au château de Milourdin, paroisse de Saint-Martin d'Abat, près de Chateauneuf-sur-Loire. Garcilasso a eu raison de dire que le condor du Pérou et du Chili, est le même oiseau que le *Ruck* ou *Roc* des Orientaux, si fameux dans les contes Arabes.

BUFFON.

Le Grand Aigle.

Le grand aigle, qu'on appelle aussi aigle royal ou aigle doré, est le plus grand de tous les aigles : la femelle a jusqu'à trois pieds et demi de longueur, et plus de huit pieds et

demi de vol ou d'envergure; elle pèse seize et même dix-huit livres; le mâle est plus petit, et ne pèse guère que douze livres. Tous deux ont le bec très-fort et assez semblable à de la corne bleuâtre; les ongles noirs et pointus, dont le plus grand, qui est celui de derrière, a quelquefois jusqu'à cinq pouces de longueur; les yeux sont grands, mais paroissent enfoncés dans une cavité profonde que la partie supérieure de l'orbite couvre comme un toit avancé; l'iris de l'œil est d'un beau jaune clair, et brille d'un feu très-vif; l'humeur vitrée est de couleur de topaze; le cristallin qui est sec et solide, a le brillant et l'éclat du diamant; l'œsophage se dilate en une large poche, qui peut contenir une pinte de liqueur.

L'estomac, qui est au-dessous, n'est pas à beaucoup près aussi grand que cette première poche, mais il est à peu près également souple et membraneux. Cet oiseau est gras sur-tout en hiver; sa graisse est blanche, et sa chair, quoique dure et fibreuse, ne sent pas le sauvage comme celle des autres oiseaux de proie.

L'aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion; la force, et par conséquent l'empire sur les autres oiseaux, comme

le lion sur les quadrupèdes; la magnanimité, ils dédaignent également les petits animaux et méprisent leurs insultes; ce n'est qu'après avoir été long-temps provoqué par les cris importuns de la corneille et de la pie, que l'aigle se détermine à les punir de mort; d'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même; la tempérance, il ne mange presque jamais son gibier en entier, et il laisse, comme le lion, les débris et les restes aux autres animaux. Quelque affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de lions dans la même partie de forêt; ils se tiennent assez loin les uns des autres, pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance; ils ne comptent la valeur et l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'aigle a de plus les yeux étincelans et à peu près de la même couleur que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également effrayan t

Nés tous deux pour le combat et la proie, ils sont également ennemis de toute société, également féroces, également fiers et difficiles à réduire; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. Ce n'est qu'avec beaucoup de patience et d'art qu'on peut dresser à la chasse un jeune aigle de cette espèce; il devient même dangereux pour son maître, dès qu'il a pris de la force et de l'âge. Anciennement on s'en servoit en orient pour la chasse du vol, mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries; il est trop lourd, pour pouvoir, sans grande fatigue, le porter sur le poing; jamais assez privé, assez doux, assez sûr, pour ne pas faire craindre ses caprices ou ses momens de colère à son maître. Il a le bec et les ongles crochus et formidables; sa figure répond à son naturel: indépendamment de ses armes, il a le corps robuste et compacte, les jambes et les ailes très-fortes, les os fermes, la chair dure, les plumes rudes, l'attitude fière et droite; les mouvemens brusques et le vol très-rapide. C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut, et c'est par cette raison que les anciens ont appelé l'aigle *l'oiseau céleste*, et qu'ils le regardoient, dans les augures, comme le messager de Jupiter. Il voit

par excellence, mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour; il ne chasse donc qu'à vue; et lorsqu'il a saisi sa proie, il rabat son vol, comme pour en éprouver le poids, et la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, sur-tout lorsqu'il est chargé; il emporte aisément les oies, les grues; il enlève aussi les lievres et même les petits agneaux, les chevreaux, et lorsqu'il attaque les faons et les veaux, c'est pour se rassasier sur le lieu, de leur sang et de leur chair, et en emporter ensuite les lambeaux dans son *aire*, c'est ainsi qu'on appelle son nid, qui est en effet tout plat et non pas creux comme celui de la plupart des autres oiseaux.

On assure que les aigles vivent plus d'un siècle, et l'on prétend que c'est moins encore de vieillesse qu'ils meurent, que de l'impossibilité de prendre de la nourriture; leur bec se recourbant si fort avec l'âge, qu'il leur devient inutile. Lorsqu'ils ne sont point apprivoisés, ils mordent cruellement les chats, les chiens, les hommes qui veulent les approcher. Ils jettent de temps en temps un cri aigu, sonore, perçant et lamentable, et d'un ton

soutenu. L'aigle boit très-rarement et peut-être point du tout, lorsqu'il est en liberté, parce que le sang de ses victimes suffit à sa soif.

BUFFON.

L'Oiseau-Mouche.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle la comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux: légèreté, rapidité, prestesse, grace et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topase brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre; et dans sa vie toute aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instans; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat: il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du

Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches; elles sont assez nombreuses et paroissent confinées entre les deux tropiques, car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillans oiseaux, leur avoient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil.* Les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asile *(le taon)* pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paroissent que deux points brillans; les plumes de leurs ailes sont si délicates, qu'elles en paroissent transparentes; à peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage, ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent pendant le jour emporter dans les airs; leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Margrave compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet; leur battement est si vif, que l'oiseau s'arrêtant dans les airs, paroît

non-seulement immobile, mais tout à fait sans action : on le voit s'arrêter ainsi quelques instans devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre ; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais ; il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir ; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paroît uniquement destinée ; elle est composée de deux fibres creuses formant un petit canal, divisé au bout en deux filets ; elle a la forme d'une trompe dont elle fait les fonctions : l'oiseau la darde hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs. Telle est sa manière de vivre.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage ou plutôt leur audace, on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entr'eux de très-

vifs combats. L'impatience paroît être leur ame : s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit: ils n'ont pas d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété; ils se font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil, tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

Ils sont solitaires, et il seroit difficile qu'étant sans cesse emportés dans les airs, ils pussent se reconnoître et se joindre; néanmoins l'amour dont la puissance s'étend au-delà de celle des élémens, sait rapprocher et réunir tous les êtres dispersés ; on voit les oiseaux-mouches deux à deux dans le temps des nichées : le nid qu'ils construisent répond à la délicatessse de leur corps ; il est fait d'un coton fin ou d'une bourre soyeuse reçueillie sur les fleurs ; ce nid est fortement tissu et de la consistance d'une peau douce et épaisse ; la femelle se charge de l'ouvrage, et laisse au mâle le soin d'apporter les matériaux ; on la voit empressée à ce travail chéri, chercher, choisir, employer brin à brin les fibres propres à former le tissu de ce doux berceau de sa progéniture; elle en polit les bords avec sa gorge,

le dedans avec sa queue; elle le revêt à l'extérieur de petits morceaux d'écorce de gommiers qu'elle colle à l'entour pour le défendre des injures de l'air, autant que pour le rendre plus solide; le tout est attaché à deux feuilles ou à un seul brin d'oranger, de citronnier, ou quelquefois à un fétu qui pend de la couverture de quelque case. Ce nid n'est pas plus gros que la moitié d'un abricot, et fait de même en demi-coupe; on y trouve deux œufs tout blancs et pas plus gros que de petits pois; le mâle et la femelle les couvent tour à tour pendant douze jours; les petits éclosent au treizième jour, et ne sont alors pas plus gros que des mouches. « Je n'ai jamais pu remarquer, » dit le père Dutertre, quelle sorte de becquée la mère leur apporte; sinon qu'elle » leur donne à sucer sa langue encore toute » emmiellée du suc tiré des fleurs. »

On conçoit aisément qu'il est comme impossible d'élever ces petits volatiles : ceux qu'on a essayé de nourrir avec des sirops ont dépéri dans quelques semaines; ces alimens, quoique légers, sont encore bien différens du nectar délicat qu'ils recueillent en liberté sur les fleurs, et peut-être auroit-on mieux réussi en leur offrant du miel.

La manière de les abattre est de les tirer avec du sable ou à la sarbacane; ils sont si peu défians, qu'ils se laissent approcher jusqu'à cinq ou six pas. On peut encore les prendre en se plaçant dans un buisson fleuri, une verge induite d'une gomme gluante à la main; on en touche aisément le petit oiseau lorsqu'il bourdonne devant une fleur; il meurt aussitôt qu'il est pris, et sert après sa mort à parer les jeunes Indiennes qui portent en pendant d'oreilles deux de ces charmans oiseaux. Les Péruviens avoient l'art de composer avec leurs plumes des tableaux, dont les anciennes relations ne cessent de vanter la beauté.

BUFFON.

Le Colibri.

La nature en prodiguant tant de beautés à l'oiseau-mouche, n'a pas oublié le colibri son voisin et son proche parent; elle l'a produit dans le même climat et formé sur le même modèle; aussi brillant, aussi léger que l'oiseau-mouche, et vivant comme lui sur les fleurs, le colibri est paré de même de tout ce que les plus riches couleurs ont d'éclatant, de moëlleux, de suave; et ce que nous avons dit de la beauté de l'oiseau-mouche, de sa vivacité, de son vol bour-

donnant et rapide, de sa constance à visiter les fleurs, de sa manière de nicher et de vivre, doit s'appliquer également au colibri : un même instinct anime ces deux charmans oiseaux ; et comme ils se ressemblent presque en tout, souvent on les a confondus sous un même nom ; cependant ils diffèrent les uns des autres par un caractère évident et constant ; cette différence est dans le bec : celui des colibris égal et filé, légèrement renflé par le bout, n'est pas droit comme dans l'oiseau-mouche, mais courbé dans toute sa longueur ; il est aussi plus long à proportion. De plus, la taille svelte et légère des colibris paroît plus alongée que celle des oiseaux-mouches.

Il n'est pas plus facile d'élever les petits des colibris que ceux de l'oiseau-mouche : aussi délicats, ils périssent de même en captivité ; on a vu le père et la mère, par audace de tendresse, venir jusque dans les mains du ravisseur porter de la nourriture à leurs petits. Labat nous en fournit un exemple intéressant : « Je montrai au père Montdidier, dit-il, un » nid de colibri qui étoit sur un appentis au- » près de la maison : il l'emporta avec les » petits lorsqu'ils eurent quinze ou vingt jours, » et les mit dans une cage à la fenêtre de sa

» chambre, où le père et la mère ne manquè-
» rent pas de venir donner à manger à leurs
» enfans, et s'apprivoisèrent tellement, qu'ils
» ne sortoient presque plus de la chambre,
» où, sans cage et sans contrainte, ils venoient
» manger et dormir avec leurs petits. Je les
» ai vu souvent tous quatre sur le doigt du père
» Montdidier, chantant comme s'ils eussent
» été sur une branche d'arbre. Il les nourris-
» soit avec une pâtée très-fine et presque claire,
» faite avec du biscuit, du vin d'Espagne et
» du sucre : ils passoient leur langue sur cette
» pâte, et quand ils étoient rassasiés, ils vol-
» tigeoient et chantoient. Je n'ai rien vu de
» plus aimable que ces quatre petits oiseaux,
» qui voltigeoient de tous côtés dedans et de-
» hors de la maison, et qui revenoient dès
» qu'ils entendoient la voix de leur père nour-
» ricier. »

Il ne paroît pas que les colibris s'avancent aussi loin dans l'Amérique septentrionale que les oiseaux-mouches ; du moins Catesby n'a vu à la Caroline qu'une seule espèce de ces derniers oiseaux, et Charlevoix qui prétend avoir trouvé un oiseau-mouche au Canada, déclare qu'il n'y a point vu de colibris. Cependant, ce n'est pas le froid de cette

contrée qui les empêche d'y fréquenter en été; car ils se portent assez haut dans les Andes, pour y trouver une température déjà froide. M. de la Condamine n'a vu nulle part des colibris en plus grand nombre, que dans les jardins de Quito, dont le climat n'est pas bien chaud. C'est donc à vingt ou vingt-un degrés de température qu'ils se plaisent; c'est là que dans une suite non-interrompue de jouissances et de délices, ils volent de la fleur épanouie à la fleur naissante, et que l'année composée d'un cercle entier de beaux jours, ne fait pour eux qu'une seule saison constante d'amour et de fécondité.

BUFFON.

Le Rossignol.

Il n'est point d'homme bien organisé, à qui ce nom ne rappelle quelqu'une de ces belles nuits de printemps où le ciel étant serein, l'air calme, toute la nature en silence, et, pour ainsi dire, attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chantre des forêts. On pourroit citer quelques autres oiseaux chanteurs, dont la voix le dispute à certains égards à celle du rossignol; les alouettes, le serin, le pinson, les fauvettes,

la linotte, le chardonneret, le merle commun, le merle solitaire, le moqueur d'Amérique, se font écouter avec plaisir, lorsque le rossignol se tait : les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et aussi doux, d'autres ont des tours de gosier aussi flatteurs ; mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de tous ces talens divers, et par la prodigieuse variété de son ramage ; en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol. Le rossignol charme toujours, et ne se répète jamais, du moins jamais servilement; s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agrémens ; il réussit dans tous les genres, il rend toutes les expressions; il saisit tous les caractères, et de plus il sait en augmenter l'effet par les contrastes. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des tons foibles, presque indécis, comme s'il vouloit essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent ; mais ensuite prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, il s'échauffe, et bientôt il déploie

dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe : coups de gosier éclatans, batteries vives et légères, fusées de chant, où la netteté est égale à la volubilité ; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille, mais très-propre à augmenter l'éclat des tons appréciables ; roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force et même avec une dureté de bon goût; accens plaintifs cadencés avec mollesse, sons filés sans art, mais enflés avec ame, sons enchanteurs et pénétrans, vrais soupirs d'amour et de volupté qui semblent sortir du cœur et font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce, une langueur si touchante : c'est dans ces tons passionnés que l'on reconnoît le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à une compagne chérie, et qu'elle seule peut lui inspirer, tandis que dans d'autres phrases plus étonnantes peut-être, on reconnoît le simple projet de l'amuser et de lui plaire, ou bien de disputer devant elle le prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur.

Ces différentes phrases sont entremêlées de silences, de ces silences qui, dans tout genre

de mélodies, concourent si puissamment aux grands effets; on jouit des beaux sons que l'on vient d'entendre, et qui retentissent encore dans l'oreille; on en jouit mieux parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations nouvelles; bientôt on attend, on désire une autre reprise; on espère que ce sera celle qui plaît; si l'on est trompé, la beauté du morceau que l'on entend ne permet pas de regretter celui qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour les reprises qui suivront.

Les rossignols commencent d'ordinaire à chanter au mois d'avril, et ne finissent tout-à-fait qu'au mois de juin, vers le solstice : mais la véritable époque où leur chant diminue beaucoup, c'est celle où leurs petits viennent à éclore, parce qu'ils s'occupent alors du soin de les nourrir, et que, dans l'ordre des instincts, la nature a donné la prépondérance à ceux qui tendent à la conservation des espèces. Les rossignols captifs continuent de chanter pendant neuf ou dix mois, et leur chant est non-seulement plus long-temps soutenu, mais encore plus parfait et mieux formé.

Le chant des autres oiseaux, le son des

instrumens, les accens d'une voix douce et sonore, les excitent beaucoup à chanter ; ils accourent, ils s'approchent, attirés par les beaux sons ; mais les duos semblent les attirer encore plus puissamment, ce qui prouveroit qu'ils ne sont pas insensibles aux effets de l'harmonie; ce ne sont point des auditeurs muets, ils se mettent à l'unisson et font tous leurs efforts pour éclipser leurs rivaux, pour couvrir toutes les autres voix et même tous les autres bruits ; on prétend qu'on en a vu tomber aux pieds de la personne qui chantoit ; on en a vu un autre qui s'agitoit, gonfloit sa gorge et faisoit entendre un gazouillement de colère, toutes les fois qu'un serin qui étoit près de lui se disposoit à chanter, et il étoit venu à bout par ses menaces de lui imposer silence, tant il est vrai que la supériorité n'est pas toujours exempte de jalousie ! Seroit-ce par une suite de cette passion de primer, que ces oiseaux sont si attentifs à prendre leurs avantages, et qu'ils se plaisent à chanter dans un lieu résonnant, ou bien, à portée d'un écho?

BUFFON.

La Fauvette.

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil, ou plutôt de la torpeur de la nature. Les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitans de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers, tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation; mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante; et les feuillages renaissans et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleroient moins frais et moins touchans, sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer et y chanter le plaisir.

De ces hôtes des bois les fauvettes sont les plus nombreuses, comme les plus aimables; vives, agiles, legères et sans cesse remuées, tous leurs mouvemens ont l'air du sentiment; tous leurs accens, le ton de la joie; et tous leurs jeux, l'intérêt du plaisir. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres déve-

loppent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes, les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets, plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvemens et les accens de leur tendre gaîté.

A ce mérite des graces naturelles, nous voudrions réunir celui de la beauté; mais en leur donnant tant de qualités aimables, la nature semble avoir oublié de parer leur plumage. Il est obscur et terne; excepté deux ou trois espèces qui sont légèrement tachetées, toutes les autres n'ont que des teintes plus ou moins sombres, de blanchâtre, de gris et de roussâtre.

C'est un petit spectacle de les voir s'égayer, s'agacer, et se poursuivre; leurs attaques sont légères, et ces combats innocens se terminent toujours par quelques chansons. La fauvette fut l'emblème des amours volages, comme la tourterelle de l'amour fidèle: cependant la fauvette, vive et gaie, n'en est ni moins aimante, ni moins fidèlement attachée; et la

tourterelle, triste et plaintive, n'en est que plus scandaleusement libertine. Le mâle de la fauvette prodigue à sa femelle mille petits soins pendant qu'elle couve ; il partage sa sollicitude pour les petits qui viennent d'éclore, et ne la quitte pas, même après l'éducation de la famille ; son amour semble durer encore après le temps des amours.

La fauvette à tête noire est de toutes les fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu ; il tient un peu de celui du rossignol, et l'on en jouit bien plus long-temps ; car plusieurs semaines après que ce chantre du printemps s'est tu, l'on entend les bois résonner par-tout du chant de ces fauvettes ; leur voix est facile, pure et légère, et leur chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues, mais agréables, flexibles et nuancées : ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre ; il en peint la tranquillité, et en exprime même le bonheur ; car les cœurs sensibles n'entendent pas, sans une douce émotion, les accens inspirés par la nature aux êtres qu'elle rend heureux.

BUFFON.

QUADRUPÈDES.

Le Cheval.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte, il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur: il partage aussi ses plaisirs à la chasse; aux tournois, à la course, il brille, il étincelle; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvemens: non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses desirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère, ou s'arrête, et il n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'une autre, qui sait même la prévenir; qui par la promptitude et la précision de ses mouvemens, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le desire, et ne rend qu'autant

qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, se sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont l'art a perfectionné les qualités naturelles: disons mieux, voilà le cheval réduit en servitude. La nature est plus belle que l'art, et, dans un être animé, la liberté des mouvemens fait la belle nature. Voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique Espagnole, et qui vivent en chevaux libres; leur démarche, leur course, leurs sauts ne sont ni gênés, ni mesurés; fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme, ils dédaignent ses soins, ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient; ils errent, ils bondissent en liberté dans des prairies immenses, où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau.

Le naturel de ces animaux n'est pas féroce, ils sont seulement fiers et sauvages; quoique supérieurs par la force à la plupart des autres animaux, jamais ils ne les attaquent; et s'ils en sont attaqués, ils les dédaignent, les écartent, ou les écrasent: ils vont aussi par troupes, et se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble; car ils n'ont aucune crainte, mais ils

prennent de l'attachement les uns pour les autres. Ils ont les mœurs douces et les qualités sociales : leur force et leur ardeur ne se marquent ordinairement que par des signes d'émulation : ils cherchent à se devancer à la course ; à se faire et même à s'animer au péril en se défiant à traverser une rivière, sauter un fossé ; et ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers, sont les plus généreux, les meilleurs, et souvent les plus dociles et les plus souples, lorsqu'ils sont une fois domptés.

Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps, la régularité des proportions de sa tête lui donne un air de légèreté qui est bien soutenu par la beauté de son encolure. Il semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède, en élevant sa tête : dans cette noble attitude, il regarde l'homme face à face ; ses yeux sont vifs et bien ouverts, ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur ; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou, et lui donne un air de force et de fierté ; sa queue traînante et touffue couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps.

BUFFON.

La Chèvre et la Brebis.

La chèvre a de sa nature plus de sentimens et de ressources que la brebis: elle vient à l'homme volontiers, elle se familiarise aisément; elle est sensible aux caresses, et capable d'attachement; elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile, et moins timide que la brebis; elle est vive, capricieuse, lascive et vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit, et qu'on peut la réduire en troupeau; elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer, et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices; elle cherche le mâle avec empressement, et produit de très-bonne heure; elle est robuste, aisée à nourrir; presque toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament qui, dans tous les animaux, influe beaucoup sur le naturel, ne paroît cependant pas dans la chèvre, différer essentiellement de celui de la brebis. Ces deux espèces d'animaux, dont l'organisation intérieure est presque entièrement semblable, se nourrissent, croissent et multiplient de la même manière,

et se ressemblent encore par le caractère des maladies, qui sont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chèvre n'est pas sujette. Elle ne craint pas, comme la brebis, la plus grande chaleur ; elle dort au soleil, et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs, sans en être incommodée, et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissement, ni vertiges; elle ne s'effraie point des orages, ne s'impatiente pas de la pluie, mais elle paroît être sensible à la rigueur du froid. Les mouvemens extérieurs, qui dépendent beaucoup moins de la conformation du corps, que de la force et de la variété des sensations relatives à l'appétit et au desir, sont, par cette raison, beaucoup moins mesurés, beaucoup plus vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions ; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache, ou fuit comme par caprice, et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sens intérieur ; et toute la souplesse des organes, tout le nerf du corps, suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ses mouvemens qui lui sont naturels.

BUFFON.

Le Chien.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentimens les plus doux, au plaisir de s'attacher, et au desir de plaire. Il vient, en rampant, mettre aux pieds de son maître, son courage, sa force, ses talens; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul desir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, toute ardeur, toute obéissance : plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitemens, il les subit, les oublie, ou ne s'en

souvient que pour s'attacher davantage ; loin de s'irriter ou de fuir, il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvemens, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent : il prend le ton de la maison qu'il habite ; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son maître, et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférens, et se déclare contre ceux qui, par état, ne sont faits que pour importuner ; il les connoît aux vêtemens, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié, pendant la nuit, la garde de la maison, il devient plus fier et quelquefois féroce ; il veille, fait la ronde ; il sent de loin les étrangers, et, pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et par des aboiemens réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et

combat. Aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforcent d'enlever ; mais content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme auroit-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux? Comment pourroit-il encore aujourd'hui, découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles? Pour se mettre en sûreté, et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier par la douceur et par caresse, ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, et le fruit de cet art, la conquête et la possession paisible de la terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de force, et même plus de courage que l'homme : la nature les a mieux munis, mieux armés ; ils ont aussi le sens, et sur-tout l'odorat, plus parfaits. Avoir gagné une espèce courageuse et docile, comme celle du chien, c'est avoir acquis de nouveaux sens, et les facultés qui nous manquent. Les machines, les instrumens que nous avons imaginés pour perfectionner les autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas de ces machines toutes faites que la nature nous présente, et qui, en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de vaincre et de régner : et le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont les fruits de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protége, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est sur-tout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépen-

dans qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie toute entière : les talens naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor, ou la voix du chasseur, a donné le signal d'une guerre prochaine; brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports; il annonce, par ses mouvemens et par ses cris, l'impatience de combattre et le desir de vaincre : marchant ensuite en silence, il cherche à reconnoître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il cherche ses traces, il les suit pas à pas; et par des accens différens, indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé, pressé, désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal se sert aussi de toutes ses facultés; il oppose la ruse à la sagacité : jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables. Pour faire perdre sa trace, il va, vient et revient sur ses pas; il fait des bonds, il voudroit se détacher de la terre et supprimer les espaces; il franchit d'un saut les routes, les haies, passe à la nage les ruisseaux, les rivières : mais toujours poursuivi,

et ne pouvant anéantir son corps, il cherche à en mettre un autre à sa place; il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui; et lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé. Mais le chien, par cette supériorité que donnent l'exercice et l'éducation, par cette finesse de sentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de sa poursuite; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire; il voit, de l'odorat, tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer; et, loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruse, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, et le mettant à mort, étanche dans le sang sa soif et sa haine.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve; le seul qui connoisse toujours son maître et les amis de la maison; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive; le seul qui entende son nom, et qui reconnoisse la voix domes-

tique; le seul qui ne se confie pas à lui-même; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître, et qu'il ne peut le trouver, l'appelle par ses gémissemens; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souvienne du chemin, et retrouve la route; le seul enfin, dont les talens naturels soient évidens, et l'éducation toujours heureuse.

BUFFON.

ANIMAUX SAUVAGES.

Le Cerf. — Plaisirs de la Chasse.

Voici l'un de ces animaux innocens, doux et tranquilles, qui ne semblent être faits que pour embellir, animer la solitude des forêts et occuper, loin de nous, les retraites paisibles de ces jardins de la nature. Sa forme élégante et légère, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles et nerveux, sa tête parée plutôt qu'armée d'un bois vivant, et qui, comme la cîme des arbres, tous les ans se renouvelle; sa grandeur, sa légèreté, sa force le distinguent assez des autres habitans des bois; et comme il est le plus noble d'entre eux, il ne sert aussi qu'aux plaisirs des

plus nobles des hommes; il a, dans tous les temps, occupé le loisir des héros. L'exercice de la chasse doit succéder aux travaux de la guerre, il doit même le précéder; savoir manier les chevaux et les armes, sont des talens communs au chasseur et au guerrier. L'habitude au mouvement, à la fatigue, l'adresse, la légèreté du corps, si nécessaires pour soutenir et même pour seconder le courage, se prennent à la chasse et se portent à la guerre : c'est l'école agréable d'un art nécessaire; c'est encore le seul amusement qui fasse diversion entière aux affaires, le seul délassement sans mollesse, le seul qui donne un plaisir vif sans langueur, sans mélange et sans satiété.

Que peuvent faire de mieux les hommes qui, par état, sont sans cesse fatigués de la présence des autres hommes? D'autant plus contraints qu'ils sont plus élevés, les grands ne sentiroient que le poids de la grandeur et n'existeroient pas pour les autres, s'ils ne se déroboient par instant à la foule même des flatteurs. Pour jouir de soi-même, pour se rappeler dans l'ame les affections personnelles, les desirs secrets, ces sentimens intimes mille fois plus précieux que les idées

de la grandeur, ils ont besoin de la solitude: et quelle solitude plus variée, plus animée que celle de la chasse? quel exercice plus sain pour le corps? quel repos plus agréable pour l'esprit?

Il serait aussi pénible de toujours représenter, que de toujours méditer. L'homme n'est pas fait par la nature, pour la contemplation des choses abstraites; et, de même, que s'occuper sans relâche d'études difficiles, d'affaires épineuses, mener une vie sédentaire, et faire de son cabinet le centre de son existence, est un état peu naturel; il semble que celui d'une vie tumultueuse, agitée, entraînée, pour ainsi dire, par le mouvement des autres hommes, et où l'on est obligé de s'observer, de se contraindre et de représenter continuellement à leurs yeux, est une situation encore plus forcée. Quelque idée que nous voulions avoir de nous-mêmes, il est aisé de sentir, que représenter n'est pas être, et aussi que nous sommes moins faits pour penser que pour agir, pour raisonner que pour jouir. Nos vrais plaisirs consistent dans le libre usage de nous-mêmes: nos vrais biens sont ceux de la nature; c'est le ciel, c'est la terre, ce sont ces campagnes, ces plaines, ces

forêts dont elle nous offre la jouissance utile, inépuisable. Aussi le goût de la chasse, de la pêche, des jardins, de l'agriculture, est un goût naturel à tous les hommes.

BUFFON.

Le Renard.

Le renard est fameux par ses ruses, et mérite en partie sa réputation; ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, et réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens ni les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement; ses ressources semblent être en lui-même: ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite, il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation: quoique aussi infatigable et même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course, il sait se mettre en sûreté en se pratiquant un asile où il se retire dans les dangers pressans, où il s'établit, où il élève ses petits. Il n'est point animal vaga-

bond, mais animal domicilié : il se loge au bord des bois, à portée des hameaux ; il écoute le chant des coqs et le cri des volailles ; il les savoure de loin ; il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive et fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures ou passer par dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lestement en emportant sa proie qu'il cache sous la mousse, ou la porte à son terrier ; il revient quelques momens après en chercher une autre qu'il emporte et cache du même, mais dans un autre endroit ; ensuite une troisième, une quatrième, et jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison, l'avertisse qu'il faut se retirer et ne plus revenir.

BUFFON.

Le Lion.

On a souvent vu le lion dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs insultes, et leur pardonner des libertés offensantes : on l'a vu réduit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir, prendre au contraire, des habitudes douces,

obéir à son maître, flatter la main qui le nourrit, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avoit dévoués à la mort, en les lui jetant pour proie ; et comme s'il se fût attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection, vivre tranquillement avec eux ; leur faire part de sa subsistance, se la laisser même quelquefois enlever tout entière, et souffrir plutôt la faim, que de perdre le fruit de son premier bienfait.

On pourroit dire aussi que le lion n'est pas cruel, puisqu'il ne l'est que par nécessité, qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme, et que dès qu'il est repu, il en pleine paix, tandis que le tigre, le loup, et tant d'autres animaux d'espèce inférieure, donnent la mort pour le seul plaisir de la donner, et que, dans leurs massacres nombreux, ils semblent plutôt assouvir leur rage que leur faim.

L'extérieur du lion ne dément point ses grandes qualités intérieures ; il a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible ; sa taille n'est point excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros, elle n'est ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramassée comme celle de l'hyène ou de l'ours, ni trop alongée, ni

déformée par des inégalités comme celle du chameau ; mais elle est au contraire si bien prise et si bien proportionnée, que le corps du lion paroît être le modèle de la force joint à l'agilité : aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair ni de graisse, et ne contenant rien de surabondant, il est tout nerfs et muscles. Cette grande force musculaire se marque au-dehors, par les sauts et les bonds prodigieux que le lion fait aisément, par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme ; par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, et sur-tout celle de son front, ce qui ajoute beaucoup à sa physionomie, ou plutôt à l'expression de la fureur ; et enfin, par la faculté qu'il a de remuer sa crinière, laquelle non-seulement se hérisse, mais se meut et s'agite en tous sens, lorsqu'il est en colère.

A toutes ces nobles facultés individuelles, le lion joint aussi la noblesse de l'espèce. J'entends, par espèces nobles dans la nature, celles qui sont constantes, invariables, et qu'on ne peut soupçonner de s'être dégradées : ces espèces sont ordinairement isolées et seules de leur genre ; elles sont distinguées par des caractères si tranchés, qu'on ne peut ni les

méconnoître, ni les confondre avec aucune des autres.

Le rugissement du lion est si fort que, quand il se fait entendre, par échos, la nuit dans le désert, il ressemble au bruit du tonnerre. Ce rugissement est sa voix ordinaire; car, quand il est en colère, il a un autre cri qui est encore plus terrible : alors il se bat les flancs de sa queue; il en bat la terre, il agite sa crinière, fait mouvoir la peau de sa face, remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes, et tire une langue armée de pointes si dures, qu'elle suffit seule pour écorcher la peau, et entamer la chair sans le secours des dents, ni des ongles, qui sont après ses dents, ses armes les plus cruelles.

BUFFON.

Le Rhinocéros.

Après l'éléphant, le rhinocéros est le plus puissant des animaux quadrupèdes : s'il paroît bien plus petit, c'est que ses jambes sont bien plus courtes à proportion que celles de l'éléphant. Mais il en diffère beaucoup par les facultés naturelles et par l'intelligence, n'ayant

reçu de la nature, que ce qu'elle accorde communément à tous les quadrupèdes; privé de toute sensibilité dans la peau, manquant de mains et d'organes distincts pour le sens du toucher; n'ayant, au lieu de trompe, qu'une lèvre mobile, dans laquelle consistent tous ses moyens d'adresse. Il n'est guère supérieur aux autres animaux, que par la force, la grandeur et l'arme offensive qu'il porte sur le nez, et qui n'appartient qu'à lui. Cette arme est une corne très-dure, solide dans sa longueur, et placée plus avantageusement que les cornes des animaux ruminans : celles-ci ne munissent que les parties supérieures de la tête et du cou, au lieu que la corne du rhinocéros défend toutes les parties antérieures du museau, et préserve d'insulte le mufle, la bouche et la face; en sorte que le tigre attaque plus volontier l'éléphant, dont il saisit la trompe, que le rhinocéros qu'il ne peut coiffer sans risquer d'être éventré : là le corps et les membres sont recouverts d'une enveloppe impénétrable, et cet animal ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le fer, ni le feu du chasseur. Sa peau est un cuir noirâtre, de la même couleur, mais plus épais et plus dur que celui de l'éléphant : il n'est pas sensible,

comme lui, à la piqûre des mouches; il ne peut aussi ni froncer, ni contracter sa peau; elle est seulement plissée par de grosses rides au cou, aux épaules et à la croupe, pour faciliter le mouvement de la tête et des jambes qui sont massives, et terminées par de larges pieds armés de trois grands ongles. Il a la tête plus longue, à proportion, que l'éléphant; mais il a les yeux encore plus petits, et il ne les ouvre jamais qu'à demi. La mâchoire supérieure avance sur l'inférieure, et la lèvre de dessus a du mouvement, et peut s'alonger jusqu'à six à sept pouces d longueur : elle est terminée par un appendice pointu, qui donne à cet animal plus de facilité qu'aux autres quadrupèdes, pour cueillir l'herbe, et en faire des poignées à peu près comme l'éléphant en fait avec sa trompe. Cette lèvre musculeuse et flexible est une espèce de main ou de trompe incomplète, mais qui ne laisse pas de saisir avec force et de palper avec adresse.

BUFFON.

L'Homme.

Tout annonce dans l'homme le maître de la terre; tout marque en lui, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivans : il se

soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité; l'image de l'ame y est peinte par la physionomie, l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels et anime d'un feu divin les traits de son visage; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie annoncent sa noblesse et son rang; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps, et la main ne doit pas fouler la terre, et perdre par des frottemens réitérés la finesse du toucher dont elle est le principal organe; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourroit nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'ame est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos; leur proportion, leur union, leur ensemble, mar-

quent encore assez la douce harmonie des pensées et répondent au calme de l'intérieur; mais lorsque l'ame est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'ame est exprimé par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle et rend au-dehors par des signes pathétiques les images de nos secrètes agitations.

C'est sur-tout dans les yeux qu'elles se peignent et qu'on peut les reconnoître; l'œil appartient à l'ame plus qu'aucun autre organe, il semble y toucher et participer à tous ses mouvemens, il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvemens les plus doux et les sentimens les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre ame le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment, c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

BUFFON.

L'Ame comparée au Corps.

Notre ame n'a qu'une forme très-simple, très-générale, très-constante; cette forme est la pensée, il nous est impossible d'apercevoir notre ame autrement que par la pensée; cette forme n'a rien de divisible, rien d'étendu, rien d'impénétrable, rien de matériel; donc le sujet de cette forme, notre ame, est indivisible et immatériel; notre corps, au contraire, et tous les autres corps, ont plusieurs formes; chacune de ces formes est composée, divisible, variable, destructive, et toutes sont relatives aux différens organes avec lesquels nous les apercevons; notre corps et toute la matière, n'a donc rien de constant, rien de réel, rien de général par où nous puissions le saisir et nous persuader de le connoître. Un aveugle n'a nulle idée de l'objet matériel qui nous représente les images des corps; un lépreux, dont la peau seroit insensible, n'auroit aucune des idées que le toucher fait naître; un sourd ne peut connoître les sons; qu'on détruise successivement ces trois moyens de sensation dans l'homme qui en est pourvu, l'ame n'en existera pas moins, les fonctions intérieures sub-

sisteront, et la pensée se manifestera toujours au-dedans de lui-même : ôtez, au contraire, toutes ses qualités à la matière; ôtez-lui ses couleurs, son étendue, sa solidité et toutes les autres propriétés relatives à nos sens, vous l'anéantirez; notre ame est donc impérissable, et la matière peut et doit mourir.

Il en est de même des autres facultés de notre ame comparées à celles de notre corps, et aux propriétés les plus essentielles à toute matière. L'ame veut et commande, le corps obéit tout autant qu'il le peut; l'ame s'unit indistinctement à tel objet qu'il lui plaît; la distance, la grandeur, la figure, rien ne peut nuire à cette union lorsque l'ame le veut; elle se fait et se fait en un instant : le corps ne peut s'unir à rien; il est blessé de tout ce qui le touche de trop près; il lui faut beaucoup de temps pour s'approcher d'un autre corps; tout lui résiste, tout est obstacle, son mouvement cesse au moindre choc. La volonté n'est-elle donc qu'un mouvement corporel, et la contemplation un simple attouchement? Comment cet attouchement pourroit-il se faire sur un objet éloigné, sur un sujet abstrait? Comment ce mouvement pourroit-il s'opérer en un instant indivisible? A-t-on jamais conçu du mouvement sans qu'il y eût de

l'espace et du temps? La volonté, si c'est un mouvement, n'est donc pas un mouvement matériel; et si l'union de l'ame à son objet est un attouchement, un contact, cet attouchement ne se fait-il pas au loin? Ce contact n'est-il pas une pénétration? Qualités absolument opposées à celles de la matière, et qui ne peuvent par conséquent appartenir qu'à un être immatériel.

BUFFON.

De l'Homme comparé à l'Animal.

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire ou à la déranger. J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté, ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il seroit avantageux de le faire, et que l'homme s'en

écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourroit de faim près d'un bassin rempli de viandes, et un chat sur un tas de fruits ou de grains, quoique l'un et l'autre pussent très-bien se nourrir de l'aliment qu'ils dédaignent, s'ils s'étoient avisés d'en essayer : c'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès qui leur causent la fièvre et la mort, parce que l'esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore quand la nature se tait.

Tout animal a des idées puisqu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point, et l'homme ne diffère à cet égard de la bête que du plus au moins. Quelques philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête ; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait, parmi les animaux, la distinction spécifique de l'homme, que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer ou de résister; et c'est surtout dans la confiance de cette liberté que se montre la spiritualité de son ame : car la physique explique en quelque manière le mécanisme des sens, et la formation des idées; mais dans

la puissance de vouloir, ou plutôt de choisir, et dans le sentiment de cette puissance, on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les lois de la mécanique.

Mais quand les difficultés qui environnent toutes ces questions laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous, tant dans l'espèce que dans l'individu; au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie; et son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécille? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis, et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme reperdant par la vieillesse ou d'autres accidens, tout ce que la perfectibilité lui avoit fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même.

J.-J. Rousseau.

La Force de l'Homme.

Quoique le corps de l'homme soit, à l'extérieur, plus délicat que celui d'aucun des animaux, il est cependant très-nerveux, et peut-être plus fort par rapport à son volume, que celui des animaux les plus forts; car si nous voulons comparer la force du lion à celle de l'homme, nous devons considérer que cet animal étant armé de griffes et de dents, l'emploi qu'il fait de ses forces nous en donne une fausse idée. Nous attribuons à sa force ce qui n'appartient qu'à ses armes; celles que l'homme a reçues de la nature ne sont point offensives: heureux, si l'art ne lui en eût pas mis à la main de plus terribles que les ongles du lion.

L'homme civilisé ne connoît pas ses forces; il ne sait pas combien il en perd par la mollesse, et combien il pourroit en acquérir par l'habitude d'un fort exercice.

Il se trouve cependant parmi nous des hommes d'une force extraordinaire; mais ce don de la nature, qui leur seroit précieux s'ils étoient dans le cas de l'employer pour leur défense ou pour des travaux utiles, est un très-petit avantage dans une société policée, où

l'esprit fait plus que le corps, et où le travail des mains ne peut être que celui des hommes du dernier ordre. Les femmes ne sont pas, à beaucoup près, aussi fortes que les hommes; et le plus grand usage, ou le plus grand abus que l'homme ait fait de sa force, c'est d'avoir asservi et traité souvent d'une manière tyrannique cette moitié du genre humain, faite pour partager avec lui les plaisirs et les peines de la vie. Les sauvages obligent leurs femmes à travailler continuellement; ce sont elles qui cultivent la terre, qui font l'ouvrage pénible, tandis que le mari reste nonchalamment couché dans son hamac, dont il ne sort que pour aller à la chasse ou à la pêche, ou pour se tenir debout, dans la même attitude, pendant des heures entières; car les sauvages ne savent ce que c'est que de se promener, et rien ne les étonne plus dans nos manières, que de nous voir aller en droite ligne, et revenir ensuite sur nos pas plusieurs fois de suite; ils n'imaginent pas qu'on puisse prendre cette peine sans aucune nécessité, et se donner ainsi du mouvement qui n'aboutit à rien. Tous les hommes tendent à la paresse, mais les sauvages des pays chauds sont les plus paresseux de tous les hommes, et les plus tyranniques à l'égard de leurs femmes,

par les services qu'ils exigent avec une dureté vraiment sauvage. Chez les peuples policés, les hommes, comme les plus forts, ont dicté des lois où les femmes sont toujours plus lésées, à proportion de la grossièreté des mœurs; et ce n'est que parmi les nations civilisées jusqu'à la politesse, que les femmes ont obtenu cette égalité de condition, qui cependant est si naturelle et si nécessaire à la douceur de la société; aussi cette politesse dans les mœurs est-elle leur ouvrage; elles ont opposé à la force des armes victorieuses, lorsque par leur modestie elles nous ont appris à reconnoître l'empire de la beauté, avantage naturel, plus grand que celui de la force, mais qui suppose l'art de le faire valoir. Car les idées que différens peuples ont de la beauté, sont si singulières et si opposées, qu'il y a tout lieu de croire que les femmes ont plus gagné par l'art de se faire desirer, que par ce don même de la nature, dont les hommes jugent si différemment; ils sont bien plus d'accord sur la valeur de ce qui est en effet l'objet de leurs désirs. Le prix de la chose augmente par la difficulté d'en obtenir la possession. Les femmes ont eu de la beauté dès qu'elles ont su se respecter assez pour se refuser à tous ceux qui ont voulu les attaquer

par d'autres voies que par celle du sentiment; et du sentiment une fois né, la politesse des mœurs a dû suivre.

BUFFON.

Différence de l'Homme sauvage et de l'Homme policé.

L'homme sauvage et l'homme policé diffèrent tellement par le fond du cœur et des inclinations, que ce qui fait le bonheur suprême de l'un, réduiroit l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos et la liberté, il ne veut que vivre et rester oisif, et l'ataraxie même du stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire le citoyen toujours actif sue, s'agite, se tourne sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses: il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait, et aux riches qu'il méprise; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir; il se vante orgueilleusement de sa bassesse et de leur protection; et fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont

pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles et enviés d'un ministre Européen ! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ?

Le sauvage vit en lui-même ; l'homme sociable toujours hors de lui, ne sait vivre que dans l'opinion des autres ; et c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. De là vient que, demandant toujours aux autres ce que nous sommes, et n'osant jamais nous interroger là-dessus nous-mêmes, au milieu de tant de philosophie, d'humanité, de politesse et de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur et frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, et du plaisir sans bonheur.

L'homme sauvage, quand il a dîné, est en paix avec toute la nature, et l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas, il n'en vient jamais aux coups, sans avoir auparavant comparé la difficulté avec celle de trouver ailleurs sa subsistance ; et comme l'orgueil ne se mêle pas du combat,

il se termine par quelques coups de poings; le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, et tout est pacifié. Mais chez l'homme en société, ce sont bien d'autres affaires : il s'agit premièrement de pourvoir au nécessaire et au superflu ; ensuite viennent les délices, et puis les immenses richesses, et puis des sujets, et puis des esclaves ; il n'a pas un moment de relâche ; ce qu'il y a de plus singulier, c'est que moins les besoins sont naturels et pressans, plus les passions augmentent, et qui pis est, le pouvoir de les satisfaire : de sorte qu'après de longues prospérités, après avoir englouti bien des trésors, et désolé bien des hommes, mon héros finira par tout égorger, jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de l'univers. Tel est, en abrégé, le tableau moral, sinon de la vie humaine, au moins des prétentions secrètes du cœur de tout homme civilisé.

J.-J. Rousseau.

Sources du Bonheur, Causes du Malheur.

Dans l'homme, le plaisir et la douleur physique ne sont que la moindre partie de ses peines et de ses plaisirs ; son imagination qui

travaille continuellement, fait tout ou plutôt ne fait rien que pour son malheur, car elle ne présente à l'ame que des fantômes vains ou des images exagérées, et la force à s'en occuper : plus agitée par ces illusions qu'elle ne le peut être par les objets réels, l'ame perd sa faculté de juger et même son empire ; elle ne compare que des chimères, elle ne veut plus qu'en second, et souvent elle veut l'impossible; sa volonté, qu'elle ne détermine plus, lui devient donc à charge, ses desirs outrés sont des peines, et ses vaines espérances sont tout au plus de faux plaisirs qui disparoissent et s'évanouissent dès que le calme succède, et que l'ame reprenant sa place, vient à les juger. Nous nous préparons donc des peines toutes les fois que nous cherchons des plaisirs; nous sommes malheureux dès que nous desirons être plus heureux. Le bonheur est au dedans de nous-mêmes, il nous a été donné; le malheur est au dehors, et nous l'allons chercher. Pourquoi ne sommes-nous pas convaincus que la jouissance paisible de notre ame est notre seul et vrai bien, que nous ne pouvons l'augmenter sans risquer de le perdre, que moins nous desirons et plus nous possédons ; qu'enfin, tout ce que nous voulons au-

delà de ce que la nature peut nous donner, est peine, et que rien n'est plaisir que ce qu'elle nous offre?

Or la nature nous a donné, et nous offre encore à tout instant des plaisirs sans nombre... Et nous avons encore de plus un autre moyen de plaisir, c'est d'exercer notre esprit. Cette source de plaisir seroit la plus abondante et la plus pure, si nos passions, en s'opposant à son cours, ne venoient à la troubler; elles détournent l'ame de toute contemplation; dès qu'elles ont pris le dessus, la raison est dans le silence, ou, du moins, elle n'élève plus qu'une voix foible et souvent importune; le dégoût de la vérité suit, le charme de l'illusion augmente, l'erreur se fortifie, nous entraîne et nous conduit au malheur; car quel malheur plus grand que de ne plus rien voir tel qu'il est, que de ne plus rien juger que relativement à sa passion, de n'agir que par son ordre, de paroître en conséquence injuste ou ridicule aux autres, et d'être forcé de se mépriser soi-même, lorsqu'on vient à s'examiner.

Dans cet état d'illusion et de ténèbres, nous voudrions changer la nature de notre ame : elle ne nous a été donnée que pour connoître, nous ne voudrions l'employer qu'à sentir; si

nous pouvions étouffer en entier sa lumière, nous n'en regretterions pas la perte, nous envierions volontiers le sort des insensés....

Une passion sans intervalle est démence, et l'état de démence est pour l'ame un état de mort. De violentes passions, avec des intervalles, sont des accès de folie, des maladies de l'ame d'autant plus dangereuses, qu'elles sont plus longues et plus fréquentes. La sagesse n'est que la somme des intervalles de santé que ses accès nous laissent; cette somme n'est point celle de notre bonheur, car nous sentons alors que notre ame a été malade, nous blâmons nos passions, nous condamnons nos actions...

BUFFON.

POLITIQUE.

De la Royauté ou Monarchie.

La royauté ou monarchie tempérée est celle où le souverain exerce dans ses Etats la même autorité qu'un père de famille dans l'intérieur de sa maison. En conséquence, le souverain jouit de l'autorité suprême, et veille sur toutes les parties de l'administration ainsi que sur la tranquillité de l'Etat.

C'est à lui de faire exécuter les lois; et comme d'un côté il ne peut les maintenir contre ceux qui les violent, s'il n'a pas un corps de troupes à sa disposition, et que d'un autre côté, il pourroit abuser de ce moyen, nous établirons pour règle générale, qu'il doit avoir assez de force pour réprimer les particuliers et point assez pour réprimer la nation.

Il pourra statuer sur les cas que les lois n'ont pas prévus. Le soin de rendre la justice et de punir les coupables, sera confié à des magistrats. Ne pouvant ni tout voir ni tout régler par lui-même, il aura un conseil qui l'éclairera de ses lumières, et le soulagera dans les détails de l'administration.

Les impôts ne seront établis qu'à l'occasion d'une guerre ou de quelque autre besoin de l'Etat. Il n'insultera point à la misère des peuples, en prodiguant leurs biens à des étrangers, des histrions et des courtisanes. Il faut de plus que, méditant sur la nature du pouvoir dont il est revêtu, il se rende accessible à ses sujets, et vive au milieu d'eux comme un père au milieu de ses enfans. Il faut qu'il soit plus occupé de leurs intérêts que des siens; que l'éclat qui l'environne inspire le respect et non la ter-

reur; que l'honneur soit le mobile de toutes ses entreprises, et que l'amour de son peuple en soit le prix; qu'il discerne et récompense le mérite, et que sous son empire, les riches maintenus dans la possession de leurs biens, et les pauvres protégés contre les entreprises des riches, apprennent à s'estimer eux-mêmes, et à chérir une des belles constitutions établies parmi les hommes.

La royauté n'étant fondée que sur la confiance, elle se détruit lorsque le souverain se rend odieux par son despotisme, ou méprisable par ses vices.

BARTHÉLEMY.

Excellence de la Monarchie.

Le gouvernement monarchique a un grand avantage sur le despotique. Comme il est de sa nature qu'il y ait sous le prince plusieurs ordres qui tiennent à la constitution, l'Etat est plus fixe, la constitution plus inébranlable, la personne de ceux qui gouvernent plus assurée.

Cicéron croit que l'établissement des tribuns de Rome fut le salut de la république. « En » effet, dit-il, la force du peuple qui n'a point

» de chef est plus terrible ; un chef sent que » l'affaire roule sur lui, il y pense ; mais le » peuple dans son impétuosité ne connoît » point le péril où il se jette. » On peut appliquer cette réflexion à un Etat despotique, qui est un peuple sans tribun, et à une monarchie où le peuple a en quelque façon des tribuns.

En effet, on voit partout que dans les mouvemens du gouvernement despotique, le peuple mené par lui-même, porte toujours les choses aussi loin qu'elles peuvent aller; tous les désordres qu'il commet sont extrêmes; au lieu que dans les monarchies, les choses sont très-rarement portées à l'excès. Les chefs craignent pour eux-mêmes, ils ont peur d'être abandonnés: les puissances intermédiaires ne veulent pas que le peuple prenne trop le dessus. Il est rare que les ordres de l'état soient entièrement corrompus. Le prince tient à ses ordres, et les séditieux qui n'ont ni la volonté ni l'espérance de renverser l'Etat, ne peuvent ni ne veulent renverser le prince.

Dans ces circonstances, les gens qui ont de la sagesse et de l'autorité s'entremettent; on prend des tempéramens, on s'arrange, on se corrige, les lois reprennent leur vigueur et se font écouter.

Aussi, toutes nos histoires sont-elles pleines de guerres civiles sans révolutions; celles des Etats despotiques sont pleines de révolutions sans guerres civiles.

Ceux qui ont écrit l'histoire des guerres civiles de quelques Etats, ceux même qui les ont fomentées, prouvent assez combien l'autorité que les princes laissent à de certains ordres pour leur service, leur doit être peu suspecte, puisque dans l'égarement même, ils ne soupiroient qu'après les lois et leur devoir, et retardoient la fougue et l'impétuosité des factieux plus qu'ils ne pouvoient la servir.

Le cardinal de Richelieu, pensant peut-être qu'il avoit trop avili les ordres de l'Etat, a recours pour le soutenir aux vertus du prince et de ses ministres, et il exige d'eux tant de choses, qu'en vérité il n'y a qu'un ange qui puisse avoir tant d'attention, tant de lumières, tant de fermeté, tant de connoissances; et on peut à peine se flatter que d'ici à la dissolution des monarchies, il puisse y avoir un prince et des ministres pareils.

Comme les peuples qui vivent sous une bonne police sont plus heureux que ceux qui, sans règle et sans chefs, errent dans les forêts;

aussi les monarques qui vivent sous les lois fondamentales de leur Etat, sont-ils plus heureux que les princes despotiques, qui n'ont rien qui puisse régler le cœur de leurs peuples ni le leur.

MONTESQUIEU.

Devoir des Rois ou Monarques.

L'amour du peuple, le bien public, l'intérêt général de la société est la loi immuable et universelle des souverains. Cette loi est antérieure à tout contrat : elle est fondée sur la nature même; elle est la source et la règle sûre de toutes les autres lois. Celui qui gouverne, doit être le premier et le plus obéissant à cette loi primitive : il peut tout sur les peuples; mais cette loi doit pouvoir tout sur lui; le père commun de la grande famille ne lui a confié ses enfans que pour les rendre heureux. Il veut qu'un seul homme serve, par sa sagesse, à la félicité de tant d'hommes, et non que tant d'hommes servent, par leur misère, à flatter l'orgueil d'un seul. Ce n'est point pour lui-même que Dieu l'a fait roi : il ne l'est que pour être l'homme des peuples..... Le despotisme tyrannique des souverains est un

attentat sur les droits de la fraternité humaine; c'est renverser la grande et sage loi de la nature, loi dont ils ne doivent être que les conservateurs..... Le pouvoir sans bornes est une frénésie qui ruine leur propre autorité.... On peut, en conservant la subordination des rangs, concilier la liberté du peuple avec l'obéissance due aux souverains, et rendre les hommes tout ensemble bons citoyens et fidèles sujets, soumis sans être esclaves, et libres sans être effrénés. L'amour de l'ordre est la source de toutes les vertus politiques, aussi bien que de toutes les vertus divines.

Souverains, le bien des peuples ne doit être employé qu'à la vraie utilité des peuples mêmes. Vous avez votre domaine qu'il faut retirer et liquider : il est destiné à la subsistance de votre maison. Vous devez modérer cette dépense, sur-tout quand vos revenus de domaine sont engagés et que les peuples sont épuisés. Les subventions des peuples doivent être employées pour les vraies charges de l'état. Vous devez vous étudier à retrancher, dans les temps de pauvreté publique, toutes les charges qui ne sont pas d'une nécessité absolue. Avez-vous consulté les personnes les plus habiles et les mieux intentionnées qui peuvent vous ins-

truire de l'état des provinces, de la culture des terres, de la fertilité des années dernières, de l'état du commerce, pour savoir ce que l'état peut payer sans souffrir? Avez-vous réglé là-dessus les impôts de chaque année? Vous savez qu'autrefois le roi ne prenoit jamais rien sur les peuples par sa seule autorité: c'étoit le *parlement*, c'est-à-dire l'assemblée de la nation qui lui accordoit les fonds nécessaires pour les besoins extraordinaires de l'état; hors de ce cas, il vivoit de son domaine. Qu'est-ce qui a changé cet ordre, sinon l'autorité absolue que les rois ont prise? De nos jours on voyoit encore les parlemens, qui sont des compagnies infiniment inférieures aux anciens *parlemens* ou états de la nation, faire des remontrances pour n'enregistrer pas les édits bursaux. Du moins devez-vous n'en faire aucun sans avoir bien consulté des personnes incapables de vous flatter, et qui aient un véritable zèle pour le bien public. N'avez-vous point mis sur les peuples de nouvelles charges pour soutenir vos dépenses superflues, le luxe de votre table, de vos équipages et de vos meubles, l'embellissement de vos jardins et de vos maisons, les graces excessives prodiguées à vos favoris?

Il n'est point permis de n'écouter et de ne croire qu'un certain nombre de gens : ils sont certainement hommes, et quand même ils seroient incorruptibles, du moins ils ne sont pas infaillibles. Quelque confiance que vous ayez en leurs lumières et en leurs vertus, vous êtes obligés d'examiner s'ils ne sont point trompés par d'autres, et s'ils ne s'entêtent point. Toutes les fois que vous vous livrez à un certain nombre de personnes qui sont liées ensemble par les mêmes intérêts ou par les mêmes sentimens, vous vous exposez volontairement à être trompés, et à faire des injustices.

Sur toute chose ne forcez jamais vos sujets à changer de religion. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur. La force ne peut jamais persuader les hommes; elle ne fait que des hypocrites. Quand les rois se mêlent de religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, et en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNÉLON.

De l'Aristocratie.

Lorsqu'après l'extinction de la royauté, l'autorité passa aux sociétés, les unes prirent le parti de l'exercer en corps de nation, les autres de la confier à certain nombre de citoyens.

Alors s'élevèrent deux puissantes factions, celle des grands et celle du peuple, toutes deux réprimées auparavant par l'autorité d'un seul, et depuis, beaucoup plus occupées à se détruire qu'à se balancer. Leurs divisions ont presque par-tout dénaturé la constitution primitive, et d'autres causes ont contribué à l'altérer. D'où il suit qu'il faut distinguer plusieurs espèces d'aristocraties : les unes approchant plus ou moins de la perfection dont ce gouvernement est susceptible, les autres tendant plus ou moins vers l'oligarchie qui en est la corruption.

La véritable aristocratie seroit celle où l'autorité se trouveroit entre les mains d'un certain nombre de magistrats éclairés et vertueux. Par vertu, j'entends la vertu politique, qui n'est autre chose que l'amour du bien public ou de la patrie; comme on lui déféreroit tous les

honneurs, elle seroit le principe de ce gouvernement.

Pour assurer cette constitution, il faudroit la tempérer de manière que les principaux citoyens y trouvassent les avantages de l'oligarchie, et le peuple, ceux de la démocratie. Deux lois contribueroient à produire ce double effet; l'une, qui dérive du principe de ce gouvernement, conféreroit les magistratures suprêmes aux qualités personnelles, sans avoir égard aux fortunes; l'autre, pour empêcher que les magistrats ne pussent s'enrichir dans leurs emplois les obligeroient de rendre compte au public de l'administration des finances.

Par la prémière, tous les citoyens pourroient aspirer aux principales dignités; par la seconde, ceux des dernières classes renonceroient à un droit qu'ils n'ambitionnent que parce qu'ils le croient utile.

Comme il seroit à craindre qu'à la longue une vertu revêtue de toute l'autorité, ne s'affoiblît ou n'excitât la jalousie, on a soin, dans plusieurs aristocraties, de limiter le pouvoir des magistratures, et d'ordonner qu'elles passent en de nouvelles mains de six mois en six mois.

S'il est important que les juges de certains

tribunaux soient tirés de la classe des citoyens distingués, il faudra du moins qu'on trouve en d'autres tribunaux des juges choisis dans tous les états.

Ce système de gouvernement, où l'homme de bien ne seroit jamais distingué du citoyen, ne subsiste nulle part. S'il étoit question de le développer, il faudroit d'autres lois et d'autres règlemens. Contentons-nous, pour juger des différentes aristocraties, de remonter au principe; car c'est de là sur-tout que dépend la bonté du gouvernement. Celui de l'aristocratie pure seroit la vertu politique ou l'amour du bien public. Si dans les aristocraties actuelles, cet amour influe plus ou moins sur le choix des magistrats, concluez-en que la constitution est plus ou moins avantageuse.

La constitution est en danger dans l'aristocratie, lorsque les intérêts des principaux citoyens ne sont pas assez bien combinés avec ceux du peuple, pour que chacune de ces classes n'en ait pas un infiniment grand à s'emparer de l'autorité; lorsque les lois permettent que toutes les richesses passent insensiblement entre les mains de quelques particuliers; lorsqu'on ferme les yeux sur les premières innovations qui attaquent la constitution; lorsque

les magistrats, jaloux ou négligens, persécutent des citoyens illustres, ou les excluent des magistratures, ou les laissent devenir assez puissans pour asservir leur patrie.

L'aristocratie imparfaite a tant de rapports avec l'oligarchie, qu'il faut nécessairement les envisager ensemble, lorsqu'on veut détailler les causes qui détruisent, et celles qui maintiennent l'une et l'autre.

BARTHÉLEMY.

De l'Oligarchie.

Dans l'oligarchie, l'autorité est entre les mains d'un petit nombre de gens riches. Comme il est de l'essence de ce gouvernement qu'au moins les principales magistratures soient électives, et qu'en les conférant on se règle sur le cens, c'est-à-dire, sur la fortune des particuliers, les richesses y doivent être préférées à tout. Elles établissent une très-grande inégalité entre les citoyens, et le désir d'en acquérir est le principe du gouvernement.

Par-tout ce système d'administration se diversifie, suivant la nature du cens exigé pour parvenir aux premiers emplois, suivant les différentes manières dont ils sont conférés,

suivant que la puissance du magistrat est plus ou moins restreinte. Par-tout encore le petit nombre de citoyens qui gouverne, cherche à se maintenir contre le grand nombre de citoyens qui obéit.

Pour constituer la meilleure des oligarchies, il faut que le cens qui fixe la classe des premiers citoyens, ne soit pas trop fort; car plus cette classe est nombreuse, plus on doit présumer que ce sont les lois qui gouvernent, et non pas les hommes.

Il faut que plusieurs magistratures ne tombent pas à la fois dans la même famille, parce qu'elle deviendroit trop puissante.

Il faut, pour éviter que les fortunes soient trop inégalement distribuées, que l'on ne puisse disposer de la sienne au préjudice des héritiers légitimes, et que, d'un autre côté, deux hérédités ne puissent s'accumuler sur la même tête.

Il faut que le peuple soit sous la protection immédiate du gouvernement, qu'il soit plus favorisé que les riches dans la poursuite des insultes qu'il éprouve, et que nulle loi, nul crédit ne mette obstacle à sa subsistance ou à sa fortune. Peu jaloux des dignités qui ne procurent que l'honneur de servir la patrie, il les

verra passer avec plaisir en d'autres mains, si l'on n'arrache pas des siennes le fruit de ses travaux.

Pour l'attacher de plus en plus au gouvernement, il faut lui conférer un certain nombre de petits emplois lucratifs, et lui laisser même l'espérance de pouvoir, à force de mérite, s'élever à certaines magistratures importantes.

La loi qui, dans plusieurs oligarchies, interdit le commerce aux magistrats, produit deux excellens effets; elle les empêche de sacrifier à l'intérêt de leur fortune, des momens qu'ils doivent à l'état, et d'exercer un monopole qui ruineroit les autres commerçans.

Quand le cens qui fixe la classe des citoyens destinés à gouverner, est trop fort, cette classe est trop peu nombreuse. Bientôt ceux qui, par leurs intrigues ou par leurs talens, se seront mis à la tête des affaires, chercheront à s'y maintenir par les mêmes voies : on les verra étendre insensiblement leurs droits, se faire autoriser à se choisir des associés, et à laisser leurs places à leurs enfans; supprimer enfin toutes les formes, et substituer impunément leurs volontés aux lois. Le gouvernement se trouvera au dernier degré de corruption, et l'oligarchie sera dans l'oligarchie.

La tyrannie d'un petit nombre de citoyens ne subsistera pas plus long-temps que celle d'un seul ; elle s'affoiblira par l'excès de son pouvoir. Les riches, exclus du gouvernement, se mêleront avec la multitude pour le détruire.

On doit s'attendre à la même révolution, lorsque la classe des riches s'unit étroitement pour traiter les autres citoyens en esclaves. Dans quelques endroits, ils osent prononcer ce serment aussi barbare qu'insensé : *Je ferai au peuple tout le mal qui dépendra de moi.* Cependant, comme le peuple est également dangereux, soit qu'il rampe devant les autres, soit qu'on rampe devant lui, il ne faut pas qu'il possède exclusivement le droit de juger, et qu'il confère toutes les magistratures : car alors, la classe des gens riches étant obligée de mendier bassement ses suffrages, il ne tardera pas à se convaincre qu'il lui est aussi facile de retenir l'autorité que d'en disposer.

Le même.

De la Démocratie.

La liberté ne peut se trouver que dans la démocratie, disent les fanatiques partisans du

pouvoir populaire : elle est le principe de ce gouvernement ; elle le rend maître de lui-même, égal aux autres, et précieux à l'état dont il fait partie.

Il est donc essentiel à ce gouvernement, que toutes les magistratures, ou du moins la plupart, puissent être conférées, par la voie du sort, à chaque particulier ; que les emplois, à l'exception des militaires, soient très-rarement accordés à celui qui les a déjà remplis une fois ; que tous les citoyens soient alternativement distribués dans les cours de justice ; qu'on établisse un sénat pour préparer les affaires qui doivent se terminer dans l'assemblée nationale et souveraine, où tous les citoyens puissent assister ; qu'on accorde un droit de présence à ceux qui se rendent assidus à cette assemblée, ainsi qu'au sénat et aux tribunaux de justice.

Cette forme de gouvernement est sujette aux mêmes révolutions que l'aristocratie ; elle est tempérée dans les lieux où, pour écarter une populace ignorante et inquiète, on exige un cens modique de la part de ceux qui veulent participer à l'administration ; dans les lieux où, par de sages règlemens, la première classe des citoyens n'est pas victime de la

haine et de la jalousie des dernières classes; dans tous les lieux enfin où, au milieu des mouvemens les plus tumultueux, les lois ont la force de parler et de se faire entendre. Mais elle est tyrannique, par-tout où les pauvres influent trop dans les délibérations publiques.

Plusieurs causes leur ont valu cet excès de pouvoir : la première est la suppression du cens, suivant lequel on devoit régler la distribution des charges; par-là, les moindres citoyens ont obtenu le droit de se mêler des affaires publiques : la seconde est la gratification accordée aux pauvres, et refusée aux riches qui portent leurs suffrages, soit dans les assemblées générales, soit dans les tribunaux de justice; trop légère pour engager les seconds à une sorte d'assiduité, elle suffit pour dédommager les premiers de l'interruption de leurs travaux, et de là cette foule d'ouvriers et de mercénaires qui élèvent une voix impérieuse dans les lieux augustes où se discutent les intérêts de la patrie : la troisième est le pouvoir que les orateurs de l'état ont acquis sur la multitude.

Elle étoit autrefois conduite par des militaires qui abusèrent plus d'une fois de sa confiance, pour la subjuguer; et comme son des-

tin est d'être asservie, il s'est élevé, dans ces derniers temps, des hommes ambitieux qui emploient leurs talens à flatter ses passions et ses vices, à l'énivrer de l'opinion de son pouvoir et de sa gloire, à ranimer sa haine contre les riches, son mépris pour les règles, son amour de l'indépendance. Leur triomphe est celui de l'éloquence, qui semble ne s'être perfectionnée de nos jours que pour introduire le despotisme dans le sein de la liberté même. Les républiques sagement administrées ne se livrent point à ces hommes dangereux; mais par-tout où ils ont du crédit, le gouvernement parvient avec rapidité au plus haut point de la corruption, et le peuple contracte les vices et la férocité des tyrans.

Le même.

Ce que c'est que la Liberté.

Il est vrai que dans les démocraties le peuple paroît faire ce qu'il veut : mais la liberté politique ne consiste pas à faire ce que l'on veut. Dans un état, c'est-à-dire, dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit

vouloir, et à n'être point contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir.

Il faut se mettre dans l'esprit ce que c'est que l'indépendance, et ce que c'est que la liberté. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent; et si un citoyen pouvoit faire ce qu'elles défendent, il n'auroit plus de liberté, parce que les autres auroient tout de même ce pouvoir.

MONTESQUIEU.

De la Liberté politique.

Une liberté honnête élève l'esprit; et l'esclavage le fait ramper.

La liberté consiste à ne dépendre que des lois. Sur ce pied chaque homme est libre aujourd'hui en Suède, en Angleterre, en Suisse; on l'est même à Vénise et à Gênes, quoique ce qui n'est pas du corps des souverains y soit avili. Mais il y a encore des provinces et de vastes royaumes où la plus grande partie des hommes est esclave.

Un temps viendra dans ces pays, où quelque prince plus habile que les autres, fera comprendre aux cultivateurs des terres, qu'il n'est pas tout à fait à leur avantage qu'un

homme qui a un cheval ou plusieurs chevaux, c'est-à-dire un noble, ait le droit de tuer un paysan en mettant dix écus sur sa fosse. Alors il pourra se faire que les communes aient part au gouvernement, et que l'administration Angloise s'établisse dans le voisinage de la Turquie.

Tous les hommes sont nés égaux; mais vous n'entendez point par égalité, cette égalité absurde et impossible, par laquelle le serviteur et le maître, le manœuvre et le magistrat, le plaideur et le juge seroient confondus ensemble, mais cette égalité par lequel le citoyen ne dépend que des lois, et qui maintient la liberté des foibles contre l'ambition du plus fort.

Cette égalité n'est pas l'anéantissement de la subordination : nous sommes tous également hommes, mais non membres égaux de la société. Tous les droits naturels appartiennent également au sultan et au bostangi; l'un et l'autre doivent disposer, avec le même pouvoir, de leur personne, de leurs familles, de leurs biens. Les hommes sont donc égaux dans l'essentiel, quoiqu'ils jouent sur la scène des rôles différens.

Le plus grand nombre des hommes étoit

autrefois en Europe, ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du monde, serfs d'un seigneur, espèce de bétail qu'on vend et qu'on achète avec la terre. Il a fallu des siècles pour rendre justice à l'humanité, pour sentir qu'il étoit horrible que le grand nombre semât, et que le petit recueillît; et n'est-ce pas un bonheur pour les Anglois, que l'autorité de ces petits tyrans ait été éteinte en Angleterre, par la puissance légitime des rois, et celle de la nation.

VOLTAIRE.

Du Gouvernement mixte.

La constitution qui convient le mieux à des peuples extrêmement jaloux de leur liberté, est le gouvernement mixte, où se trouvent la royauté, l'aristocratie et la démocratie, combinées par des lois qui redressent la balance du pouvoir, toutes les fois qu'elle s'incline trop vers une de ces formes. Comme on peut opérer ce tempérament d'une infinité de manières, de là cette prodigieuse variété qui se trouve dans les constitutions des peuples.

BARTHÉLEMY.

Idée générale du Gouvernement Anglois.

Qui croiroit que de l'abîme épouvantable, du cahos des dissentions, de l'ignorance et du fanatisme, est résulté le gouvernement Anglois, le plus parfait gouvernement peut-être qui soit aujourd'hui dans le monde. Un roi honoré et riche, tout-puissant pour faire le bien, impuissant pour faire le mal, est à la tête d'une nation libre, guerrière, commerçante et éclairée. Les grands d'un côté, et les représentans des villes de l'autre, partagent la législation avec le monarque.

Depuis l'établissement de cette heureuse constitution, la tranquillité, la richesse, la félicité publique ont régné chez nous. Nos flottes victorieuses portent notre gloire sur toutes les mers, et les lois mettent en sûreté nos fortunes : jamais un juge ne peut les expliquer arbitrairement ; jamais on ne rend un arrêt qui ne soit motivé : nous punirions comme des assassins des juges qui oseroient envoyer à la mort un citoyen sans manifester les témoignages qui l'accusent, et la loi qui le condamne.

Il est vrai qu'il y a toujours deux partis qui se combattent avec la plume et avec des

intrigues : mais aussi ils se réunissent toujours quand il s'agit de prendre les armes pour défendre la patrie et la liberté : ces deux partis veillent l'un sur l'autre ; ils s'empêchent mutuellement de violer le dépôt sacré des lois ; ils se haïssent, mais ils aiment l'état : ce sont des amans jaloux qui servent à l'envi la même maîtresse.

VOLTAIRE.

De l'Empire des Lois.

Tout le monde s'accorde sur la nécessité d'établir de bonnes lois, sur l'obéissance qu'elles exigent, sur les changemens qu'elles doivent quelquefois éprouver.

Comme il n'est pas donné à un simple mortel d'entretenir l'ordre par ses seules volontés passagères, il faut des lois dans un état ; sans ce frein, tout gouvernement devient tyrannique.

On a présenté une bien juste image, quand on a dit que la loi étoit l'ame d'un état. En effet, si on détruit la loi, l'état n'est plus qu'un corps sans vie.

Les lois doivent être claires, précises, générales, relatives au climat, toutes en faveur de

la vertu ; il faut qu'elles laissent le moins de choses qu'il est possible à la décision des juges ; elles seront sévères, mais les juges ne le doivent jamais être, parce qu'il vaut mieux risquer d'absoudre un criminel que de condamner un innocent : dans le premier cas, le jugement est une erreur, dans le second c'est une impiété.

On a vu des peuples perdre dans l'inaction la supériorité qu'ils avoient acquise par des victoires. Ce fut la faute de leurs lois, qui les ont endurcis contre les travaux de la guerre, et non contre les douceurs du repos. Un législateur s'occupera moins de l'état de guerre, qui doit être passager, que des vertus qui apprennent au citoyen tranquille à ne pas craindre la guerre, à ne pas abuser de la paix.

La multiplicité des lois dans un état est une preuve de sa corruption et de sa décadence, par la raison qu'une société seroit heureuse si elle pouvoit se passer de loi.

Quelques-uns souhaiteroient qu'à la tête de la plupart des lois un préambule en exposât les motifs et l'esprit : Rien ne seroit plus utile, disent-ils, que d'éclairer l'obéissance des peuples, et de les soumettre par la per-

suasion, avant que de les intimider par des menaces.

D'autres regardent l'ignominie comme la peine qui produit le plus d'effet. Quand les fautes sont rachetées par de l'argent, on accoutume les hommes à donner une très-grande valeur à l'argent, une très-petite aux fautes.

Plus les lois sont excellentes, plus il est dangereux d'en secouer le joug. Il vaudroit mieux en avoir de mauvaises et les observer, que d'en avoir de bonnes et les enfreindre.

Rien n'est si dangereux encore que d'y faire de fréquens changemens. Parmi les Locriens d'Italie, celui qui propose d'en abolir ou d'en modifier quelqu'une, doit avoir autour de son cou un nœud coulant, qu'on ressere si l'on n'approuve pas sa proposition. Chez les mêmes Locriens, il n'est pas permis de tourmenter et d'éluder les lois à force d'interprétations. Si elles sont équivoques, et qu'une des parties murmure contre l'explication qu'en a donnée le magistrat, elle peut le citer devant un tribunal composé de mille juges. Ils paroissent tous deux la corde au cou, et la mort est la peine de celui dont l'interprétation est rejetée. Les autres législateurs ont tous déclaré qu'il ne falloit toucher aux lois qu'avec une

extrême circonspection et dans une extrême nécessité.

BARTHÉLEMY.

MOEURS.

Utilité des Mœurs.

Quel sujet plus intéressant et plus grand ? Il touche l'homme tout entier, il touche aussi le citoyen; car c'est l'homme qui fait le citoyen. Notre politique moderne l'a trop négligé : elle a travaillé sur le faîte, lorsque les fondemens étaient en ruine. Oui, les mœurs sont le vrai fondement de la prospérité des empires; les mœurs peuvent tout, même sans les lois, et les lois sans les mœurs ne peuvent presque rien.

Les lois humaines et positives ne règlent de l'homme que les actions principales, qui portent de grandes atteintes à l'ordre politique et civil. Vous avez reconnu des supérieurs, et vous refusez d'obéir ; les lois politiques vont fixer les règles du commandement et de l'obéissance : vous croyez un Dieu, et vous négligez d'adorer ; les lois religieuses vous prescriront un culte : vous avez des concitoyens,

et vous attaquez leur fortune et leur repos; les lois civiles vous forceront d'être paisible et juste. Ces actions essentielles, ces saillies des passions qui s'élèvent du fond de la vie commune sont de l'empire des lois, le reste est de celui des mœurs : les lois enregistrent nos actions publiques pour en rendre témoignage au public; elles conduisent l'homme au temple, au sénat, dans les places, dans les palais, dans les camps, mais elles le laissent à la porte de sa maison, et c'est-là qu'il entre sous le règne des mœurs; c'est-là que la nature l'attend pour le dépouiller des institutions sociales; c'est-là que le citoyen, le magistrat, le monarque, n'est plus enfin qu'un homme : le monarque est un père qui commande à ses enfans, et les sujets sont des enfans qui l'aiment et obéissent; les concitoyens sont des frères, des époux qui se chérissent; la patrie, c'est la famille. C'est-là qu'au tumulte civil succède tout-à-coup le silence domestique; le cœur humain cesse d'être agité de ces mouvemens impétueux qui donnent à la vertu même le caractère de la passion; rendu à lui-même, il laisse couler ses sentimens doux et paisibles sur le penchant uniforme de la nature.

M. Servan.

Que c'est des Mœurs que découle le bonheur public.

Telle est la puissance des mœurs, telle est leur influence sur les lois : de cette source secrète et profonde découle le bonheur public; c'est dans l'obscurité des maisons que se forment ces grands caractères, ces sublimes vertus qui font l'éclat et la félicité des empires. C'est à force d'obéir comme enfant qu'on apprend à obéir comme sujet; c'est à force de commander comme père qu'on apprend à commander comme magistrat; c'est à force d'aimer ses proches qu'on apprend à aimer ses concitoyens; c'est-là que le cœur s'assouplit; il ne lui reste plus qu'à s'étendre. Non, ce n'est pas sur le taux des finances et le nombre des soldats, ce n'est pas sur les traités et les alliances qu'il faut estimer la force d'un état et le bonheur des hommes; qu'est-il besoin de sonder tant de profondeurs? cette connoissance est bien plus simple; mettons la main sur les cœurs, et cherchons seulement s'il y a des mœurs. Les mœurs, voilà les nerfs du corps politique, le reste n'en fait que le volume et le poids; les pères et les en-

fans, les maris et les femmes, les maîtres et les serviteurs, voilà les vrais et grands rapports de la politique : la plus belle alliance d'un empire, c'est l'union des citoyens; si les familles sont heureuses, l'état est heureux comme elles; si nous voulons connoître les hommes qui gouvernent les états, et juger de la félicité publique par ses ministres, ne les cherchons point ailleurs que dans les mœurs. Non, je n'irai point observer un roi sur un trône où lui-même s'observe ; mais parmi ses enfans, parmi ses confidens, où l'homme livre le roi. Ce n'est point dans une conférence de politique que je voudrois voir un ministre, mais dans la liberté du commerce, dans ces momens où l'ame marque les actions d'un coin plus libre et plus vif : un grand caractère se déploie mieux dans les murs domestiques que dans les assemblées publiques ; et ces mouvemens extraordinaires d'une ame forte, dont tous les ressorts sont tendus par la passion, m'instruisent moins que la démarche aisée et naturelle qu'elle prend sans contrainte dans la paix domestique. Caton au sénat, inculpant César et terrible à Catilina, me paroît bien plus grand, quand j'ai vu Caton sage économe dans sa maison. La patience de Socrate avec

Xantipe m'annonce bien son courage devant l'Aréopage; et quand Scipion sort de jouer avec Lœlius, son dédain magnanime, pour un peuple ingrat qui l'accuse, me frappe davantage. Ecoutez Epaminondas après la bataille de Leuctres: Ce qu'il aime le mieux, dit-il, de sa victoire, c'est de l'avoir remportée du vivant de son père et de sa mère. Combien ce mot de l'homme élève le héros! ou plutôt le tendre fils de Polymnis est bien plus grand que le vainqueur Epaminondas. Une grande ame n'est pas une ame toujours haute, c'est celle qui se proportionne à tous les objets, et si je puis ainsi dire, la grande ame *est une ame à tous les biais.*

Où connoissez-vous mieux le grand Henri, dans le vainqueur de Coutras et d'Ivri, ou dans ce cœur sublime et tendre qui relève Sully avec générosité pour l'embrasser avec tendresse? Le plus grand Turenne n'est pas dans les camps, il est dans sa maison; l'Hôpital est à Vignai, et d'Aguesseau à Fresne; c'est là que leur vie privée est le plus beau témoignage de leur vie publique: les mœurs domestiques de Sully sont la vive image de ses grands talens, et de ses vertus, encore plus grandes; dans Sully, sévère économe de son

patrimoine, dans ses projets de famille, dans sa manière de les suivre et de les exécuter, par-tout vous retrouvez ce Sully réformateur de nos finances et vengeur sévère de l'ordre public; inflexible dans son équité, mais sachant plier sous la nécessité; dur dans la vérité, et cependant adroit dans la politique; d'un génie souple pour s'étendre à tout, et ferme pour s'appliquer à tout; ne trouvant rien au-dessus ni au-dessous de lui, ne dédaignant rien de petit, pourvu qu'il fût bon, et ne craignant rien de difficile, pourvu qu'il fût grand; pour tout dire, digne d'être l'ami du grand Henri, et pour dire encore plus, digne d'en être le censeur.

M. SERVAN.

Image d'un Etat bien gouverné.

Un jeune prince, au retour des zéphirs, lorsque toute la nature se ranime, se promenoit dans un jardin délicieux. Il entendit un grand bruit, et aperçut une ruche d'abeilles. Il s'approche de ce spectacle, qui étoit nouveau pour lui: il vit avec étonnement l'ordre, le soin et le travail de cette petite république.

Les cellules commençoient à se former et à prendre une figure régulière. Une partie des abeilles les remplissoit de leur doux nectar; les autres apportoient des fleurs qu'elles avoient choisies entre toutes les richesses du printemps. L'oisiveté et la paresse étoient bannies de ce petit état; tout y étoit en mouvement, mais sans confusion et sans trouble. Les plus considérables d'entre les abeilles, conduisoient les autres, qui obéissoient sans murmure et sans jalousie, contre celles qui étoient au-dessus d'elles. Pendant que le jeune prince admiroit cet objet, qu'il ne connoissoit pas encore, une abeille, que toutes les autres reconnoissoient pour leur reine, s'approcha de lui, et lui dit: La vue de nos ouvrages et de notre conduite vous réjouit, mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point chez nous le désordre ni la licence: on n'est considérable parmi nous que par son travail et par les talens qui peuvent être utiles à notre république. Le mérite est la seule voie qui élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous, et mettre dans le genre humain l'ordre que vous admi-

rez chez nous! Vous travaillerez par-là à son bonheur et au vôtre; vous remplirez la tâche que le destin vous a imposée : car vous ne serez au-dessus des autres que pour les protéger, que pour écarter les maux qui les menacent, que pour leur procurer tous les biens qu'ils ont droit d'attendre d'un gouvernement vigilant et paternel.

FÉNÉLON.

COURS
DE
LITTÉRATURE FRANÇOISE.

LIVRE IV.

PEUPLES, CARACTÈRES, DIALOGUES, LETTRES.

Caractère des Peuples.

CHAQUE peuple a son caractère comme chaque homme, et ce caractère général est formé de toutes les ressemblances que la nature et l'habitude ont mises entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les distinguent. Ainsi le caractère, le génie, l'esprit françois résultent de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entre elles de semblable. Les peuples de la Guyenne et ceux de la Normandie diffèrent beaucoup; cependant on reconnoît en eux le génie françois qui forme une nation de ces différentes provinces, et qui les distingue au premier

coup-d'œil, des Italiens et des Allemands. Le climat et le sol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux et aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'est-là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère, et ont conservé l'autre. Le gouvernement barbare des Turcs a énervé les Grecs sans avoir pu détruire le fond du caractère et la trempe de l'esprit de ces peuples.

Dans les beaux siècles des Arabes, les sciences et les arts fleurirent chez les Numides; aujourd'hui ils ne savent pas même régler leur année, et en faisant sans cesse le métier de pirates, ils n'ont pas un pilote qui sache prendre hauteur, pas un bon constructeur de vaisseau. Ils achètent des chrétiens et sur-tout des Hollandois, les agrès, les canons, la poudre dont ils se servent pour s'emparer de nos vaisseaux marchands.

Depuis la mort de Toman-Bey, dernier roi Mamelut, le peuple d'Egypte fut enseveli dans le plus honteux avilissement; cette nation, qu'on dit avoir été si guerrière du temps de Sésostris, est devenue plus pusillanime que

du temps de Cléopatre. On nous dit qu'elle inventa les sciences, et elle n'en cultive pas une; qu'elle étoit sérieuse et grave, et aujourd'hui on la voit légère et gaie, chanter et danser dans la pauvreté et dans l'esclavage; cette multitude d'habitans qu'on disoit innombrable, se réduit à trois millions tout au plus. Il ne s'est pas fait un plus grand changement dans Rome et dans Athènes; c'est une preuve sans réplique, que si le climat influe sur le caractère des hommes, le gouvernement a bien plus d'influence encore que le climat.

Les peuples sont ce que les rois ou les ministres les font être; le courage, la force, l'industrie, tous les talens restent ensevelis, jusqu'à ce qu'il paroisse un génie qui les ressuscite. On a cru que la monarchie espagnole étoit anéantie, parce que les rois Philippe III, Philippe IV, et Charles II, ont été malheureux ou foibles. Mais que l'on voie comment cette monarchie a repris tout d'un coup une nouvelle vie sous le cardinal Albéroni.

Il paroît aussi déraisonnable de condamner toute une nation pour les crimes éclatans de quelques particuliers, que de la canoniser sur la réforme de la Trappe.

VOLTAIRE.

Peuples de l'Orient.

Nos historiens se sont étendus sur les Egyptiens, mais ils suppriment les Indiens et les Chinois, aussi anciens, pour le moins, que les peuples d'Egypte, et non moins considérables.

Nourris des productions de leur terre, vêtus de leurs étoffes, amusés par les jeux qu'ils ont inventés, instruits même par leurs anciennes fables morales, pourquoi négligerions-nous de connoître l'esprit de ces nations, chez qui les peuples commerçans de notre Europe ont voyagé dès qu'ils ont pu trouver un chemin jusqu'à elles?

En vous instruisant en philosophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue sur l'orient, berceau de tous les arts, et qui a tout donné à l'occident.

Les climats orientaux, voisins du midi, tiennent tout de la nature; et nous, dans notre occident septentrional, nous devons tout au temps, au commerce, à une industrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits sauvages, voilà tout ce qu'a produit naturellement le pays des Celtes, des Allobroges,

des Pictes, des Germains, des Sarmates et des Scythes. On dit que l'île de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine ; mais le froment, le riz, les fruits délicieux, croissent vers l'Euphrate, à la Chine et dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuples, les premiers policés. Tout le Levant, depuis la Grèce jusqu'aux extrémités de notre hémisphère, fut long-temps célèbre avant que nous en sussions assez pour connoître que nous étions barbares. Quand on veut savoir quelque chose des Celtes nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs, aux Romains, nations encore très-postérieures aux Asiatiques.

Le Même.

Anciens Ethiopiens.

Les Ethiopiens étoient, selon Hérodote, les mieux faits de tous les hommes, et de la plus belle taille ; leur esprit étoit vif et ferme, mais ils prenoient peu de soin de le cultiver, mettant leur confiance dans leurs corps robustes et dans leurs bras nerveux. Leurs rois étoient électifs, et ils mettoient sur le trône le plus grand et le plus fort. On peut juger

de leur humeur par une action que nous raconte Hérodote. Lorsque Cambyse leur envoya, pour les surprendre, des ambassadeurs et des présens tels que les Perses les donnoient, de la pourpre et des brasselets d'or, et des compositions de parfums, ils se moquèrent de ses présens, où ils ne voyoient rien d'utile à la vie, aussi bien que de ses ambassadeurs, qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'est-à-dire, pour des espions. Mais leur roi voulut aussi faire un présent à sa mode au roi de Perse; et prenant en main un arc qu'un Perse eût à peine soutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en présenee des ambassadeurs, et leur dit : « Voici le conseil que le roi d'Ethiopie donne au roi de Perse. Quand les Perses se pourront servir, aussi aisément que je viens de faire, d'un arc de cette grandeur et de cette force, qu'ils viennent attaquer les Ethiopiens, et qu'ils amènent plus de troupes que n'en a Cambyse. En attendant, qu'ils rendent graces aux dieux, qui n'ont pas mis dans le cœur des Ethiopiens le desir de s'étendre hors de leur pays. » Cela dit, il débanda l'arc, et le donna aux ambassadeurs.

Ces peuples d'Ethiopie n'étoient pourtant pas si justes qu'ils s'en vantoient, ni si ren-

fermés dans leur pays. Leurs voisins, les Egyptiens, avoient souvent éprouvé leurs forces. Il n'y a rien de suivi dans les conseils de ces nations sauvages et mal cultivées; si la nature y commence souvent de beaux sentimens, elle ne les achève jamais : aussi n'y voyons-nous que peu de choses à apprendre et à imiter.

BOSSUET.

Anciens Egyptiens.

Les Egyptiens sont les premiers où l'on ait su les règles du gouvernement. Cette nation grave et sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique, qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux. La temperature toujours uniforme du pays y faisoit les esprits solides et constans. Comme la vertu est le fondement de toute la société, ils l'ont soigneusement cultivée. Leur principale vertu a été la reconnoissance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoissans de tous les hommes fait voir qu'ils étoient les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique et particulière. Qui reconnoît les graces, aime à en faire; et en bannis-

sant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible. Leurs lois étoient simples, pleines d'équité et propres à unir entre eux les citoyens. Celui qui, pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisoit pas, étoit puni de mort aussi cruellement que l'assassin. Que si on ne pouvoit secourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence, et il y avoit des peines établies contre ceux qui manquoient à ce devoir. Ainsi les citoyens étoient à la garde les uns des autres, et tout le corps de l'état étoit uni contre les méchans. Il n'étoit pas permis d'être inutile à l'état; la loi assignoit à chacun son emploi, qui se perpétuoit de père en fils. On ne pouvoit ni en avoir deux, ni changer de profession; mais aussi toutes les professions étoient honorées. Il falloit qu'il y eût des emplois et des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps : leur éclat ne fait pas mépriser les pieds, ni les parties les plus basses. Ainsi, parmi les Egyptiens, les prêtres et les soldats avoient des marques d'honneur particulières; mais tous les métiers, jusqu'aux moindres, étoient en estime; et on ne croyoit pas pouvoir, sans

crime, mépriser les citoyens dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuoient au bien public. Par ce moyen, tous les arts venoient à leur perfection ; l'honneur, qui les nourrit, s'y mêloit par-tout : on faisoit mieux ce qu'on avoit toujours vu faire, et à quoi on s'étoit uniquement exercé dès son enfance.

Mais il y avoit une occupation qui devoit être commune, c'étoit l'étude des lois et de la sagesse. L'ignorance de la religion et de la police du pays n'étoit excusée en aucun état. Au reste, chaque profession avoit son canton qui lui étoit assigné. Il n'en arrivoit aucune incommodité dans un pays dont la largeur n'étoit pas grande ; et dans un si bel ordre, les fainéans ne savoient où se cacher.

Parmi de si bonnes lois, ce qu'il y avoit de meilleur, c'est que tout le monde étoit nourri dans l'esprit de les observer. Une coutume nouvelle étoit un prodige en Egypte ; tout s'y faisoit toujours de même, et l'exactitude qu'on y avoit à garder les petites choses maintenoit les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus long-temps ses usages et ses lois. L'ordre des jugemens servoit à entretenir cet esprit. Trente juges étoient tirés des principales villes, pour composer la

compagnie qui jugeoit tout le royaume. On étoit accoutumé à ne voir dans ces places que les plus honnêtes gens du pays et les plus graves. Le prince leur assignoit certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout leur temps à faire observer les lois. Ils ne tiroient rien des procès, et on ne s'étoit pas encore avisé de faire un métier de la justice. Pour éviter les surprises, les affaires étoient traitées par écrit dans cette assemblée. On y craignoit la fausse éloquence, qui éblouit les esprits et émeut les passions. La vérité ne pouvoit être expliquée d'une manière trop sèche : le président du sénat portoit un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendoit une figure sans yeux qu'on appeloit la vérité. Quand il la prenoit, c'étoit le signal pour commencer la séance. Il l'appliquoit au parti qui devoit gagner sa cause, et c'étoit la forme de prononcer les sentences. Un des plus beaux artifices des Egyptiens, pour conserver leurs anciennes maximes, étoit de les revêtir de certaines cérémonies qui les imprimoient dans les esprits. Ces cérémonies s'observoient avec réflexion ; et l'humeur sérieuse des Egyptiens ne permettoit pas qu'elles tournassent en simples

formules. Ceux qui n'avoient point d'affaires, et dont la vie étoit innocente, pouvoient éviter l'examen de ce sévère tribunal. Mais il y avoit en Egypte une espèce de jugement tout-à-fait extraordinaire, dont personne n'échappoit. C'est une consolation en mourant de laisser son nom en estime parmi les hommes, et de tous les biens humains, c'est le seul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'étoit pas permis en Egypte de louer indifféremment tous les morts, il falloit avoir cet honneur par un jugement public. Aussitôt qu'un homme étoit mort, on l'amenoit en jugement. L'accusateur public étoit écouté : s'il prouvoit que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnoit la mémoire, et il étoit privé de la sépulture. Le peuple admiroit le pouvoir des lois, qui s'étendoit jusqu'après la mort, et chacun, touché de l'exemple, craignoit de déshonorer sa mémoire et sa famille. Que si le mort n'étoit convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissoit honorablement : on faisoit son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance ; toute l'Egypte étoit noble, et d'ailleurs on n'y goûtoit de louanges que celles qu'on s'attiroit par son mérite.

Chacun sait combien curieusement les Egyptiens conservoient les corps morts. Leurs momies se voient encore. Ainsi leur reconnoissance envers leurs parens étoit immortelle : les enfans, en voyant les corps de leurs ancêtres, se souvenoient de leurs vertus que le public avoit reconnues, et s'excitoient à aimer les lois qu'ils leur avoient laissées.

Pour empêcher les emprunts, d'où naissent la fainéantise, les fraudes et la chicane, l'ordonnance du roi Asychis ne permettoit d'emprunter qu'à condition d'engager le corps de son père à celui dont on empruntoit. C'étoit une impiété et une infamie tout ensemble, de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux, et celui qui mouroit sans s'être acquitté de ce devoir, étoit privé de la sépulture.

Le royaume étoit héréditaire, mais les rois étoient obligés, plus que tous les autres, à vivre selon les lois : ils en avoient de particulières, qu'un roi avoit digérées, et qui faisoit une partie des livres sacrés. Ce n'est pas qu'on disputât rien aux rois, ou que personne eût droit de les contraindre; au contraire, on les respectoit comme des dieux : mais c'est qu'une coutume ancienne avoit

tout réglé, et qu'ils ne s'avisoient pas de vivre autrement que leurs ancêtres. Ainsi ils souffroient sans peine, non-seulement que la qualité des viandes et la mesure du boire et du manger leur fût marquée (car c'étoit une chose ordinaire en Egypte où tout le monde étoit sobre, et où l'air du pays inspiroit la frugalité), mais encore que toutes leurs heures fussent destinées. En s'éveillant au point du jour, lorsque l'esprit est le plus net et les pensées les plus pures, ils lisoient leurs lettres, pour prendre une idée plus droite et plus véritable des affaires qu'ils avoient à décider. Sitôt qu'ils étoient habillés, ils alloient sacrifier au temple. Là, environnés de toute leur cour, et les victimes étant à l'autel, ils assistoient à une prière pleine d'instruction, où le pontife prioit les dieux de donner au prince toutes les vertus royales, en sorte qu'il fût religieux envers les dieux, doux envers les hommes, modéré, juste, magnanime, sincère et éloigné du mensonge, libéral, maître de lui-même, punissant au-dessous du mérite, et récompensant au-dessus. Le pontife parloit ensuite des fautes que les rois pouvoient commettre : mais il supposoit toujours qu'ils n'y tomboient que par surprise

ou par ignorance, chargeant d'imprécations les ministres qui leur donnoient de mauvais conseils et leur déguisoient la vérité. Telle étoit la manière d'instruire les rois. On croyoit que les reproches ne faisoient qu'aigrir leurs esprits, et que le moyen le plus efficace de leur inspirer la vertu, étoit de leur marquer leur devoir dans des louanges conformes aux lois, et prononcées gravement devant les dieux. Après la prière et le sacrifice, on lisoit au roi, dans les saints livres, les conseils et les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât son état par leurs maximes, et maintînt les lois qui avoient rendu ses prédécesseurs heureux aussi bien que leurs sujets.

Ce qui montre que ces remontrances se faisoient et s'écoutoient sérieusement, c'est qu'elles avoient leur effet. Parmi les Thébains, c'est-à-dire dans la dynastie principale, celle où les lois étoient en vigueur, et qui devint à la fin la maîtresse de toutes les autres, les plus grands hommes ont été les rois. Les deux Mercures, auteurs des sciences et de toutes les institutions des Egyptiens, l'un voisin des temps du déluge, et l'autre qu'ils ont appelé le Trismégiste ou le trois fois grand, contemporain de Moïse, ont été tous deux rois de

Thèbes. Toute l'Égypte a profité de leurs lumières, et Thèbes doit à leurs instructions d'avoir eu peu de mauvais princes. Ceux-ci étoient épargnés pendant leur vie, le repos public le vouloit ainsi : mais ils n'étoient pas exempts du jugement qu'il falloit subir après la mort. Quelques-uns ont été privés de la sépulture, mais on en voit peu d'exemples ; et au contraire, la plupart des rois ont été si chéris des peuples, que chacun pleuroit leur mort autant que celle de son père ou de ses enfans.

Cette coutume de juger les rois après leur mort parut si sainte au peuple de Dieu, qu'il l'a toujours pratiquée. Nous voyons dans l'Écriture que les méchans rois étoient privés de la sépulture de leurs ancêtres, et nous apprenons de Joseph que cette coutume duroit encore du temps des Asmonéens. Elle faisoit entendre aux rois que si leur majesté les met au-dessus des jugemens humains pendant leur vie, ils y reviennent enfin quand la mort les a égalés aux autres hommes.

Les Égyptiens avoient l'esprit inventif, mais ils le tournoient aux choses utiles. Leurs Mercures ont rempli l'Égypte d'inventions merveilleuses, et ne lui avoient presque rien laissé

ignorer de ce qui pouvoit rendre la vie commode et tranquille. Je ne puis laisser aux Égyptiens la gloire qu'ils ont donnée à leur Osiris d'avoir inventé le labourage, car on le trouve de tout temps dans les pays voisins de la terre d'où le genre humain s'est répandu, et on ne peut douter qu'il ne fût connu dès l'origine du monde. Aussi les Égyptiens donnent-ils eux-mêmes une si grande anquitité à Osiris, qu'on voit bien qu'ils ont confondu son temps avec celui des commencemens de l'univers, et qu'ils ont voulu lui attribuer les choses dont l'origine passoit de bien loin tous les temps connus dans leur histoire. Mais si les Égyptiens n'ont pas inventé l'agriculture, ni les autres arts que nous voyons devant le déluge, ils les ont tellement perfectionnés, et ont pris un si grand soin de les rétablir parmi les peuples où la barbarie les avoit fait oublier, que leur gloire n'est guère moins grande que s'ils en avoient été les inventeurs.

Il y en a de même de très-importans dont on ne peut leur disputer l'invention. Comme leur pays étoit uni, et leur ciel toujours pur et sans nuage, ils ont été les premiers à observer le cours des astres; ils ont aussi les premiers réglé l'année. Ces observations les ont

jetés naturellement dans l'arithmétique; et s'il est vrai ce que dit Platon, que le soleil et la lune aient enseigné aux hommes la science des nombres, c'est-à-dire, qu'on ait commencé les comptes réglés par celui des jours, des mois et des ans, les Égyptiens sont les premiers qui aient écouté ces merveilleux maîtres. Les planètes et les autres astres ne leur ont pas été moins connus, et ils ont trouvé cette grande année qui ramène le ciel à son premier point. Pour reconnoître leurs terres, tous les ans couvertes par le débordement du Nil, ils ont été obligés de recourir à l'arpentage, qui leur a bientôt appris la géométrie. Ils étoient grands observateurs de la nature, qui, dans un air si serein et sous un soleil si ardent, étoit forte et féconde parmi eux. C'est aussi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la médecine. Ainsi, toutes les sciences ont été en grand honneur parmi eux. Les inventeurs des choses utiles recevoient, et de leur vivant, et après leur mort, de dignes récompenses de leurs travaux.

C'est ce qui a consacré les livres de leurs deux Mercures, et qui les a fait regarder comme des livres divins. Le premier de tous les peuples où on voit des bibliothèques, est celui d'Égypte. Le titre qu'on leur donnoit inspiroit

l'envie d'y entrer et d'en pénétrer les secrets : on les appeloit *le trésor des remèdes de l'ame*. Elle s'y guérissoit de l'ignorance, la plus dangereuse de ses maladies et la source de toutes les autres.

Une des choses qu'on imprimoit le plus fortement dans l'esprit des Egyptiens, étoit l'estime et l'amour de leur patrie. Elle étoit, disoient-ils, le séjour des dieux : ils y avoient régné durant des milliers infinis d'années. Elle étoit la mère des hommes et des animaux, que la terre d'Égypte, arrosée du Nil, avoit enfantés pendant que le reste de la nature étoit stérile. Les prêtres qui composoient l'histoire d'Égypte de cette suite immense de siècles, qu'ils ne remplissoient que de fables et de généalogies de leurs dieux, le faisoient pour imprimer dans l'esprit des peuples l'antiquité et la noblesse de leur pays. Au reste, leur vraie histoire étoit renfermée dans des bornes raisonnables; mais ils trouvoient beau de se perdre dans un abîme infini de temps qui sembloit les approcher de l'éternité.

BOSSUET.

Assyriens, Mèdes et Perses.

Babylone sembloit être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étoient pleins d'esprit et de courage. De tout temps la philosophie régnoit parmi eux avec les beaux-arts, et l'Orient n'avoit guère de meilleurs soldats que les Chaldéens. L'antiquité admire les riches moissons d'un pays que la négligence de ses habitans laisse maintenant sans culture ; et son abondance le fit regarder, sous les anciens rois de Perse, comme la troisième partie d'un si grand empire. Ainsi les rois d'Assyrie, enflés d'un accroissement qui ajoutoit à leur monarchie une ville si opulente, conçurent de nouveaux desseins. Nabuchodonosor Ier crut son empire indigne de lui, s'il n'y joignoit tout l'univers. Nabuchodonosor II, superbe plus que tous les rois ses prédécesseurs, après des succès inouis et des conquêtes surprenantes, voulut plutôt se faire adorer comme un dieu, que commander comme un roi. Quels ouvrages n'entreprit-il point dans Babylone? Quelles murailles, quelles tours, quelles portes, et quelle enceinte y voit-on paroître! Il sembloit que l'ancienne tour de Babel allât être renouvelée dans la hauteur prodigieuse du temple

de Bel, et que Nabuchodonosor voulût de nouveau menacer le soleil. Son orgueil, quoique abattu par la main de Dieu, ne laissa pas de revivre dans ses successeurs. Ils ne pouvoient souffrir autour d'eux aucune domination; et, voulant tout mettre sous le joug, ils devinrent insupportables aux peuples voisins. Cette jalousie réunit contre eux, avec les rois de Médie et les rois de Perse, une grande partie des peuples d'Orient. L'orgueil se tourne aisément en cruauté. Comme les rois de Babylone traitoient inhumainement leurs sujets, des peuples entiers, aussi bien que des principaux seigneurs de leur empire, se joignirent à Cyrus et aux Mèdes. Babylone, trop accoutumée à commander et à vaincre, pour craindre tant d'ennemis ligués contre elle, pendant qu'elle se croyoit invincible, devint captive des Mèdes, qu'elle prétendoit subjuguer, et périt enfin par son orgueil.

La destinée de cette ville fut étrange, puisqu'elle périt par ses propres inventions. L'Euphrate faisoit à peu près dans ses vastes plaines le même effet que le Nil dans celles d'Égypte: mais, pour le rendre commode, il falloit encore plus d'art et plus de travail que l'Égypte n'en employoit pour le Nil. L'Euphrate étoit droit

dans son cours, et jamais ne se débordoit. Il lui fallut faire dans tout le pays un nombre infini de canaux, afin qu'il en pût arroser les terres, dont la fertilité devenoit incomparable par ce secours. Pour rompre la violence de ses eaux trop impétueuses, il fallut le faire couler par mille détours, et lui creuser de grands lacs, qu'une sage reine revêtit avec une magnificence incroyable. Nitocris, mère de Labynithe, autrement nommé Nabonide ou Baltazar, dernier roi de Babylone, fit ces grands ouvrages. Mais cette reine entreprit un travail bien plus merveilleux : ce fut d'élever sur l'Euphrate un pont de pierre, afin que les deux côtés de la ville, que l'immense largeur de ce fleuve séparoit trop, pussent communiquer ensemble. Il fallut donc mettre à sec une rivière si rapide et si profonde, en détournant ses eaux dans un lac immense que la reine avoit fait creuser. En même temps on bâtit le pont, dont les solides matériaux étoient préparés, et on revêtit de brique les deux bords du fleuve jusqu'à une hauteur étonnante, en y laissant des descentes revêtues de même, et d'un aussi bel ouvrage que les murailles de la ville. La diligence du travail en égala la grandeur. Mais une reine si prévoyante ne songea

pas qu'elle apprenoit à ses ennemis à prendre sa ville. Ce fut dans le même lac qu'elle avoit creusé que Cyrus détourna l'Euphrate, quand, désespérant de réduire Babylone, ni par force, ni par famine, il s'y ouvrit des deux côtés de la ville le passage qui a été tant marqué par les prophètes.

Si Babylone eût pu croire qu'elle eût été périssable comme toutes les choses humaines, et qu'une confiance insensée ne l'eût pas jetée dans l'aveuglement, non-seulement elle eût pu prévoir ce que fit Cyrus, puisque la mémoire d'un travail semblable étoit récente, mais encore, en gardant toutes les descentes, elle eût accablé les Perses dans le lit de la rivière où ils passoient. Mais on ne songeoit qu'aux plaisirs et aux festins : il n'y avoit ni ordre, ni commandement réglé. Ainsi périssent non-seulement les plus fortes places, mais encore les plus grands empires. L'épouvante se mit par-tout : le roi impie fut tué ; et Xénophon, qui donne ce titre au dernier roi de Babylone, semble désigner par ce mot les sacriléges de Baltazar, que Daniel nous fait voir puni par une chute si surprenante.

Les Mèdes, qui avoient détruit le premier empire des Assyriens, détruisirent encore le

second, comme si cette nation eût du être toujours fatale à la grandeur assyrienne. Mais à cette dernière fois la valeur et le grand nom de Cyrus firent que les Perses, ses sujets, eurent la gloire de cette conquête.

En effet, elle est due entièrement à ce héros, qui ayant été élevé sous une discipline sévère et régulière, selon la coutume des Perses, peuples alors aussi modérés, que depuis ils ont été voluptueux, fut accoutumé dès son enfance à une vie sobre et militaire. Les Mèdes, autrefois si laborieux et si guerriers, mais à la fin ramollis par leur abondance, comme il arrive toujours, avoient besoin d'un tel général. Cyrus se servit de leurs richesses et de leur nom toujours respecté en Orient; mais il mettoit l'espérance du succès dans les troupes qu'il avoit amenées de Perse. Dès la première bataille, le roi de Babylone fut tué, et les Assyriens mis en déroute. Le vainqueur offrit le duel au nouveau roi; et en montrant son courage, il se donna la réputation d'un prince clément qui épargne le sang des sujets. Il joignit la politique à la valeur. De peur de ruiner un si beau pays, qu'il regardoit déjà comme sa conquête, il fit résoudre que les laboureurs seroient épargnés de part et d'autre.

Il sut réveiller la jalousie des peuples voisins contre l'orgueilleuse puissance de Babylone qui alloit tout envahir; et enfin la gloire qu'il s'étoit acquise autant par sa générosité et par sa justice que par le bonheur de ses armes, les ayant tous réunis sous ses étendards, avec de si grands secours il soumit cette vaste étendue de terre dont il composa son empire.

C'est par-là que s'éleva cette monarchie. Cyrus la rendit si puissante qu'elle ne pouvoit guère manquer de s'accroître sous ses successeurs.

Mais Cambyse, fils de Cyrus, corrompit les mœurs des Perses. Son père si bien élevé parmi les soins de la guerre, n'en prit pas assez de donner au successeur d'un si grand empire une éducation semblable à la sienne; et par le sort ordinaire des choses humaines, trop de grandeur nuisit à la vertu. Darius, fils d'Hystaspe, qui, d'une vie privée, fut élevé sur le trône, apporta de meilleures dispositions à la souveraine puissance, et fit quelques efforts pour réparer les désordres. Mais la corruption étoit déjà trop universelle; l'abondance avoit introduit trop de déréglement dans les mœurs; et Darius n'avoit pas lui-même conservé assez de force pour être capable de redresser tout-

à-fait les autres. Tout dégénéra sous ses successeurs, et le luxe des Perses n'eut plus de mesure.

Le même.

Grecs.

Ce que la Grèce avoit de plus grand, étoit une politique ferme et prévoyante, qui savoit abandonner, hasarder et défendre ce qu'il falloit; et ce qui est plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendoient invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avoient été cultivés de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Égypte, qui s'étant établies dès les premiers temps en divers endroits du pays, avoient répandu par-tout cette excellente police des Égyptiens. C'est de-là qu'ils avoient appris les exercices du corps, la lutte, la course à pied, la course à cheval et sur des chariots, et les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des Jeux Olympiques. Mais ce que les Égyptiens leur avoient appris de meilleur, étoit à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'étoient pas des particuliers

qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'état qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé; les Grecs étoient instruits à se regarder, et à regarder leur famille comme une partie d'un plus grand corps qui étoit le corps de l'état. Les pères nourrissoient leurs enfans dans cet esprit, et les enfans apprenoient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parens. Le mot de civilité ne signifioit pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'étoit autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toujours comme membre de l'état, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne. Les anciens rois de la Grèce avoient eu en divers pays, un Minos, un Cécrops, un Thésée, un Codrus, un Témène, un Cresphonte, un Eurystène, un Patrocle, et autres semblables qui avoient répandu cet esprit dans toute la nation. Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien et en faisant régner la loi.

Que dirai-je de la sévérité des jugemens? Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celui de l'Aréopage, si révéré dans toute la Grèce, qu'on disoit que les dieux mêmes y avoient comparu? Il a été célèbre dès les premiers temps, et Cécrops apparemment l'avoit fondé sur le modèle des tribunaux de l'Égypte. Aucune compagnie n'a conservé si long-temps la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie.

Les Grecs ainsi policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'élevèrent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, et tant d'autres que l'histoire marque, empêchèrent que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites, et en petit nombre, tenoient les peuples dans le devoir, et les faisoient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspiroit, étoit admirable : car la liberté que se figuroient les Grecs, étoit une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même recon-

nue par tout le peuple; ils ne vouloient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats redoutés durant le temps de leur ministère, redevenoient des particuliers qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit l'expérience. La loi étoit regardée comme la maîtresse : c'étoit elle qui établissoit les magistrats, qui en régloit le pouvoir, et qui enfin châtioit leur mauvaise administration.

Il n'est pas ici question d'examiner si ces idées sont aussi solides que spécieuses. Enfin la Grèce en étoit charmée, et préféroit les inconvéniens de la liberté à ceux de la sujétion légitime, quoique en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celui que la Grèce tiroit du sien, étoit que les citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils le conduisoient en commun, et que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce n'est pas croyable. Plus ces peuples étoient libres, plus il étoit nécessaire d'y établir, par de bonnes raisons, les règles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Pla-

ton, Xénophon, Aristote et une infinité d'autres, remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagans qui prirent le nom de philosophes : mais ceux qui étoient suivis, étoient ceux qui enseignoient à sacrifier l'intérêt particulier, et même la vie, à l'intérêt général et au salut de l'état ; et c'étoit la maxime la plus commune des philosophes, qu'il falloit ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des philosophes ? Les poètes mêmes, qui étoient dans les mains de tout le peuple, les instruisoient plus encore qu'ils ne les divertissoient. Le plus renommé des conquérans regardoit Homère comme un maître qui lui apprenoit à bien régner. Ce grand poète n'apprenoit pas moins à bien obéir ; et à être bon citoyen. Lui, et tant d'autres poètes dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grèce ainsi élevée regardoit les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beauté semblable à celle des fem-

mes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement qui n'avoit pour règle que la volonté du prince, maîtresse de toutes les lois, et même des plus sacrées, lui inspiroit de l'horreur; et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grèce, étoient les barbares.

Cette haine étoit venue aux Grecs, dès les premiers temps, et leur étoit devenue comme naturelle. Une des choses qui faisoient aimer la poésie d'Homère, est qu'il chantoit les victoires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie, étoit Vénus, c'est-à-dire, les plaisirs, les folles amours et la mollesse; du côté de la Grèce, étoit Junon, c'est-à-dire, la gravité avec l'honneur conjugal; Mercure, avec l'éloquence; Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie, étoit Mars, impétueux et brutal, c'est-à-dire, la guerre faite avec fureur; du côté de la Grèce, étoit Pallas, c'est-à-dire, l'art militaire et la valeur conduite par esprit. La Grèce, depuis ce temps, avoit toujours cru que l'intelligence et le vrai courage étoient son partage naturel. Elle ne pouvoit souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer; et en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le

véritable courage à une force insensée qui consistoit seulement dans la multitude.

La Grèce étoit pleine de ces sentimens, quand elle fut attaquée par Darius, fils d'Hystaspe, et par Xercès, avec des armées dont la grandeur paroît fabuleuse, tant elle est énorme. Aussitôt chacun se prépare à défendre sa liberté. Quoique toutes les villes de la Grèce fissent autant de républiques, l'intérêt commun les réunit, et il ne s'agissoit entre elles que de voir qui feroit le plus pour le bien public. Il ne coûta rien aux Athéniens d'abandonner leur ville au pillage et à l'incendie; et après qu'ils eurent sauvé leurs vieillards et leurs femmes avec leurs enfans, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui étoit capable de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée persanne à un passage difficile, et pour lui faire sentir ce que c'étoit que la Grèce, une poignée de Lacédémoniens courut avec son roi à une mort assurée, contens en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces barbares, et d'avoir laissé à leurs compatriotes l'exemple d'une hardiesse inouie. Contre de telles armées et une telle conduite, la Perse se trouva foible, et éprouva plusieurs fois, à son dommage, ce que peut la discipline

contre la multitude et la confusion; et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

BOSSUET.

Romains.

De tous les peuples du monde le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux et enfin le plus patient, a été le peuple Romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fût jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, étoit l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisoit aimer l'autre : car parce qu'il aimoit sa liberté, il aimoit aussi sa patrie comme une mère qui le nourrissoit dans des sentimens également généreux et libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuroient avec les Grecs un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Au reste, quoique Rome fût née sous un gouvernement royal, elle avoit même sous ses

rois une liberté qui ne convient guère à une monarchie réglée. Car outre que les rois étoient électifs, et que l'élection s'en faisoit par tout le peuple, c'étoit encore au peuple assemblé à confirmer les lois et à résoudre la paix ou la guerre. Il y avoit même des cas particuliers où les rois déféroient au peuple le jugement souverain : témoin Tullus Hostilius, qui, n'osant ni condamner ni absoudre Horace comblé tout ensemble et d'honneur pour avoir vaincu les Curiaces, et de honte pour avoir tué sa sœur, le fit juger par le peuple. Ainsi les rois n'avoient proprement que le commandement des armées, et l'autorité de convoquer les assemblées légitimes, d'y proposer les affaires, de maintenir les lois et d'exécuter les décrets publics.

Quand Servius Tullius conçut le dessein de réduire Rome en république, il augmenta dans un peuple déjà si libre l'amour de la liberté; et de-là on peut juger combien les Romains en furent jaloux quand ils l'eurent goûtée toute entière sous leurs consuls.

On frémit encore en voyant dans les histoires la triste fermeté du consul Brutus, lorsqu'il fit mourir à ses yeux ses deux enfans qui s'étoient laissés entraîner aux sourdes pratiques

que les Tarquins faisoient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyoit ce consul sévère immoler à la liberté sa propre famille ! Il ne faut plus s'étonner si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins, qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le roi Porsenna les prit en sa protection. Les Romains, presque affamés, lui firent connoître par leur fermeté qu'ils vouloient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le sénat; et Rome entière fit dire à ce puissant roi qui venoit de la réduire à l'extrémité qu'il cessât d'intercéder pour les Tarquins, puisque, résolue de tout hasarder pour sa liberté, elle recevroit plutôt ses ennemis que ses tyrans. Porsenna, étonné de la fierté de ce peuple et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains jouir en paix d'une liberté qu'ils savoient si bien défendre.

La liberté leur étoit donc un trésor qu'ils préféroient à toutes les richesses de l'univers. Aussi, dans leurs commencemens et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'étoit pas un mal pour eux : au contraire, ils la regar-

doient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisoient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvoient, *vivre d'épargne et de travail*, voilà quel étoit leur vie; c'est de quoi ils soutenoient leur famille, qu'ils accoutumoient à de semblables travaux.

Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus long-temps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différoient peu des paysans, et n'avoient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le sénat. Du reste, on les trouvoit occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les alloit querir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquens dans l'histoire Romaine. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avoient que de la vaisselle de terre; et le pre-

mier, à qui les Samnites en offroient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'étoit pas d'en avoir, mais de commander à qui en avoit. Après avoir triomphé et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avoient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération duroit encore pendant les guerres puniques. Dans la première, on voit Régulus, général des armées Romaines, demander son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie, abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la première simplicité. Æmilius Paulus, qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivoit selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les richesses étoient méprisées : la modération et l'innocence des généraux romains faisoient l'admiration des peuples vaincus.

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnoient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencemens, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas, depuis

même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole, bâti par Tarquin-le-Superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étoient dignes dès-lors de la majesté du plus grand des dieux, et de la gloire future du peuple Romain. Tout le reste répondit à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques mêmes et les égouts de la ville, avoient une magnificence qui paroîtroit incroyable, si elle n'étoit attestée par tous les historiens, et confirmée par les restes que nous en voyons. Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnoit au peuple? En un mot tout ce qui servoit au public, tout ce qui pouvoit donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie se faisoit avec profusion, autant que le temps le pouvoit permettre. L'épargne régnoit seulement dans les maisons particulières. Celui qui augmentoit ses revenus et rendoit ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui étoit le meilleur économe, et prenoit le plus sur lui-même, s'estimoit le plus libre, le plus puissant et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie que la mollesse. Tout tendoit plutôt à l'autre excès, je veux dire, à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avoient-elles naturellement quelque chose, non-seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublièrent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu, se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvoit manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvoit, avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étoient dures, mais nécessaires. La victoire étoit périlleuse, et souvent mortelle à ceux qui la gagnoient contre les ordres. Il y alloit de la vie, non-seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang, mais encore à se remuer, pour ainsi dire, et à branler tant soit peu sans le commandement du général. Qui mettoit les armes bas devant l'ennemi, qui aimoit mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie, étoit jugé indigne de

toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptoit plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissoit aux ennemis comme des membres retranchés de la république. Régulus persuada au sénat, aux dépens de sa propre vie, d'abandonner les prisonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal, et après la perte de la bataille de Cannes, c'est-à-dire, dans le temps où Rome épuisée par tant de pertes manquoit le plus souvent de soldats, le sénat aima mieux armer contre sa coutume huit mille esclaves, que de racheter huit mille Romains qui ne lui auroient pas plus coûté que la nouvelle milice qu'il fallut lever. Mais dans la nécessité des affaires on établit plus que jamais comme une loi inviolable, qu'un soldat Romain devoit ou vaincre ou mourir.

Par cette maxime les armées Romaines, quoique défaites et rompues, combattoient et se rallioient jusqu'à la dernière extrémité; et, comme remarque Salluste, il se trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combattu sans en avoir ordre, que pour avoir lâché le pied et quitté son poste: de sorte que le courage avoit plus besoin d'être réprimé que la lâcheté n'avoit besoin d'être excitée.

Ils joignirent à la valeur l'esprit et l'inven-

tion. Outre qu'ils étoient par eux-mêmes appliqués et ingénieux, ils savoient profiter admirablement de tout ce qu'ils voyoient dans les autres peuples de commode pour les campemens, pour les ordres de bataille, pour les genres même des armes, en un mot pour faciliter tant l'attaque que la défense. On peut voir dans Salluste et dans les autres auteurs ce que les Romains ont appris de leurs voisins et de leurs ennemis même. Qui ne sait qu'ils ont appris des Carthaginois l'invention des galères par lesquelles ils les ont battus, et enfin qu'ils ont tiré de toutes les nations qu'ils ont connues de quoi les surmonter toutes?

En effet, il est certain, de leur aveu propre, que les Gaulois les surpassoient en force de corps, et ne leur cédoient pas en courage. Polybe nous fait voir qu'en une rencontre décisive les Gaulois, d'ailleurs plus forts en nombre, montrèrent plus de hardiesse que les Romains, quelque déterminés qu'ils fussent; et nous voyons toutefois en cette même rencontre ces Romains inférieurs en tout le reste l'emporter sur les Gaulois, parce qu'ils savoient choisir de meilleures armes, se ranger dans un meilleur ordre, et mieux profiter du temps dans la mêlée.

Les Macédoniens, si jaloux de conserver l'ancien ordre de leur milice formée par Philippe et par Alexandre, croyoient leur phalange invincible, et ne pouvoient se persuader que l'esprit humain fût capable de trouver quelque chose de plus ferme. Cependant le même Polybe, et Tite-Live après lui ont démontré qu'à considérer seulement la nature des armées romaines et de celles des Macédoniens, les dernières ne pouvoient manquer d'être battues à la longue, parce que la phalange macédonienne, qui n'étoit qu'un gros bataillon carré, fort épais de toutes parts, ne pouvoit se mouvoir que tout d'une pièce; au lieu que l'armée romaine, distinguée en petits corps, étoit plus prompte et plus disposée à toute sorte de mouvemens.

Les Romains ont donc trouvé, ou ils ont bientôt appris l'art de diviser les armées en plusieurs bataillons et escadrons, et de former les corps de réserve, dont le mouvement est si propre à pousser ou à soutenir ce qui s'ébranle de part et d'autre. Faites marcher contre des troupes ainsi disposées à la phalange macédonienne : cette grosse et lourde machine sera terrible, à la vérité à une armée sur laquelle elle tombera de tout son poids;

mais, comme parle Polybe, elle ne peut conserver long-temps sa propriété naturelle, c'est-à-dire, sa solidité et sa consistance, parce qu'il lui faut des lieux propres, et pour ainsi dire faits exprès, et qu'à faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même, ou plutôt elle se rompt par son propre mouvement. Joint qu'étant une fois renfoncée, elle ne sait plus se rallier. Au lieu que l'armée romaine, divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux, et s'y accommode : on l'unit et on la sépare comme on veut ; elle défile aisément et se rassemble sans peine ; elle est propre aux détachemens, aux ralliemens, à toute sorte de conversions et d'évolutions qu'elle fait ou tout entière ou en partie, selon qu'il est convenable ; enfin, elle a plus de mouvemens divers, et par conséquent plus d'action et plus de force que la phalange. On doit donc conclure avec Polybe, qu'il fallait que la phalange lui cédât, et que la Macédoine fût vaincue.

BOSSUET.

Tartares.

La Tartarie paroît peuplée de temps immémorial, sans qu'on y ait jamais bâti de villes.

La nature a donné à ces peuples, comme aux Arabes Bédouins, un goût pour la liberté et pour la vie errante, qui leur a fait toujours regarder les villes comme les prisons où les rois, disent-ils, tiennent leurs esclaves.

Leurs courses continuelles, leur vie nécessairement frugale, peu de repos goûté en passant sous une tente ou sur un chariot, ou sur la terre, en firent des générations d'hommes robustes, endurcis à la fatigue, qui, comme des bêtes féroces trop multipliées, se jetèrent loin de leurs tanières, tantôt vers le Palus Méotide, lorsqu'ils chassèrent au cinquième siècle les habitans de ces contrées, qui se précipitèrent sur l'Empire romain, tantôt à l'orient et au midi vers l'Arménie et la Perse, tantôt du côté de la Chine et jusqu'aux Indes. Ainsi, ce vaste réservoir d'hommes ignorans et belliqueux a vomi ses inondations dans presque tout notre hémisphère; et les peuples qui habitent aujourd'hui ces deserts, privés de toute connoissance, savent seulement que leurs pères ont conquis le monde.

VOLTAIRE.

Chinois.

Les Tartares ont profité des divisions de la Chine pour la subjuguer; mais la constitution de l'Etat n'en a été ni affoiblie, ni changée. Le pays des conquérans est devenu une partie de l'Etat conquis; et les Tartares Mantchoux, maîtres aujourd'hui de la Chine, n'ont fait autre chose que se soumettre les armes à la main aux lois du pays dont ils ont envahi le trône.

On est étonné que ce peuple inventeur (les Chinois) n'ait jamais percé dans la géométrie au-delà des élémens, que dans la musique ils aient ignoré les demi-tons, que leur astronomie et toutes leurs sciences soient en même temps si anciennes et si bornées. Il semble que la nature ait donné à cette espèce d'hommes, si différente de la nôtre, des organes faits pour trouver tout d'un coup tout ce qui leur étoit nécessaire, et incapables d'aller au-delà. Nous, au contraire, nous avons eu des connoissances très-tard, et nous avons tout perfectionné rapidement. Ce qui est moins étonnant, c'est la crédulité avec laquelle ces peuples ont toujours joint leurs erreurs de l'astrologie ju-

diciaire aux vraies connoissances célestes. Cette superstition a été celle de tous les hommes, et il n'y a pas long-temps que nous en sommes guéris, tant l'erreur semble faite pour le genre humain.

Si on cherche pourquoi tant d'arts et de sciences, cultivés sans interruption depuis si long-temps à la Chine, ont cependant fait si peu de progrès, il y en a peut-être deux raisons : l'une est le respect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été transmis par leurs pères, et qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui est ancien ; l'autre est la nature de leur langue, premier principe de toutes les connoissances.

L'art de faire connoître ses idées par l'écriture, qui devoit n'être qu'une méthode très-simple, est chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractères différens : un savant à la Chine est celui qui connoît le plus de ces caractères ; quelques-uns sont arrivés à la vieillesse avant de savoir bien écrire.

Ce qui est le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'est la morale et les lois. Le respect des enfans pour les pères, est le fondement du gouvernement chinois. L'autorité

paternelle n'y est jamais affoiblie; un fils ne peut plaider contre son père qu'avec le consentement de tous les parens, des amis et des magistrats. Les mandarins lettrés y sont regardés comme les pères des villes et des provinces, et le roi comme le père de l'Empire. Cette idée enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet état immense.

Tous les vices y existent comme ailleurs, mais certainement plus réprimés par le frein des lois, toujours uniformes. Le savant auteur des *Mémoires de l'Amiral Anson* témoigne un grand mépris pour la Chine, parce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglois autant qu'il le put. Mais doit-on juger des mœurs d'une grande nation par les mœurs de la populace des frontières? et qu'auroient dit de nous les Chinois, s'ils eussent fait naufrage sur nos côtes maritimes, dans le temps où les lois des nations d'Europe confisquoient les effets naufragés et que la coutume permettoit qu'on égorgeât les propriétaires?

Les cérémonies continuelles qui, chez les Chinois, gênent la société, et dont l'amitié seule se défait dans l'intérieur des maisons, ont établi dans toute la nation une retenue et une honnêteté qui donnent à la fois aux

mœurs de la gravité et de la douceur. Ces qualités s'étendent jusqu'aux derniers du peuple. Des missionnaires racontent que souvent, dans les marchés publics, au milieu de ces embarras et de ces confusions qui excitent dans nos contrées des clameurs si barbares, et des emportemens si fréquens et si odieux, ils ont vu des paysans se mettre à genoux les uns devant les autres, selon la coutume du pays, se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusoit, s'aider l'un l'autre, et débarrasser tout avec tranquillité.

Dans les autres pays, les lois punissent les crimes; à la Chine, elles font plus, elles récompensent la vertu. Le bruit d'une action généreuse et rare se répand-il dans une province, le mandarin est obligé d'en avertir l'empereur, et l'empereur envoie une marque d'honneur à celui qui l'a si bien méritée.

VOLTAIRE.

Indiens.

Toute la terre a besoin de l'Inde qui seule n'a besoin de personne.

Ce pays est l'unique dans le monde qui produise ces épiceries, dont la sobriété de ses habitans peut se passer, et qui sont néces-

saires au goût blâsé des peuples septentrionaux.

Le climat de l'Inde est le plus doux de l'univers : la terre y produit sans culture les fruits les plus nourrissans, les plus salutaires, comme les dattes et les cocos. Ceux-ci surtout donnent aisément à l'homme de quoi le nourrir, le vêtir, et le loger. Et de quoi, d'ailleurs, a besoin un habitant de cette presqu'île? Tout ouvrier y travaille presque nu; deux aunes d'étoffe, tout au plus, servent à couvrir une femme qui n'a point de luxe. Les enfans restent entièrement nus du moment où ils sont nés jusqu'à la puberté. Ces matelas, ces amas de plumes, ces rideaux à double contour, qui, chez nous exigent tant de frais et de soins, seroient une incommodité intolérable pour ces peuples qui ne peuvent dormir qu'au frais, sur la natte la plus légère. Nos maisons de carnage, qu'on appelle des boucheries, où l'on vend tant de cadavres pour nourrir le nôtre, mettroient la peste dans le climat de l'Inde; il ne faut à ces nations que des nourritures rafraîchissantes et pures; la nature leur a prodigué des forêts de citronniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers et des campagnes couvertes de riz. L'homme le plus

robuste peut ne dépenser qu'un ou deux sous par jour pour ses alimens. Nos ouvriers dépensent plus en un jour qu'un Malabare en un mois.

Les Indiens ont toujours été aussi mous que nos septentrionaux étoient agrestes. La mollesse inspirée par le climat ne se corrige jamais, mais la dureté s'adoucit.

En général, les hommes du midi oriental ont reçu de la nature, des mœurs plus douces que les peuples de notre occident; leur climat les dispose à l'abstinence des liqueurs fortes et de la chair des animaux, nourritures qui aigrissent le sang, et portent souvent à la férocité; et quoique la superstition et les irruptions étrangères aient corrompu la bonté de leur naturel, cependant tous les voyageurs conviennent que le caractère de ces peuples n'a rien de cette inquiétude, de cette pétulance, et de cette dureté qu'on a eu tant de peine à contenir chez les nations du nord.

Le physique de l'Inde différant en tant de choses du nôtre, il falloit bien que le moral différât aussi; leurs vices étoient plus doux que les nôtres. Ils cherchoient en vain des remèdes aux dérèglemens de leurs mœurs comme nous en avons cherché. C'étoit, de

temps immémorial, une maxime chez eux et chez les Chinois, que le sage viendroit de l'occident. L'Europe, au contraire, disoit que le sage viendroit de l'orient. Toutes les nations ont toujours eu besoin d'un sage.

Les Grecs voyageoient dans l'Inde avant Alexandre, pour y chercher la science. C'est là que le célèbre Pilpay écrivit, il y a deux mille trois cents années, ces fables morales traduites dans presque toutes les langues du monde. Tout a été traité en fables et en allégories chez les orientaux, et particulièrement chez les Indiens. Leur esprit paroît encore davantage dans les jeux de leur invention ; le jeu des échecs fut inventé par eux ; il est allégorique comme leurs fables : c'est l'image de la guerre.

Je croirois les sciences bien plus anciennes dans les Indes que dans l'Egypte. Ma conjecture est fondée sur ce que le terrain des Indes est bien plus aisément habitable que le terrain voisin du Nil, dont les débordemens durent long-temps rebuter les premiers colons, avant qu'ils eussent dompté ce fleuve en creusant des canaux. Le sol des Indes est d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, et qui a dû exciter davantage la curiosité et l'industrie humaine.

Quoiqu'il y eût des astronomes indiens qui sussent calculer les éclipses, les peuples n'en étoient pas moins persuadés que le soleil tomboit dans la gueule d'un dragon, et qu'on ne pouvoit le délivrer qu'en se mettant tout nu dans l'eau, et en faisant un grand bruit qui épouvantoit le dragon et lui faisoit lâcher prise. Cette idée si commune parmi les peuples orientaux, est une preuve évidente de l'abus que les peuples ont toujours fait, en physique comme en religion, des signes établis par les premiers philosophes. De tous les temps, les astronomes marquèrent les deux points d'intersection où se font les éclipses, qu'on appelle *les nœuds de la lune*, l'un par une tête de dragon, l'autre par une queue. Le peuple, également ignorant dans tous les pays du monde, prit le signe pour la chose même. Le soleil est dans la tête du dragon, disoient les astronomes; le dragon va dévorer le soleil, disoit le peuple, et sur-tout le peuple astrologue. Nous insultons à la crédulité des Indiens; et nous ne songeons pas qu'il se vend en Europe, tous les ans, plus de cent mille exemplaires d'almanachs, remplis d'observations non moins fausses, et d'idées non moins absurdes. Il vaut autant

dire que le soleil et la lune sont entre les griffes d'un dragon, que d'imprimer tous les ans qu'on ne doit ni planter, ni semer, ni prendre médecine, ni se faire saigner que certains jours de la lune. Il seroit temps que, dans un siècle comme le nôtre, on daignât faire, à l'usage des cultivateurs, un calendrier utile qui les instruisît, et qui ne les trompât plus.

Les peuples occidentaux ont toujours porté dans l'Inde leur or et leur argent, et ont toujours enrichi ce pays déjà si riche par lui-même. De là vient qu'on ne vit jamais les peuples de l'Inde, non plus que les Chinois et les Gangarides, sortir de chez eux pour aller exercer le brigandage chez d'autres nations, comme les Arabes, les Tartares et les Romains même.

L'Inde, de tout temps commerçante et industrieuse, avoit nécessairement une grande police; et ce peuple, chez qui Pythagore avoit voyagé pour s'instruire, devoit avoir de bonnes lois, sans lesquelles les arts ne sont jamais cultivés; mais des hommes, avec des lois sages, ont toujours eu des coutumes insensées. Celle qui fait aux femmes un point d'honneur et de religion de se brûler sur le

corps de leurs maris, subsistoit dans l'Inde de temps immémorial, et n'y est point abolie de nos jours. Les philosophes indiens se jetoient eux-mêmes dans un bûcher, par un excès de fanatisme et de vaine gloire. Calau, ou Calanus, qui se brûla devant Alexandre, n'avoit pas le premier donné cet exemple. Il sembleroit qu'une nation chez qui les philosophes, et même les femmes, se dévouoient ainsi à la mort, dût être une nation guerrière et invincible. Cependant, depuis l'ancien Sezac, qu'on connoît sous le nom de Bacchus, quiconque a attaqué l'Inde, l'a aisément vaincue.

Un missionnaire très-croyable assure qu'en 1710, quarante femmes du prince de Marava se précipitèrent dans un bûcher allumé sur le cadavre de ce prince. Il dit qu'en 1717, deux princes de ce pays étant morts, dix-sept femmes de l'un, et treize de l'autre se dévouèrent de la même manière, et que la dernière étant enceinte, attendit qu'elle eût accouché, et se jeta dans les flammes après la naissance de son fils. Ce même missionnaire dit que ces exemples sont plus fréquens dans les premières castes que dans celles du peuple, et plusieurs missionnaires le confirment; il

semble que ce dût être tout le contraire. Les femmes des grands devroient plus tenir à la vie que celles des artisans, et des hommes qui mènent une vie pénible; mais on a malheureusement attaché de la gloire à ces dévouemens. Les femmes d'un ordre supérieur sont plus sensibles à cette gloire, et les Bramins qui recueillent toujours quelque dépouille de ces victimes, ont plus d'intérêt à séduire les riches.

Le Même.

Mœurs successives des Anciens Gaulois et des François.

Le fond du François est tel aujourd'hui, que César a peint le Gaulois, prompt à se résoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, se rebutant aisément. César, Agatias et d'autres, disent que de tous les barbares, le Gaulois étoit le plus poli; il est encore, dans le temps le plus civilisé, le modèle de la politesse de ses voisins.

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la marine : les peuples de la Guyenne composent toujours la meilleure infanterie; ceux qui habitent les campagnes

de Blois et de Tours, ne sont pas, dit le Tasse,

... Gente robusta e faticos.
La terra molle, e lieta, e dilettosa
Simili a se gli habitator produce.

Mais comment concilier le caractère des Parisiens de nos jours avec celui que l'empereur Julien donne aux Parisiens de son temps? *J'aime ce peuple*, dit-il dans son Misopogon, *parce qu'il est sérieux et sévère comme moi.* Ce sérieux qui semble banni aujourd'hui d'une ville immense, devenue le centre des plaisirs, devoit régner dans une ville alors petite, dénuée d'amusemens ; l'esprit des Parisiens a changé en cela malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oisiveté qui ne peut s'occuper que des plaisirs et des arts, et non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a passé des fureurs qui le caractérisent du temps du roi Jean, de Charles VI, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV, même à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui? C'est que les orages du gouver-

nement et de la religion poussèrent la vivacité des esprits aux emportemens de la faction et du fanatisme; et que cette même vivacité qui subsistera toujours n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la société. Le Parisien est impétueux dans ses plaisirs, comme il le fut autrefois dans ses fureurs. Le fond du caractère, qu'il tient du climat, est toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé long-temps, ce n'est pas qu'il ait un autre esprit, puisqu'il n'a point d'autres organes; mais c'est qu'il a eu plus de secours; et ces secours, il ne se les est pas donnés lui-même, comme les Grecs et les Florentins, chez qui les arts sont nés comme des fruits naturels de leur terroir; le François les a reçus d'ailleurs; mais il a cultivé heureusement ces plantes étrangères : et ayant tout adopté chez lui, il a presque tout perfectionné.

Le gouvernement des François fut d'abord celui de tous les peuples du Nord; tout se régloit dans les assemblées générales de la nation; les rois étoient chefs de ces assemblées; et ce fut presque la seule administration des François dans les deux premières races jusqu'à Charles-le-Simple.

Lorsque la monarchie fut démembrée dans

la décadence de la race carlovingienne; lorsque le royaume d'Arles s'éleva, et que les provinces furent occupées par des vassaux peu dépendans de la couronne, le nom françois fut plus restreint; sous Huges-Capet, Robert, Henri et Philippe, on n'appela François que les peuples en-deçà de la Loire. On vit alors une grande diversité dans les mœurs comme dans les lois des provinces demeurées à la couronne de France. Les seigneurs particuliers qui s'étoient rendus les maîtres de ces provinces, introduisirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux états. Un Breton, un habitant de Flandres, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère qu'ils tiennent du sol et du climat; mais alors ils n'avoient entre eux presque rien de semblable.

Ce n'est guère que depuis François 1er, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs et dans les usages. La cour ne commença que dans ce temps à servir de modèle aux provinces réunies; mais en général l'impétuosité dans la guerre et le peu de discipline furent toujours le caractère dominant de la nation.

La galanterie et la politesse commencèrent à distinguer les François sous François 1er. Les

mœurs devinrent atroces depuis la mort de François II. Cependant, au milieu de ces horreurs il y avoit toujours à la cour une politesse que les Allemands et les Anglois s'efforçoient d'imiter. On étoit déjà jaloux des François dans le reste de l'Europe, en cherchant à leur ressembler. Un personnage d'une comèdie de Shakespear dit, *qu'à toute force on peut être poli, sans avoir été à la cour de France.*

Quoique la nation ait été taxée de légèreté par César et par tous les peuples voisins, cependant ce royaume si long-temps démembré et si souvent prêt à succomber, s'est réuni et soutenu principalement par la sagesse des négociations, l'adresse et la patience. La Bretagne n'a été reunie au royaume que par un mariage; la Bourgogne par droit de mouvance et par l'habileté de Louis XI; le Dauphiné par une donation qui fut le fruit de la politique; le comté de Toulouse par un accord soutenu d'une armée; la Provence par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alsace; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglois ont été chassés de France, autrefois, malgré les victoires les plus signalées, parce que les rois de France ont su temporiser et profiter de toutes les

occasions favorables. Tout cela prouve que la jeunesse françoise est légère; les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent, ont toujours été très-sages. Encore aujourd'hui, la magistrature, en général, a des mœurs sévères, comme le rapporte Aurélien. Si les premiers succès en Italie, du temps de Charles VIII, furent tous à l'impétuosité guerrière de la nation, les disgrâces qui les suivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'étoit composée que de jeunes gens. François 1er ne fut malheureux que dans sa jeunesse, lorsque tout étoit gouverné par des favoris de son âge, et il rendit son royaume florissant dans un âge plus avancé.

Le Même.

CARACTÈRES DIVERS.

Le Fantasque.

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe? rien au-dehors, tout au-dedans. Ses affaires vont à souhait: tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? c'est que sa rate fume. Il se coucha hier les délices du genre humain: ce matin on est honteux pour lui, il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui

a déplu ; toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié : il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimoit le mieux il n'y a qu'un moment : par la raison qu'il les a aimées, il ne les sauroit plus souffrir. Les parties de divertissement qu'il a tant desirées lui deviennent ennuyeuses. Il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres : il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air, comme un taureau furieux qui, de ses cornes aiguisées, va se battre contre les vents. Quand il manque de prétextes pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même : il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et ne peut supporter la solitude. Il redevient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se tait ; ce silence affecté le choque. On parle tout bas ; il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut ; il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant

qu'il est triste. On est triste, cette tristesse lui paroît un reproche de ses fautes. On rit, il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire ? Être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, et attendre en paix qu'il redevienne demain aussi sage qu'il étoit hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand elle le prend, on diroit que c'est un ressort de machine qui se démonte tout-à-coup : il est comme on dépeint les possédés ; sa raison est comme à l'envers ; c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le : vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé. Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête ? Il n'y en a aucun ; point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire, demain nous irons nous divertir dans un tel jardin ; l'homme d'aujourd'hui ne sera pas celui de demain ; celui qui vous promet maintenant disparoîtra tantôt : vous ne saurez plus où le prendre pour le faire souvenir de

sa parole; en sa place, vous trouverez un je ne sais quoi, qui n'a ni forme, ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instans de suite de la même manière. Etudiez-le bien, puis dites-en tout ce qu'il vous plaira; il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit. Ce je ne sais quoi veut et ne veut pas; il menace, il tremble, il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes. Il pleure, il rit; il badine, il est furieux; dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant, éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison. Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis et exactement raisonnable: il sauroit bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change; il passeroit d'abord de son tort au vôtre, et deviendroit raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux nues; mais ce rien qu'est-il devenu? Il s'est perdu dans la mêlée; il n'en est plus question: il ne sait plus ce qui l'a fâché; il sait seulement qu'il se fâche et qu'il veut se fâcher; encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent

que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère; comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux. Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paroît aimer davantage. Non, sa bizarrerie ne connoît personne; elle se prend sans choix à tout ce qu'elle trouve; le premier venu lui est bon pour se décharger; tout lui est égal, pourvu qu'il se fâche; il diroit des injures à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé; on le persécute, on le trahit; il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment, voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde; il aime, on l'aime aussi: il flatte, il s'insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvoient plus le souffrir; il avoue son tort: il rit de ses bizarreries, il se contrefait, et vous croiriez que c'est lui-même dans cet excès d'emportement, tant il se contrefait bien. Après cette comédie jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas! vous vous trompez: il le fera encore ce soir, pour s'en moquer demain sans se corriger.

FÉNÉLON.

Le Fat.

C'est un homme dont la vanité seule forme le caractère; qui ne fait rien par goût, qui n'agit que par ostentation, et qui, voulant s'élever au-dessus des autres, est descendu au-dessous de lui-même. Familier avec ses supérieurs, important avec ses inférieurs, il tutoie, il protège, il méprise. Vous le saluez, et il ne vous voit pas; vous lui parlez, et il ne vous écoute pas; vous parlez à un autre, et il vous interrompt. Il lorgne, il persiffle au milieu de la société la plus respectable, et de la conversation la plus sérieuse; une femme le regarde, et il s'en croit aimé. Soit qu'on le souffre, soit qu'on le chasse, il en tire également avantage. Il dit à l'homme vertueux de venir le voir, et il lui indique l'heure du brodeur et du bijoutier. Il offre à l'homme libre une place dans sa voiture, et il lui laisse prendre la moins commode. Il n'a aucune connoissance, et il donne des avis aux savans et aux artistes. Il en eût donné à Vauban sur les fortifications, à Lebrun sur la peinture, à Racine sur la poésie. Sort-il du spectacle, il parle à l'oreille de ses gens.

Il part : vous croyez qu'il vole à un rendez-vous, il va souper seul chez lui. Il se fait rendre mystérieusement en public des billets vrais ou supposés : on croiroit qu'il a fixé une coquette, ou déterminé une prude. Il fait un long calcul de ses revenus ; il n'a que soixante mille livres de rente, et il ne peut vivre. Il consulte la mode pour ses travers comme pour ses habits, pour ses indispositions comme pour ses voitures, pour son médecin comme pour son tailleur. Vrai personnage de théâtre ; à le voir, vous croiriez qu'il a un masque ; à l'entendre, vous diriez qu'il joue un rôle : ses paroles sont vaines, ses actions sont des mensonges, son silence même est menteur. Il manque aux engagemens qu'il a ; il en feint quand il n'en a pas. Il ne va pas où on l'attend, il arrive tard où il n'est pas attendu. Il n'ose avouer un parent pauvre ou peu connu. Il se glorifie de l'amitié d'un grand à qui il n'a jamais parlé, ou qui ne lui a jamais répondu. Il a du bel esprit, la suffisance et les mots satiriques ; de l'homme de qualité les talons rouges, le coureur et les créanciers ; de l'homme à bonnes fortunes la petite maison, l'ambre et les grisons. Pour peu qu'il fût fripon, il seroit en tout le contraste de l'hon-

nête homme. En un mot, c'est un homme d'esprit pour les sots qui l'admirent, c'est un sot pour les gens sensés qui l'évitent. Mais si vous connoissez bien cet homme, ce n'est ni un homme d'esprit, ni un sot; c'est un fat, c'est le modèle d'une infinité de jeunes sots mal élevés.

DESMAHIS.

CARACTÈRE.

Le Flatteur.

Qu'est-ce que le flatteur? C'est un esprit souple et commode, qui vient servilement sourire à tous vos regards, se récrier à toutes vos paroles, applaudir à toutes vos actions. C'est un esprit adroit, insinuant, qui étudie vos penchans pour les suivre, vos liaisons pour les cultiver, vos défauts mêmes pour les censurer. C'est un esprit fourbe et dissimulé, qui vous loue et qui vous trompe, qui vous approuve en public et qui vous condamne en secret, qui ne donne extérieurement dans votre foible que pour vous attirer plus sûrement dans le sien. C'est quelquefois un esprit jaloux et envieux, qui paroît se faire

un plaisir de son élévation, et qui au fond se fait un tourment de votre prospérité; c'est souvent un esprit aigri, un ennemi couvert, mais implacable, qui médite votre perte, et qui ne cache sa haine sous les plus grands éloges, que parce qu'il craint tout de votre autorité. C'est toujours un esprit vil et rampant qui attend tout de sa propre indépendance, et qui, pour colorer encore la honte de sa servitude, appelle talent et habileté la malheureuse habitude qu'il a de faire des bassesses.

LAFFITAU.

CARACTÈRE.

Le Riche.

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit; il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin et il éternue fort haut; il dort le jour, il dort la

nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux, il s'arrête et l'on s'arrête, il continue de marcher et l'on marche, tous se règlent sur lui ; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit des talens et de l'esprit ; il est riche.

LA BRUYÈRE.

CARACTÈRE.

Le Pauvre.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre ; il dort peu

et d'un sommeil fort léger; il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événemens qui lui sont connus; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis; il court, il vole pour leur rendre de petits services, il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, et quelquefois menteur; il est superstitieux, scrupuleux, timide; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place, il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur les yeux pour n'être point vu; il se replie et se renferme dans son manteau; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de

passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége; il parle bas dans la conversation, et il articule mal; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie, il n'en coûte à personne ni salut ni compliment; il est pauvre.

Le Même.

CARACTÈRE.

Le Petit-Maître.

Iphis voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien et en rougit, il ne se croit plus habillé; il étoit venu à la messe pour s'y montrer, et il se cache; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur. Il a soin de rire

pour montrer ses dents ; il fait la petite bouche, et il n'y a guère de momens où il ne veuille sourire ; il regarde ses jambes, il se voit au miroir ; l'on ne peut être plus content de personne, qu'il ne l'est de lui-même ; il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras ; il a un mouvement de tête, et je ne sais quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir ; il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer ; il met du rouge, mais rarement ; il n'en fait pas habitude ; il est vrai aussi qu'il porte des chausses et un chapeau, et qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles, aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes.

Le même.

DIALOGUES.

HORACE ET VIRGILE.

Caractères de ces deux Poètes.

Virgile. Que nous sommes tranquilles et heureux sur ces gazons toujours fleuris, au

bord de cette onde si pure, auprès de ce bois odoriférant !

Horace. Si vous n'y prenez garde, vous allez faire une églogue. Les ombres n'en doivent point faire. Voyez Homère, Hésiode, Théocrite couronnés de lauriers : ils entendent chanter leurs vers, mais ils n'en font plus.

Virgile. J'apprends avec joie que les vôtres sont encore, après tant de siècles, les délices des gens de lettres. Vous ne vous trompiez pas quand vous disiez dans vos odes d'un ton si assuré : Je ne mourrai pas tout entier.

Horace. Mes ouvrages ont résisté au temps, il est vrai ; mais il faut vous aimer autant que je le fais, pour n'être point jaloux de votre gloire. On vous place d'abord après Homère.

Virgile. Nos muses ne doivent point être jalouses l'une de l'autre ; leurs genres sont différens. Ce que vous avez de merveilleux, c'est la variété ; vos odes sont tendres, gracieuses, souvent véhémentes, rapides, sublimes. Vos satires sont simples, naïves, courtes, pleines de sel. On y trouve une profonde connoissance de l'homme, une philosophie très-sérieuse, avec un tour plaisant qui redresse les mœurs des hommes et qui les instruit en jouant. Votre art poétique montre que vous

aviez toute l'étendue des connoissances acquises, et toute la force de génie nécessaire, pour exécuter les plus grands ouvrages, soit pour le poëme épique, soit pour la tragédie.

Horace. C'est bien à vous à parler de variété, vous qui avez mis dans vos églogues la tendresse naïve de Théocrite. Vos Géorgiques sont pleines de peintures les plus riantes. Vous embellissez et vous passionnez toute la nature. Enfin, dans votre Enéide, le bel ordre, la magnificence, la force et la sublimité d'Homère éclatent par-tout.

Virgile. Mais je n'ai fait que le suivre pas à pas.

Horace. Vous n'aviez point suivi Homère, quand vous avez traité les Amours de Didon. Ce quatrième livre est tout original. On ne peut pas même vous ôter la louange d'avoir fait la descente d'Enée aux enfers plus belle que n'est l'évocation des ames qui est dans l'Odyssée.

Virgile. Mes derniers livres sont négligés. Je ne prétendois pas les laisser si imparfaits. Vous savez que je voulus les brûler.

Horace. Quel dommage, si vous l'eussiez fait! c'étoit une délicatesse excessive. On voit bien que l'auteur des Géorgiques auroit pu

finir l'Enéide avec le même soin. Je regarde moins cette dernière exactitude, que l'effort du génie, la conduite de tout l'ouvrage, la force et la hardiesse des peintures. A vous parler ingénument, si quelque chose vous empêche d'égaler Homère, c'est d'être plus poli, plus châtié, plus fini ; mais moins simple, moins fort, moins sublime : car d'un seul trait il met la nature toute nue devant les yeux.

Virgile. J'avoue que j'ai dérobé quelque chose à la simple nature, pour m'accommoder au goût d'un peuple magnifique et délicat sur toutes les choses qui ont rapport à la politesse. Homère semble avoir oublié le lecteur, pour ne songer à peindre en tout que la vraie nature. En cela je lui cède.

Horace. Vous êtes toujours modeste, Virgile qui eut tant de peine à se produire à la cour d'Auguste. Je vous ai dit librement ce que j'ai pensé sur vos ouvrages; dites-moi de même les défauts des miens. Quoi donc ! me croyez-vous incapable de les reconnoître ?

Virgile. Il y a, ce me semble, quelques endroits de vos odes qui pourroient être retranchés sans rien ôter au sujet, et qui n'entrent point dans votre dessein. Je n'ignore

point le transport que l'ode doit avoir ; mais il y a des choses écartées, qu'un beau transport ne va point chercher. Il y a aussi quelques endroits passionnés, merveilleux, où vous remarquerez peut-être quelque chose qui y manque ou pour l'harmonie, ou pour la simplicité de la passion. Jamais homme n'a donné un tour plus heureux que vous à la parole, pour lui faire signifier un beau sens avec brièveté et délicatesse. Les mots deviennent tous nouveaux par l'usage que vous en faites : mais tout n'est pas également coulant ; il y a des choses que je croirois un peu trop tournées.

Horace. Pour l'harmonie, je ne m'étonne pas que vous soyez si difficile. Rien n'est si doux et si nombreux que vos vers : leur cadence seule attendrit et fait couleur les larmes des yeux...

Virgile. L'ode demande une autre harmonie, toute différente, que vous avez trouvée presque toujours, et qui est plus variée que la mienne.

Horace. Enfin, je n'ai fait que de petits ouvrages. J'ai blâmé ce qui est mal ; j'ai montré les règles de ce qui est bien, mais je n'ai rien exécuté de grand comme votre poëme héroïque.

Virgile. En vérité, mon cher Horace, il y a déjà trop long-temps que nous nous donnons des louanges pour d'honnêtes gens : j'en ai honte. Finissons.

FÉNÉLON.

HOMÈRE ET ÉSOPE.

Amour des Hommes pour le Merveilleux.

Homère. En vérité toutes les fables que vous venez de me réciter ne peuvent être assez admirées. Il faut que vous ayez beaucoup d'art pour déguiser ainsi, en petits contes, les instructions les plus importantes que la morale puisse donner, et pour couvrir vos pensées sous des images aussi justes et aussi familières que celles-là.

Esope. Il m'est bien doux d'être loué sur cet art, par vous qui l'avez si bien entendu.

Homère. Moi ! je ne m'en suis jamais piqué.

Esope. Quoi ! n'avez-vous pas prétendu cacher de grands mystères dans vos ouvrages ?

Homère. Hélas ! point du tout.

Esope. Cependant tous les savans de mon âge

le disoient. Il n'y avoit rien dans l'Illiade, ni dans l'Odyssée, à quoi ils ne donnassent les allégories les plus belles du monde. Ils soutenoient que tous les secrets de la théologie, de la physique, de la morale, et des mathématiques même, étoient renfermés dans ce que vous aviez écrit. Véritablement, il y avoit quelque difficulté à les développer; où l'un trouvoit un sens moral, l'autre en trouvoit un physique : mais, à cela près, ils convenoient que vous aviez tout dit à qui le comprenoit bien.

Homère. Sans mentir, je m'étois bien douté que de certaines gens ne manqueroient point d'entendre finesse où je n'en avois point entendu. Comme il n'est rien tel que de prophétiser des choses éloignées en attendant l'événement, il n'est rien tel aussi que de débiter des fables en attendant l'allégorie.

Esope. Il falloit que vous fussiez bien hardi pour vous reposer sur vos lecteurs du soin de mettre des allégories dans vos poëmes. Où en eussiez-vous été, si on les eût pris au pied de la lettre?

Homère. Eh bien ! ce n'eût pas été un grand malheur.

Esope. Quoi ! ces dieux qui s'estropient les uns les autres ; ce foudroyant Jupiter qui, dans une assemblée de divinités, menace l'auguste Junon de la battre ; ce Mars, qui, étant blessé par Diomède, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, et n'agit pas comme un seul ; tout cela eût été bon sans allégorie ?

Homère. Pourquoi non ? vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai ! détrompez-vous. L'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des fables ; elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire sans contenir aucune vérité. Ainsi, le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu dans l'esprit humain ; mais le faux y entre bien sous sa propre figure, car c'est le lieu de sa naissance et de sa demeure ordinaire, et le vrai y est étranger. Je vous dirai bien plus ; quand je me fusse tué à imaginer des fables allégoriques, il eût bien pu arriver que la plupart des gens auroient pris la fable comme une chose qui n'eût point trop été hors d'apparence, et auroient laissé là l'allégorie ; et en effet vous devez savoir que mes dieux, tels

qu'ils sont, et tous mystères à part, n'ont point été trouvés ridicules.

Esope. Cela me fait trembler. Je crains furieusement que l'on ne croie que mes bêtes aient parlé, comme elles font dans mes apologues.

Homère. Voilà une plaisante peur.

Esope. Eh quoi! si l'on a bien cru que les dieux aient pu tenir les discours que vous leur avez prêtés, pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes aient parlé de la manière dont je les ai fait parler?

Homère. Ah! ce n'est pas la même chose. Les hommes veulent bien que les dieux soient aussi foux qu'eux, mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages.

FONTENELLE.

ARISTOPHANE ET LE PÈRE BRUMOI.

But de la Comédie chez les Grecs.

Aristophane. J'ai entendu parler ici de votre théâtre des Grecs. On dit que vous me justifiez assez bien de la mort de Socrate, à laquelle je ne contribuai pas plus qu'à la vôtre; mais j'ai été fort étonné d'apprendre que vous ayez rendu si peu de justice à la comédie de

mon temps. Selon vous, elle se sentoit encore, non-seulement de la licence, mais de la grossièreté du siècle de Thespis. Savez-vous, mon révérend père, que, pour débiter une pareille impertinence, ce n'étoit pas la peine d'avoir passé une partie de votre vie sur le théâtre des Grecs?

Le père Brumoi. On voit bien que vous usez du privilége des morts; mais passons. Quoi! vous justifierez ces personnalités cruelles qui flétrissoient l'honneur de vos premiers citoyens, cette licence odieuse qui scandalisoit la pudeur?

Aristophane. J'excuse vos réflexions sur le scandale; vos mœurs sont devenues si pures!

Le père Brumoi. Aristophane, vous n'avez pas changé de caractère.

Aristophane. Mais vous me semblez d'une morale bien rigide. Apprenez, mon révérend père, que jamais la muse comique n'a joué un rôle plus brillant, plus honorable, que celui qu'elle jouoit de mon temps, que les autres nations n'ont eu que des tréteaux, et qu'Athènes seule peut se glorifier d'avoir eu un théâtre.

Le père Brumoi. Vous n'y pensez pas, Aristophane; et notre divin Molière?

Aristophane. J'excepte celui-là; il méritoit d'être né dans l'Attique.

Le père Brumoi. Eh! comment me persuasuaderez-vous ces étranges paradoxes?

Aristophane. Par les faits. La comédie telle que j'en avois donné le plan, étoit liée à la constitution même de l'état; elle étoit un des principaux ressorts du gouvernement; et lorsque je me donnai tant de liberté contre Cléon, et beaucoup d'autres qui avoient part à l'administration, je me conformois à l'esprit, et je suivois les ordres secrets de la république.

Le père Brumoi. Vous me surprenez.

Aristophane. M'eût-elle décerné une couronne de l'olivier sacré, si elle n'eût pas reconnu que j'avois rempli les devoirs d'un excellent citoyen? Mais je veux vous étonner davantage. Le genre de comédie dont je fus l'inventeur, étoit le seul qui convînt au gouvernement d'Athènes. Dans une démocratie, dont le principe est l'égalité, où l'état ne peut avoir d'autre crainte, sinon que quelque citoyen trop puissant ne donne atteinte à la liberté commune, rien n'étoit plus nécessaire qu'un poète comique, qui dénonçât à ses concitoyens ceux dont l'ambition commençoit à devenir suspecte, et qui pouvoit abuser de

leur crédit, soit pour corrompre les anciennes mœurs, soit pour amener des révolutions; enfin, il falloit un homme qui fût autorisé à livrer au ridicule ceux qui, par une considération usurpée, étoient à portée de nuire à la tranquillité publique. Ce moyen plus doux que l'ostracisme, et que les équivalens de cette peine employés dans d'autres états, servoit en même temps de frein aux attentats de la calomnie. Cet usage de nommer, qui vous paroît si cruel, étoit un engagement que l'auteur prenoit avec la vérité. Mes pièces n'étoient point de ces satires clandestines et ténébreuses; elles étoient représentées dans les jours solennels, le peuple et les magistrats assemblés. Enfin, elles étoient destinées à servir de châtiment à ces crimes envers la société, contre lesquels la loi n'avoit pas prononcé de peine.

Le père Brumoi. Vous me dites le mot d'une énigme de vingt siècles. Avouez pourtant que l'abus de cette liberté comique étoit à craindre, et qu'il étoit difficile qu'elle se renfermât toujours dans les bornes du vrai. Vous-même, peut-être.....

Aristophane. Vous ne récuserez pas le témoignage d'un ami de Socrate, de Platon, qui m'appeloit l'historien le plus fidèle des mœurs

d'Athènes : mais ce qui prouvera mieux encore la noble franchise de mon caractère, c'est qu'en effet il m'arriva de me tromper une fois, et de traiter Lamachus, à peu près comme j'avois traité Socrate. Eh bien, j'osai me rétracter en public, tant une fermeté courageuse et vraie étoit l'attribut auquel je me faisois reconnoître.

Le père Brumoi. Et pourquoi ne pas vous rétracter aussi sur Socrate?

Aristophane. Vous pouvez tirer la conséquence.

Le père Brumoi. La mort de ce philosophe laissera subsister contre vous un préjugé que le temps aura peine à détruire.

Aristophane. S'il eût profité de ma comédie, en gardant plus de ménagemens, il eût échappé à sa destinée. La liberté de penser est permise, sans doute ; mais le gouvernement a droit d'imposer le silence.

Le père Brumoi. Vous me donnez des idées toutes nouvelles sur un art que je croyois connoître; j'avoue que je n'avois jamais considéré la comédie sous ces rapports.

Aristophane. Si vous aviez saisi l'esprit des miennes, vous eussiez découvert ces rapports intimes qu'elles avoient avec l'administration

publique. Vous n'eussiez vu dans la comédie des Acharnaniens, déconcerter les mesures du roi de Perse; livrer le secret des dépêches de ses ambassadeurs à la république; précautionner ma patrie contre leurs insinuations dangereuses; en un mot, le prince lui-même fut obligé de reconnoître que mes conseils tendoient au bien d'Athènes, et je ne me laissai point séduire par cette louange. Les Lacédémoniens m'en donnèrent une bien plus flatteuse encore, lorsqu'ils posèrent pour préliminaires d'une paix avec les Athéniens la restitution d'Egine, parce que mon patrimoine étoit dans cette île, et qu'ils vouloient se venger de la supériorité que ma patrie avoit conservée pendant la guerre par mes conseils. Si vous aviez rassemblé ces témoignages de mon siècle, vous auriez vu que, sous le masque de Thalie, je gouvernois le peuple le plus éclairé de la Grèce, et vous n'auriez pas donné occasion à tant d'écrivains obscurs de répéter que, de mon temps, la comédie étoit encore voisine du chariot de Thespis.

Le père Brumoi. Votre liberté cependant fut condamnée, et même abrogée quelque temps après vous.

Aristophane. Oui, lorsque les lois se cor-

rompirent, lorsque l'équilibre de la démocratie ne subsistoit plus, puisqu'il y avoit des gens assez puissans pour gêner les plaisirs du peuple.

Le père Brumoi. Convenez, du moins, que cette licence eût été déplacée sous tout autre gouvernement.

Aristophane. Je l'avoue, et c'est pour cela que je vous ai dit que les autres nations avoient à peine eu des tréteaux, si on compare leurs théâtres à celui d'Athènes. Dans l'orient, par exemple, et sous l'empire du grand roi, toute comédie eût été contraire au principe de son gouvernement arbitraire. Ce n'est point à des esclaves de s'amuser d'autres esclaves : le rire est incompatible avec la servitude. Les grands, d'ailleurs, sont trop puissans dans ce genre d'états, pour que l'on ose les juger. L'unique intérêt des peuples est de tâcher d'adoucir leur joug, non par des représentations libres et courageuses, qui ne peuvent se supposer dans une pareille constitution, mais en enveloppant quelques vérités du voile timide des allégories, des fables, des paraboles : aussi ce genre d'écrire est-il né dans l'orient.

Dans une monarchie tempérée par les lois et par les mœurs, votre Molière a fixé les justes

bornes de la liberté comique. Il a dû respecter le gouvernement qui pouvoit employer ses talens plus utilement encore qu'il ne l'a fait, en lui donnant sous main plus de faveur contre tout ce qui pouvoit blesser les bienséances de la société; contre ces disputes ridicules qui finissent quelquefois par devenir sanglantes; contre la dépravation des mœurs et la confusion des rangs; contre les fausses notions de l'honneur, ou, ce qui ne seroit pas moins important, contre les principes qui tendroient à affoiblir ce ressort des monarchies, et les dangereux exemples qui pourroient en résulter. Enfin la comédie fut de mon temps ce qu'elle devoit être. On dit qu'elle dégénère tous les jours parmi vous, et j'en suis fâché; car votre nation avoit beaucoup de trait de ressemblance avec la mienne.

Le père Brumoi. Vous venez de me parler de votre art en politique, et je vois bien que je n'avois lu le théâtre des Grecs qu'en scholiaste.

Aristophane. C'est qu'en général il y a bien de la témérité à vouloir juger de ce qui se passoit il y a deux mille ans, tandis que nous avions tant de peine à rencontrer juste sur les événemens qui se passoient sous nos yeux.

PALISSOT.

LE CARDINAL DE RICHELIEU, ET LE CARDINAL MAZARIN.

Caractère de ces deux Ministres. Différence entre la vraie et la fausse Politique.

Le card. de Richelieu. Hé, vous voilà, seigneur Jules! On dit que vous avez gouverné la France après moi. Comment avez-vous fait? Avez-vous achevé de réunir toute l'Europe contre la maison d'Autriche? Avez-vous renversé le parti huguenot que j'avois affoibli? Enfin avez-vous achevé d'abaisser les grands?

Le card. Mazarin. Vous aviez commencé tout cela; mais j'ai eu bien d'autres choses à démêler. Il m'a fallu soutenir une régence orageuse.

Le card. de Richelieu. Un roi, inappliqué et jaloux du ministre même qui le sert, donne bien plus d'embarras dans le cabinet, que la foiblesse et la confusion d'une régence. Vous aviez une reine assez ferme, et sous laquelle on pouvoit plus facilement mener les affaires, que sous un roi épineux qui étoit toujours aigri contre moi par quelque favori naissant. Un tel prince ne gouverne ni ne laisse gou-

verner; il faut le servir malgré lui, et on ne le fait qu'en s'exposant chaque jour à périr. Ma vie a été malheureuse par celui de qui je tenois toute mon autorité. Vous savez que de tous les rois qui traversèrent le siége de La Rochelle, le roi mon maître fut celui qui me donna le plus de peine. Je n'ai pas laissé de donner le coup mortel au parti huguenot, qui avoit tant de places de sûreté et tant de chefs redoutables. J'ai porté la guerre jusque dans le sein de la maison d'Autriche. On n'oubliera jamais la révolte de la Catalogne; le secret impénétrable avec lequel le Portugal s'est préparé à secouer le joug injuste des Espagnols; la Hollande soutenue par notre alliance dans une longue guerre contre la même puissance; tous les alliés du Nord, de l'Empire et de l'Italie attachés à moi personnellement, comme à un homme incapable de leur manquer; enfin, au dedans de l'état, des grands rangés à leur devoir. Je les avois trouvés intraitables, se faisant honneur de cabaler sans cesse contre tous ceux à qui le roi confioit son autorité, et ne croyant devoir obéir au roi même, qu'autant qu'il les y engageoit, en flattant leur ambition, et en leur donnant dans leurs gouvernemens un pouvoir sans bornes.

Le card. Mazarin. Pour moi, j'étois un étranger ; tout étoit contre moi : je n'avois de ressource que dans mon industrie. J'ai commencé par m'insinuer dans l'esprit de la reine ; j'ai su écarter les gens qui avoient sa confiance ; je me suis défendu contre les cabales des courtisans, contre le parlement déchaîné, contre la Fronde, parti animé par un cardinal audacieux et jaloux de ma fortune ; enfin contre un prince qui se couvroit tous les ans de nouveaux lauriers, et qui n'employoit la réputation de ses victoires qu'à me perdre avec plus d'autorité. J'ai dissipé tant d'ennemis. Deux fois chassé du royaume, j'y suis rentré deux fois triomphant. Pendant mon absence même, c'étoit moi qui gouvernois l'état. J'ai poussé jusqu'à Rome le cardinal de Retz ; j'ai réduit le prince de Condé à se sauver en Flandre ; enfin j'ai conclu une paix glorieuse ; et j'ai laissé en mourant un jeune roi en état de donner la loi à toute l'Europe. Tout cela s'est fait par mon génie fertile en expédiens, par la souplesse de mes négociations, et par l'art que j'avois de tenir toujours les hommes dans quelque nouvelle espérance. Remarquez que je n'ai pas répandu une seule goutte de sang.

Le card. de Richelieu. Vous n'aviez garde d'en répandre : vous étiez trop foible et trop timide.

Le card. Mazarin. Timide ! hé, n'ai-je pas fait mettre les trois princes à Vincennes ? M. le Prince eut tout le temps de s'ennuyer dans sa prison.

Le card. de Richelieu. Je parie que vous n'osiez ni le retenir en prison, ni le délivrer, et que votre embarras fut la vraie cause de la longueur de sa prison. Mais venons au fait. Pour moi j'ai répandu du sang : il l'a fallu, pour abaisser l'orgueil des grands toujours prêts à se soulever. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui a laissé tous les courtisans et tous les officiers d'armée reprendre leur ancienne hauteur, n'ait fait mourir personne dans un gouvernement si foible.

Le card. Mazarin. Un gouvernement n'est point foible quand il mène les affaires au but par souplesse, sans cruauté. Il vaut mieux être renard, que lion ou tigre.

Le card. de Richelieu. Ce n'est point cruauté que de punir des coupables, dont les mauvais exemples en produiroient d'autres. L'impunité attirant sans cesse des guerres civiles, elle eût anéanti l'autorité du roi, eût ruiné

l'état, et eût coûté le sang de je ne sais combien de milliers d'hommes : au lieu que j'ai établi la paix et l'autorité, en sacrifiant un petit nombre de têtes coupables. D'ailleurs, je n'ai jamais eu d'autres ennemis que ceux de l'état.

Le card. Mazarin. Mais vous pensiez être l'état en personne ; vous supposiez qu'on ne pouvoit être bon François sans être à vos gages.

Le card. de Richelieu. Avez-vous épargné le premier prince du sang, quand vous l'avez cru contraire à vos intérêts? Pour être bien à la cour, ne falloit-il pas être Mazarin? Je n'ai jamais poussé plus loin que vous les soupçons et la défiance. Nous servions tous deux l'état ; en le servant, nous voulions l'un et l'autre tout gouverner. Vous tâchiez de vaincre vos ennemis par la ruse et par un lâche artifice ; pour moi, j'ai abattu les miens à force ouverte, et j'ai cru de bonne foi qu'ils ne cherchoient à me perdre que pour jeter encore une fois la France dans les calamités et dans la confusion d'où je venois de la tirer avec tant de peine. Mais enfin j'ai tenu ma parole ; j'ai été ami et ennemi de bonne foi ; j'ai soutenu l'autorité de mon maître avec courage et dignité. Il n'a tenu qu'à ceux que j'ai poussés à bout, d'être

comblés de graces ; j'ai fait toutes sortes d'avances vers eux : j'ai aimé, j'ai cherché le mérite dès que je l'ai reconnu. Je voulois seulement qu'ils ne traversassent pas mon gouvernement, que je croyois nécessaire au salut de la France. S'ils eussent voulu servir le roi selon leurs talens, sous mes ordres, ils eussent été mes amis.

Le card. Mazarin. Dites plutôt qu'ils eussent été vos valets ; des valets bien payés à la vérité : mais il falloit s'accommoder d'un maître jaloux, impérieux, implacable, sur tout ce qui blessoit sa jalousie.

Le card. de Richelieu. Hé bien, quand j'aurois été trop jaloux et trop impérieux ; c'est un grand défaut, il est vrai : mais combien avois-je de qualités, qui marquent un génie étendu et une ame élevée ? Pour vous, seigneur Jules, vous n'avez montré que de la finesse et de l'avarice. Vous avez bien fait pis aux François, que répandre leur sang ; vous avez corrompu le fond de leurs mœurs ; vous avez rendu la probité gauloise et ridicule. Je n'avois que réprimé l'insolence des grands ; vous avez abattu leur courage, dégradé la noblesse, confondu toutes les conditions, rendu toutes les graces vénales. Vous craigniez

le mérite : on ne s'insinuoit auprès de vous qu'en vous montrant un caractère d'esprit bas, souple, et capable de mauvaises intrigues; vous n'avez même jamais eu la vraie connoissance des hommes ; vous ne pouviez rien croire que le mal, et tout le reste n'étoit pour vous qu'une belle fable ; il ne vous falloit que des esprits fourbes, qui trompassent ceux avec qui vous aviez besoin de négocier, ou des trafiquans qui vous fissent argent de tout : aussi votre nom demeure avili et odieux ; au contraire, on m'assure que le mien croît tous les jours en gloire dans la nation françoise.

Le card. Mazarin. Vous aviez les inclinations plus nobles que moi, un peu plus de hauteur et de fierté ; mais vous aviez je ne sais quoi de vain et de faux. Pour moi, j'ai évité cette grandeur de travers, comme une vanité ridicule. Toujours des poètes, des orateurs, des comédiens ; vous étiez vous-même poète, orateur, rival de Corneille ; vous faisiez des livres de dévotion sans être dévot ; vous vouliez être de tous les métiers, faire le galant, exceller en tout genre ; vous avaliez l'encens de tous les auteurs. Y a-t-il en Sorbonne une porte, ou un panneau de vître, où vous n'ayez fait mettre vos armes ?

Le card. de Richelieu. Votre satire est assez piquante; mais elle n'est pas sans fondement. Je vois bien que la bonne gloire devroit faire fuir certains honneurs que la grossière vanité cherche, et qu'on se déshonore à force de vouloir trop être honoré. Mais enfin j'aimois les lettres; j'ai excité l'émulation pour les rétablir. Pour vous, vous n'avez jamais eu aucune attention, ni à l'église, ni aux lettres, ni aux arts, ni à la vertu. Faut-il s'étonner qu'une conduite si odieuse ait soulevé tous les grands de l'état et tous les honnêtes gens contre un étranger?

Le card. Mazarin. Vous ne parlez que de votre magnanimité chimérique; mais, pour bien gouverner un état, il n'est question ni de générosité, ni de bonne foi, ni de bonté de cœur. Il est question d'un esprit fécond en expédiens, qui soit impénétrable dans ses desseins, qui ne donne rien à sa passion, mais tout à l'intérêt; qui ne s'épuise jamais en ressources pour vaincre les difficultés.

Le card. de Richelieu. La vraie habileté consiste à n'avoir jamais besoin de tromper, et à réussir toujours par des moyens honnêtes. Ce n'est que par foiblesse et faute de connoître le droit chemin, qu'on prend les sentiers

détournés, et qu'on a recours à la ruse. La vraie habileté consiste à ne s'occuper point de tant d'expédiens, mais à choisir d'abord par une vue nette et précise celui qui est le meilleur, en le comparant aux autres. Cette fertilité d'expédiens vient moins d'étendue et de force de génie, que de défaut de force et de justesse pour savoir choisir. La vraie habileté consiste à comprendre qu'à la longue, la plus grande de toutes les ressources dans les affaires est la réputation universelle de probité. Vous êtes toujours en danger, quand vous ne pouvez mettre dans vos intérêts que des dupes ou des fripons; mais quand on compte sur votre probité, les bons et les méchans même se fient à vous. Vos ennemis vous craignent bien, et vos amis vous aiment de même. Pour vous, avec tous vos personnages de Protée, vous n'avez su vous faire ni aimer, ni estimer, ni craindre. J'avoue que vous étiez un grand comédien, mais non pas un grand homme.

Le card. Mazarin. Vous parlez de moi comme si j'avois été un homme sans cœur. J'ai montré en Espagne, pendant que j'y portois les armes, que je ne craignois point la mort. On l'a encore vu dans les périls où j'ai été exposé pendant les guerres civiles de

France. Pour vous, on sait que vous aviez peur de votre ombre, et que vous pensiez toujours voir sous votre lit quelque assassin prêt à vous poignarder. Mais il faut croire que vous n'aviez ces terreurs paniques que dans certaines heures.

Le card. de Richelieu. Tournez-moi en ridicule tant qu'il vous plaira. Pour moi, je vous ferai toujours justice sur vos bonnes qualités. Vous ne manquiez pas de valeur à la guerre : mais vous manquiez de courage, de fermeté, de grandeur d'ame dans les affaires. Vous n'étiez souple que par foiblesse, et faute d'avoir dans l'esprit des principes fixes. Vous n'osiez résister en face; c'est ce qui vous faisoit promettre trop facilement, et éluder ensuite toutes vos paroles par cent défaites captieuses. Ces défaites étoient pourtant grossières et inutiles; elles ne vous mettoient à couvert qu'à cause que vous aviez l'autorité: et un honnête homme auroit mieux aimé que vous lui eussiez dit nettement : J'ai eu tort de vous promettre, et je me vois dans l'impuissance d'exécuter ce que je vous ai promis ; que d'ajouter au manquement de parole des pantalonnades, pour vous jouer des malheureux. C'est peu que d'être brave dans un

combat, si on est foible dans une conversation. Beaucoup de princes capables de mourir avec gloire, se sont déshonorés comme les derniers des hommes par leur mollesse dans les affaires journalières.

Le card. Mazarin. Il est bien aisé de parler ainsi : mais quand on a tant de gens à contenter, on les amuse comme on peut ; on n'a pas assez de graces pour en donner à tous. Chacun d'eux est bien loin de se faire justice. N'ayant pas autre chose à leur donner, il faut bien au moins leur laisser de vaines espérances.

Le card. de Richelieu. Je conviens qu'il faut laisser espérer beaucoup de gens : ce n'est pas les tromper ; car chacun en son rang peut trouver sa récompense, et s'avancer même en certaines occasions au-delà de ce qu'on auroit cru. Pour les espérances disproportionnées et ridicules, s'ils les prennent, tant pis pour eux. Ce n'est pas vous qui les trompez, ils se trompent eux-mêmes, et ne peuvent s'en prendre qu'à leur propre folie. Mais leur donner, dans la chambre, des paroles dont vous riez dans le cabinet, c'est ce qui est indigne d'un honnête homme, et pernicieux à la réputation des affaires. Pour moi, j'ai sou-

tenu et agrandi l'autorité du roi, sans recourir à de si misérables moyens. Le fait est convaincant; et vous disputez contre un homme qui est un exemple décisif contre vos maximes.

FÉNÉLON.

MILON LE CROTONIATE ET SMINDIRIDE LE SYBARITE.

La Délicatesse diminue le nombre des plaisirs.

Smindiride. Tu es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un bœuf sur tes épaules aux jeux olympiques.

Milon. Assurément, l'action fut fort belle. Toute la Grèce y applaudit, et l'honneur s'en répandit jusque sur la ville de Crotone ma patrie, d'où sont sortis une infinité de braves athlètes. Au contraire, ta ville de Sybaris sera décriée à jamais par la mollesse de ses habitans, qui avoient banni les coqs de peur d'en être éveillés, et qui prioient les gens à manger un an avant le jour du repas, pour avoir le loisir de le faire aussi délicat qu'ils le vouloient.

Smindiride. Tu te moques des Sybarites:

mais toi, Crotoniate grossier, crois-tu que se vanter de porter un bœuf, ce ne soit pas se vanter de lui ressembler beaucoup?

Milon. Et toi, crois-tu avoir ressemblé à un homme, quand tu t'es plaint d'avoir passé une nuit sans dormir; parce que, parmi les feuilles de rose dont ton lit étoit semé, il y en avoit une sous toi qui s'étoit pliée en deux?

Smindiride. Il est vrai que j'ai eu cette délicatesse; mais pourquoi te paroît-elle si étrange?

Milon. Et comment se pourroit-il qu'elle ne me le parût pas?

Smindiride. Quoi! n'as-tu jamais entendu parler de quelque conquérant qui, au retour d'une expédition glorieuse, se trouvât peu satisfait de ses triomphes, parce que la fortune y avoit eu plus de part que sa conduite et sa valeur?

Milon. Non, je n'en ai point entendu parler; mais qu'en veux-tu conclure?

Smindiride. Que ce conquérant, et généralement presque tous les hommes, quoique couchés sur des fleurs, ne sauroient dormir, s'il y a une feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaisirs. Ce sont des lits de rose;

où il est bien difficile que toutes les feuilles se tiennent étendues, et qu'aucune ne se plie : cependant le plis d'une suffit pour incommoder beaucoup.

Milon. Je ne suis pas fort savant sur ces matières-là; mais il me semble que toi, et le conquérant que tu supposes, et vous tant que vous êtes, vous avez extrêmement tort. Pourquoi vous rendez-vous si délicats?

Smindiride. Ah! Milon! les gens d'esprit ne sont pas des Crotoniates comme toi; mais ce sont des Sybarites encore plus raffinés que je n'étois.

Milon. Je vois bien ce que c'est. Les gens d'esprit ont assurément plus de plaisirs qu'il ne leur en faut; et ils permettent à leur délicatesse d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent bien être sensibles aux plus petits désagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs assez d'agrémens pour eux; et sur ce pied-là, je trouve qu'ils ont raison.

Smindiride. Ce n'est point du tout cela. Les gens d'esprit n'ont pas plus de plaisirs qu'il ne leur en faut.

Milon. Ils sont donc fous de s'amuser à être si délicats.

Smindiride. Voilà le malheur. La délica-

tesse est tout-à-fait digne des hommes. Elle n'est produite que par les bonnes qualités de l'esprit et du cœur : on se sait bon gré d'en avoir; on tâche d'en acquérir quand on n'en a pas. Cependant la délicatesse diminue le nombre des plaisirs, et on n'en a point trop. Elle est cause qu'on les sent moins vivement, et d'eux-mêmes, ils ne sont point trop vifs. Que les hommes sont à plaindre! leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, et leur raison leur apprend à en goûter encore moins.

FONTENELLE.

LE ROI DE PRUSSE, GELLERT, ET LE MAJOR G***.

Le Roi. Vous êtes le professeur Gellert?

Gellert. Oui, Sire.

Le Roi. L'envoyé d'Angleterre m'a parlé de vous, comme d'un homme du plus grand mérite. De quel pays êtes-vous?

Gellert. De Hanichen, proche Freyberg.

Le Roi. Quelle est la raison qui empêche que l'Allemagne ne produise de bons écrivains?

Le Major. Votre majesté en a un devant

les yeux, dont les productions ont été jugées par les François même, dignes d'être traduites dans leur langue, et qu'ils honorent du titre de La Fontaine d'Allemagne.

Le Roi, à Gellert. Ceci, sans doute, est une grande preuve de ce que vous valez.... Mais, dites-moi l'avez-vous lu La Fontaine?

Gellert. Oui, Sire, je l'ai lu, mais sans intention de l'imiter; j'ai ambitionné le mérite d'être original à ma façon.

Le Roi. Et je trouve que vous avez bien fait, Mais encore un coup, pourquoi notre Germanie n'a-t-elle pas un plus grand nombre d'aussi bons auteurs que vous?

Gellert. Votre majesté me paroît un peu prévenue contre les Allemands.

Le Roi. Nenni, je vous le jure.

Gellert. Ou du moins contre ceux qui écrivent.

Le Roi. Il est vrai que je n'en ai pas trop bonne opinion.....car enfin, d'où vient qu'un bon historien est encore à naître dans leur pays?

Gellert. Sire, nous en avons plusieurs: Cramer, entre autres, qui a continué Bossuet. Je pourrois encore citer à votre majesté le savant Mascow.

Le Roi. Un Allemand continuateur de l'histoire de Bossuet!...Eh! comment cela se peut-il?

Gellert. Non-seulement il l'a continuée, mais il a rempli cette tâche si difficile avec le plus grand succès. L'un des plus célèbres professeurs des états de votre majesté a jugé cette continuation aussi éloquente, et supérieure, quant à l'exactitude, à celle qu'avoit commencée Bossuet.

Le Roi. A la bonne heure!..; mais comment se peut-il que nous n'ayons pas encore en allemand une bonne traduction de Tacite?

Gellert. C'est que cet auteur est très-difficile à traduire, et que les traductions que les François même en ont données, sont absolument sans mérite.

Le Roi. Oh! sur ce point je suis de votre avis.

Gellert. Différentes causes ont contribué jusqu'à présent à empêcher les Allemands de devenir supérieurs en différens genres de littérature. Tandis que les sciences et les arts florissoient dans la Grèce, les Romains étoient uniquement occupés de l'art pernicieux de la guerre; et ne pourroit-on pas, eu égard au siècle où nous vivons, nous comparer en

ce point aux Romains ? ne pourroit-on pas même ajouter à ceci, que nos auteurs n'ont pas trouvé les encouragemens qu'ont trouvés les littérateurs dans tous les genres de la part des Auguste et des Louis XIV ?

Le Roi. La Saxe a pourtant produit deux Auguste.

Gellert. Aussi avons-nous vu naître dans ce pays d'heureux commencemens ; mais.....

Le Roi. Mais comment peut-on espérer d'en voir renaître d'autres, dans les divisions dont elle est agitée ?

Gellert. Ce n'est pas ce que je prétends ; je desirerois seulement que chaque souverain voulût, dans ses propres états, encourager les hommes d'un vrai génie.

Le Roi. Ne sortîtes-vous jamais de la Saxe ?

Gellert. J'ai été une fois à Berlin.

Le Roi. Je crois que vous devriez voyager.

Gellert. Moi, Sire, je n'ai aucune inclination pour les voyages ; et, dussé-je en avoir le goût, mes moyens n'y sauroient suffire.

Le Roi. Quelle est votre maladie ordinaire ; celle des érudits, sans doute ?

Gellert. A la bonne heure, puisqu'il plaît à votre majesté de la nommer ainsi ; je n'aurois pu, sans un excès de vanité, l'appeler ainsi moi-même.

Le Roi. J'ai senti ses atteintes ainsi que vous, et je pourrois, je crois, vous en guérir. Il vous faut beaucoup d'exercice, souvent monter à cheval, et vous purger une fois la semaine avec de la rhubarbe.

Gellert. Le remède, Sire, pourroit être pour moi plus dangereux que le mal. Si le cheval étoit fringant et plus vigoureux que moi, je ne risquerois pas de le monter; s'il l'étoit moins, j'en tirerois peu de soulagement.

Le Roi. En ce cas, prenez une voiture.

Gellert. Je ne suis pas assez riche pour cela.

Le Roi. J'entends; voilà où le soulier blesse assez généralement les gens de lettres d'Allemagne..... Il est vrai qu'aujourd'hui les temps sont bien mauvais.

Gellert. Oui, Sire, très-mauvais!..... mais s'il plaisoit à votre majesté de rendre la paix à l'Empire?....

Le Roi. Eh! comment le pourrois-je? ignorez-vous que j'ai pour ennemis trois têtes couronnées?

Gellert. Ce que j'ignore le moins, c'est l'Histoire ancienne: je me suis bien moins attaché à la moderne.

Le Roi. Lequel préférez-vous, comme poète épique, ou d'Homère, ou de Virgile?

Gellert. Homère, en qualité de génie créateur, mérite très-certainement la préférence.

Le Roi. Virgile cependant est plus châtié que l'autre.

Gellert. Nous vivons dans un siècle trop éloigné de celui d'Homère, pour pouvoir prononcer, sans risque, sur le style et sur les mœurs de ces temps reculés ; c'est pourquoi je m'en tiens au jugement de Quintilien, qui donne la préférence à Homère.

Le Roi. Nous ne devons pourtant pas, ce me semble, une déférence trop servile au jugement des anciens.

Gellert. Aussi n'est-ce pas aveuglément que je m'y soumets. Je ne les adopte que dans le cas où les temps reculés jettent (si j'ose m'exprimer ainsi) une espèce de nuage, qui m'empêche de les voir avec mes propres yeux, et me tient par conséquent en garde contre les décisions que je pourrois hasarder.

Le Roi. Vous avez fait, dit-on, des fables très-estimées?.... Voudriez-vous m'en réciter une.

Gellert. Je ne sais, en vérité, Sire, si j'oserois l'entreprendre, tant j'ai lieu de me méfier de ma mémoire.

Le Roi. Tâchez-y, je vous prie, je vais

passer un moment dans mon cabinet pour vous donner le temps de rappeler vos idées. . . . *(Le Roi en entrant,)* Eh bien! y avez-vous réussi ?

Gellert. Oui, Sire, en voici une : « Certain » peintre athénien, que l'amour de la gloire » touchoit plus que celui de la fortune, deman- » doit un jour à un connoisseur son senti- » ment sur un de ces tableaux qui représen- » toit le dieu Mars. Le connoisseur lui dit » franchement les défauts qu'il croyoit trou- » ver dans l'ouvrage, et sur-tout le trop d'art » qui se faisoit sentir dans la généralité de » la composition. En cet instant, arrive un » homme très-borné, qui, en parlant du pre- » mier coup d'œil sur le tableau, s'écria avec » transport : Ah! juste ciel, quel chef-d'œuvre! » Mars est vivant, il respire, il épouvante! » regardez ce pied, ces doigts, ces ongles! » quel goût! quel air de grandeur dans ce » casque, et dans toute l'armure de ce dieu » terrible!.....Le peintre, à ce propos, rougit; » et, tirant à part le connoisseur : Je suis main- » tenant convaincu, lui dit-il, de la solidité » de votre jugement.

» Et le tableau fut effacé. »

Le Roi. Voyons maintenant la morale.

Gellert. La voici: « Quand les productions d'un auteur, quel qu'il soit, ne satisferont pas un bon juge, c'est un grand préjugé contre elles. Mais lorsqu'elles sont admirées par un sot, on ne sauroit trop s'empresser de les jeter au feu. »

Le Roi. Excellent apologue, monsieur Gellert! je sens toute la vérité et toutes les beautés de cette composition?..... mais lorsque Gottsched me lut sa traduction de l'Iphigénie de Racine (j'avois l'original devant les yeux), je n'entendis, je vous le jure, pas un mot de ce qu'il me lut. Si je reste encore ici quelques jours, venez me voir, et sur-tout me lire quelques-unes de vos fables.

Gellert. Je ne crois pas, Sire, devoir m'y exposer..... j'ai pris l'habitude d'une espèce de chant qui ne plaît pas à tout le monde, et que j'ai contractée dans les montagnes.

Le Roi. J'entends : la déclamation des Silésiens. Il faut cependant tâcher de lire vous-même vos productions, si vous voulez qu'elles ne risquent point à perdre beaucoup de leur mérite. Mais revenez bientôt me voir... Adieu, M. Gellert.

Le soir même à son souper : M. Gellert,

dit le monarque, est un autre homme que Gottsched; et de tous les écrivains allemands, c'est le plus ingénieux.

Recueil de Pièces intéressantes,
par M. DE LA PLACE.

UN SEIGNEUR ET UN VILLAGEOIS.

Le Bonheur Champêtre.

Le Seig. Dieu vous garde, bon-homme! vous êtes bien gai!

Le Vil. Comme de coutume.

Le Seig. J'en suis bien aise; cela prouve que vous êtes content de votre état.

Le Vil. Jusqu'à présent j'ai lieu de l'être.

Le Seig. Etes-vous marié?

Le Vil. Oui, grâce au ciel.

Le Seig. Avez-vous des enfans?

Le Vil. J'en avois cinq: j'en ai perdu un; mais ce malheur peut se réparer.

Le Seig. Votre femme est jeune?

Le Vil. Elle a vingt-cinq ans.

Le Seig. Est-elle jolie?

Le Vil. Elle l'est pour moi; mais elle est mieux que jolie, elle est bonne.

Le Seig. Et vous l'aimez ?

Le Vil. Si je l'aime ? eh ! qui ne l'aimeroit pas ?

Le Seig. Et vos enfans, viennent-ils bien ?

Le Vil. Ah ! c'est un plaisir. L'aîné n'a que cinq ans ; il a déjà plus d'esprit que son père ! et mes deux filles ! c'est cela qui est charmant. Le dernier tette encore ; mais le petit compère sera robuste et vigoureux. Croiriez-vous bien qu'il bat ses sœurs, quand elles veulent baiser leur mère ? il a toujours peur qu'on ne vienne le détacher du sein.

Le Seig. Tout cela est donc bien heureux ?

Le Vil. Heureux ! je le crois. Il faut voir la joie quand je reviens du labourage ! On diroit qu'ils ne m'ont pas vu d'un an ; je ne sais auquel entendre. Ma femme est à mon cou, mes filles dans mes bras, mon aîné me saisit les jambes ; il n'y a pas jusqu'au petit Jeannot, qui, se roulant sur le lit de sa mère, ne me tende ses petites mains ; et moi je ris, et je pleure, et je les baise, car tout cela m'attendrit.

Le Seig. Je le crois.

Le Vil. Vous devez le sentir, car sans doute vous êtes père.

Le Seig. Je n'ai pas ce bonheur.

Le Vil. Tant pis : il n'y a que cela de bon.

Le Seig. Et comment vivez-vous ?

Le Vil. Fort bien. D'excellent pain, de bon laitage et du fruit de notre verger. Ma femme, avec un peu de lard, fait une soupe aux choux, dont le roi mangeroit. Nous avons encore les œufs de nos poules, et le dimanche nous nous régalons, et nous buvons un petit coup de vin.

Le Seig. Oui, mais quand l'année est mauvaise ?

Le Vil. On s'y est attendu, et l'on vit doucement de ce que l'on a épargné dans la bonne.

Le Seig. Il y a encore la rigueur du temps, le froid, la pluie, les chaleurs que vous avez à soutenir.

Le Vil. On s'y accoutume ; et si vous saviez quel plaisir on a de venir le soir respirer le frais après un jour d'été, ou l'hiver se dégourdir les mains au feu d'une bonne bourrée entre sa femme et ses enfans ! Et puis on soupe de bon appétit, et on se couche ; et croyez-vous qu'on se souvienne du mauvais temps ? Allez, monsieur, il y a bien du monde qui ne vit pas aussi content que nous.

Le Seig. Et les impôts ?

Le Vil. Nous les payons gaiement ; il le faut bien. Tout le pays ne peut pas être noble. Celui qui nous gouverne, et celui qui nous

juge ne peuvent pas venir labourer. Ils font notre besogne, et nous faisons la leur. Chaque état, comme on dit, a ses peines.

Le Seig Quelle équité ! qu'ils sont heureux !

MARMONTEL.

Les Anciens et les Modernes, ou *la Toilette de madame de* POMPADOUR.

Madame de Pompadour. Quelle est donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille si haute et si noble, à la mine si fière et en même temps si coquette, qui entre à ma toilette sans se faire annoncer, et qui fait la révérence en religieuse ?

Tullia. Je suis Tullia, née à Rome il y a environ dix-huit cents ans ; je fais la révérence à la romaine, et non à la françoise : je suis venue, je ne sais d'où, pour voir votre pays, votre personne et votre toilette.

Madame de Pompadour. Ah ! madame, faites-moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à madame Tullia.

Tullia. Qui ? moi, madame, que je m'asseye sur cette espèce de petit trône incom-

mode, pour que mes jambes pendent à terre, et deviennent toutes rouges ?

Madame de Pompadour. Comment vous asseyez-vous donc, madame ?

Tullia. Sur un bon lit, madame.

Madame de Pompadour. Ah, j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voilà un sur lequel vous pouvez vous étendre à votre aise.

Tullia. J'aime à voir que les Françoises sont aussi bien meublées que nous.

Madame de Pompadour. Ah ! ah ! madame, vous n'avez point de bas ; vos jambes sont nues, vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli en forme de brodequin.

Tullia. Nous ne connoissions point les bas ; c'est une invention agréable et commode que je préfère à nos brodequins.

Madame de Pompadour. Dieu me pardonne ! madame, je crois que vous n'avez point de chemise !

Tullia. Non, madame, nous n'en portions point de notre temps.

Madame de Pompadour. Et dans quel temps viviez-vous, madame ?

Tullia. Du temps de Sylla, de Pompée, de

César, de Caton, de Catilina, de Cicéron, dont j'ai l'honneur d'être la fille; de ce Cicéron, qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la comédie de Paris; on y jouoit Catilina, et tous les personnages de mon temps; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortoit à faire des avances à Catilina; je fus bien surprise. Mais, madame, il me semble que vous avez là de beaux miroirs: votre chambre en est pleine. Nos miroirs n'étoient pas la sixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier?

Madame de Pompadour. Non, madame; ils sont faits avec du sable, et rien n'est si commun parmi nous.

Tullia. Voilà un bel art! j'avoue que cet art nous manquoit. Ah! le joli tableau que vous avez là!

Madame de Pompadour. Ce n'est point un tableau, c'est une estampe; cela n'est fait qu'avec du noir de fumée: on en tire cent copies en un jour, et ce secret éternise les tableaux que le temps consume.

Tullia. Ce secret est admirable: nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

Un savant, *qui assistoit à la toilette, prit alors la parole, et dit à Tullia, en tirant*

un livre de sa poche : Vous serez bien étonnée ,madame , quand vous saurez que ce livre n'est point écrit à la main, qu'il est imprimé à peu près comme les estampes , et que cette invention éternise aussi les ouvrages de l'esprit.

Le Savant présenta son livre à Tullia ; c'etoit un recueil de vers pour madame la marquise. Tullia *en lut une page , admira les caractères , et dit à l'auteur :* Monsieur , l'impression est une belle chose ; et si elle peut immortaliser de pareils vers , cela me paroît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père ?

Le Savant. Oui, madame , mais on ne les lit plus ; j'en suis fâché pour monsieur votre père ; mais aujoud'hui nous ne connoissons guère que son nom.

Alors on apporta du chocolat , du thé , du café , des glaces. Tullia fut étonnée de voir en été de la crême et des groseilles gelées. On lui dit que ces boissons figées avoient été composées en six minutes par le moyen du salpêtre dont on les avoit entourées , et que c'étoit avec du mouvement qu'on avoit produit cette fixation et ce froid

glaçant. Elle demeuroit interdite d'admiration. La noirceur du chocolat et du café lui inspira quelque dégoût ; elle demanda comment ces liqueurs étoient extraites des plantes du pays. Un duc et pair *qui se trouva là lui répondit :* Les fruits dont ces boissons sont composées viennent d'un autre monde, et du fond de l'Arabie.

Tullia. Pour l'Arabie, je la connois; mais je n'avois pas entendu parler de ce que vous appelez *café ;* et pour l'autre monde, je ne connois que celui d'où je viens, et je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

M. le Duc. Le monde dont on vous parle, madame, est un continent nommé l'Amérique, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe et l'Afrique ensemble, et dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que celui d'où vous venez.

Tullia. Comment! nous qui nous appelions les maîtres de l'univers, nous n'en aurions donc possédé que la moitié? cela est humiliant.

Le Savant, *piqué de ce que madame Tullia avoit trouvé ses vers mauvais, lui répliqua brusquement :* vos Romains, qui se vantoient d'être les maîtres de l'univers, n'en avoient

pas conquis la vingtième partie : nous avons à présent au bout de l'Europe un empire qui est plus vaste lui seul que l'empire romain ; encore est-il gouverné par une femme, qui a plus d'esprit que vous, qui est plus belle que vous, et qui porte des chemises. Si elle lisoit mes vers, je suis sûr qu'elle les trouveroit bons.

Madame la marquise fit taire le Savant qui manquoit de respect à une dame romaine, à la fille de Cicéron. M. le Duc expliqua comment on avoit découvert l'Amérique ; et, tirant sa montre à laquelle pendoit galamment une petite boussole, il lui fit voïr que c'étoit avec une aiguille qu'on étoit arrivé dans un autre hémisphère. La surprise de la Romaine redoubloit à chaque mot qu'on lui disoit, et à chaque chose qu'elle voyoit. Elle s'écria enfin : Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent sur les anciens ; j'étois venue pour m'en éclaircir, et je sens que je vais rapporter de tristes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit M. le Duc : Consolez-vous, madame ; nul homme n'approche parmi nous de votre illustre père, pas même l'auteur de la *Gazette Ecclésiastique*, ou celui du *Journal Chrétien ;* nul homme n'ap-

proche de César avec qui vous avez vécu, ni de vos Scipions qui l'avoient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui, comme autrefois, de ces ames sublimes; mais ce sont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts et des sciences; le temps et d'heureux hasards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exemple, d'avoir des Sophocle et des Euripide, que des personnages semblables à monsieur votre père, parce que nous avons des théâtres, et que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez sifflé la tragédie de Catilina : quand vous verrez jouer Phèdre, vous conviendrez peut-être que le rôle de Phèdre dans Racine est prodigieusement supérieur au modèle que vous connoissez dans Euripide. J'espère que vous conviendrez que notre Molière l'emporte sur votre Térence. J'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous donner la main à l'opéra, et vous serez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encore là un art qui vous est inconnu.

Voici, madame, une petite lunette : ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre, et regardez cette maison qui est à une lieue.

Tullia. Par les dieux immortels! cette maison est au bout de ma lunette, et beaucoup plus grande qu'elle ne paroissoit!

M. le Duc. Eh bien! madame, c'est avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'est avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémisphère. Voyez-vous cet autre instrument verni dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchâssé? C'est cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juste de la pesanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnemens, il est venu un homme qui a découvert le premier ressort de la nature, la cause de la pesanteur, et qui a démontré que les astres pèsent sur la terre, et la terre sur les astres. Il a parfilé la lumière du soleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

Tullia. Qu'est-ce que parfiler, monsieur?

M. le Duc. Madame, l'équivalent de ce mot ne se trouve pas dans les oraisons de Cicéron. C'est effiler une étoffe, la détisser fil à fil, et en séparer l'or; c'est ce que Newton a fait des rayons du soleil; les astres lui ont été soumis: et un nommé Locke en a fait autant de l'entendement humain.

Tullia. Vous en savez beaucoup pour un duc et pair ; vous me paroissez plus savant que ce savant qui veut que je trouve ses vers bons, et vous êtes beaucoup plus poli que lui.

M. le Duc. Madame, c'est que j'ai été mieux élevé ; mais pour ma seienee, elle est très-commune : les jeunes gens, en sortant des écoles, en savent plus que tous vos philosophes de l'antiquité. C'est dommage seulement que nous ayons, dans notre Europe, substitué une demi-douzaine de jargons très-imparfaits à la belle langue latine, dont votre père fit un si admirable usage ; mais avec des instrumens grossiers, nous n'avons pas laissé de faire de très-bons ouvrrges, même dans les belles-lettres.

Tullia. Il faut que les nations qui ont succédé à l'empire romain, aient toujours vécu dans une paix profonde, et qu'il y ait eu une suite continue de grands hommes depuis mon père jusqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, et que l'on soit parvenu à connoître si bien le ciel et la terre.

M. le Duc. Point du tout, madame, nous sommes des barbares qui sommes venus presque tous de la Seythie détruire votre empire, et les arts et les sciences. Nous avons vécu sept

à huit cents ans comme des sauvages; et pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une espèce d'hommes, nommés les moines, qui ont abruti dans l'Europe le genre humain que vous aviez éclairé et subjugué. Ce qui vous étonnera, c'est que, dans les derniers siècles de cette barbarie, c'est parmi ces moines même, parmi ces ennemis de la raison, que la nature a suscité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de secourir la vue affoiblie par l'âge; les autres ont pétri du salpêtre avec du charbon, et cela nous a valu des instrumens de guerre, avec lesquels nous aurions exterminé les Scipion, Alexandre et César, et la phalange macédonienne et toutes vos légions; ce n'est pas que nous soyons plus grands capitaines que les Scipion, Alexandre et César, mais c'est que nous avons de meilleures armes.

Tullia. Je vois toujours en vous la politesse d'un grand seigneur, avec l'érudition d'un homme d'état; vous auriez été digne d'être sénateur romain.

M. le Duc. Ah! madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

Madame de Pompadour. Madame auroit été trop dangereuse pour moi.

Tullia. Consultez vos beaux miroirs faits avec du sable, et vous verrez que vous n'auriez rien à craindre. Eh bien ! monsieur, vous disiez donc le plus poliment du monde que vous en savez beaucoup plus que nous.

M. le Duc. Je disois, madame, que les derniers siècles sont toujours plus instruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monumens de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais passagères; et dans ces orages, on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père, et ceux de quelques autres grands hommes : ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint, et il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous sifflons les scholastiques barbares qui ont régné long-temps parmi nous; mais nous respectons Cicéron et tous les anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres lois de physique que celles de votre temps, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence; et voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens et les modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de M. le Duc. On alla ensuite à l'opéra de

Castor et Pollux. Tullia fut très-contente des paroles et de la musique, quoi qu'on die. *Elle avoua qu'un tel spectacle valoit mieux qu'un combat de gladiateurs.*

VOLTAIRE.

STYLE ÉPISTOLAIRE.

Lettre de M. Boursault à M. le Duc de Montausier.

QUAND il y auroit moins d'inégalité entre vous et moi, et qu'il me seroit permis de donner un libre essor à ma muse, il seroit juste que je lui imposasse silence, dans une conjoncture où les marques de l'esprit sont moins de saison que les véritables sentimens du cœur. Je ne doute point que tous les gens de lettres n'aient mêlé leurs larmes à celles que vous avez répandues, et qu'ils n'aient consacré par leurs écrits la mémoire de l'illustre épouse que vous regrettez, qui, durant sa vie, les a mis en réputation par ses suffrages, et affranchis de la nécessité par ses bienfaits. Je sais, monseigneur, qu'elle n'a pas besoin de leur secours pour être immortalisée, et qu'elle n'a fait aucune action qui ne serve un jour d'exemple à toutes les femmes qui voudront se faire distinguer par leur vertu. Mais, monseigneur, ce n'est

rien vous apprendre que vous dire tout ce que j'en sais : c'est seulement vous étaler la grandeur de la perte que vous avez faite, et renouveler votre douleur. Toute légitime qu'elle puisse être, vous n'ignorez pas, monseigneur, que le poste où vous êtes, et le soin qui vous est commis, demandent un grand homme tout entier, et que la consolation que vous vous refuseriez peut-être, si vous ne regardiez que vous seul, est un bien que vous êtes obligé de chercher vous-même pour l'intérêt du prince dont vous cultivez les jeunes ans, et des peuples sur lesquels il commandera. Les lumières que vous avez vous offriront ce que je suis sûr que vous n'avez point trouvé dans les complimens que l'on vous a faits sur un si triste sujet. Je n'ai ni assez d'esprit, ni assez de qualité, pour avoir l'audace de vous en faire. Mais souffrez, monseigneur, que la distance qui nous sépare me laisse du moins la liberté de dire que je vous ai assez d'obligation pour prendre part à tout ce qui vous arrive, et pour être toute ma vie avec une passion très-respectueuse, monseigneur.....

BOURSAULT.

Lettre du Comte de Bussy au Père Rapin, Jésuite.

Je vous rends mille graces, mon R. P., des livres que vous m'avez envoyés : le vôtre est admirable : je l'ai lu avec deux de mes bons amis : ils en sont charmés, aussi bien que moi.

Pour la comédie des Femmes Savantes, je l'ai trouvée un des plus beaux ouvrages de Molière. La première scène des deux sœurs est plaisante et naturelle; celle de Trissotin et des savantes; le dialogue de Trissotin et de Vadius, le caractère de ce mari qui n'a pas la force de résister en face aux volontés de sa femme, et qui fait le méchant quand il ne la voit pas, le personnage d'Ariste, homme de bon sens, et plein d'une droite raison; tout cela est incomparable. Cependant, comme vous remarquez fort bien, il y avoit d'autres ridicules à donner à ces savantes, plus naturels que ceux que Molière leur a donnés. Le personnage de Bélise est une foible copie d'une des femmes de la comédie des Visionnaires. Il y en a d'assez folles pour croire que tout le monde est amoureux d'elles; mais il n'y en a point qui entreprennent de le persuader à quelqu'un malgré lui.

Le caractère de Philaminte, avec Martine, n'est pas naturel. Il n'est pas vraisemblable qu'une femme fasse tant de bruit, et enfin chasse une servante, parce qu'elle ne parle pas bon françois; et il l'est encore moins que cette servante, après avoir dit mille méchans mots, comme elle doit dire, en dise de fort bons et d'extraordinaires, comme quand Martine dit :

L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage,
Les livres cadrent mal avec le mariage.

Il n'y a pas de jugement à faire dire le mot cadrer par une servante qui parle fort mal, quoiqu'elle puisse avoir du bon sens. Mais enfin, pour parler juste de cette comédie, les beautés y sont grandes et sans nombre, et les défauts rares et petits.

Le 24 mars 1673.

Le Comte DE BUSSY.

Lettre de Madame de la Fayette à Madame de Sévigné (1).

Hé bien, hé bien, ma belle, qu'avez-vous à crier comme un aigle? Je vous mande que vous attendiez à juger de moi quand vous serez ici; qu'y a-t-il de si terrible à ces paroles? mes journées sont remplies. Il est vrai que Bayard est ici, et qu'il fait mes affaires; mais quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je? encore faut-il lui parler? quand j'ai couru, moi, et que je reviens, je trouve M. de la Rochefoucault, que je n'ai point vu de tout le jour; écrirai-je? M. de la Rochefoucault et Gourville sont ici; écrirai-je? mais quand ils sont sortis? ah! quand ils sont sortis, il est onze heures, et je sors, moi. Je couche chez nos voisins, parce qu'on bâtit devant nos fenêtres. Mais l'après-dîné? j'ai mal à la tête; mais le matin, j'y ai mal encore, et je prends des bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle; vos heures sont libres, et votre tête

(1) Les Lettres de Madame de La Fayette se trouvent dans la Collection Épistolaire, 15 vol. *in*-12. Prix, 36 f. chez Léopold-Collin, libraire, rue Gît-le-Cœur.

encore plus : le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde ; il m'est passé pour tout le monde ; et si j'avois un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprois avec lui. Ne mesurez donc point notre amitié sur l'écriture ; je vous aimerai autant, en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous en m'en écrivant dix en huit jours. Quand je suis à Saint-Maur, je puis écrire, parce que j'ai plus de tête et de loisir ; mais je n'ai pas celui d'y être : je n'y ai passé que huit jours cette année. Paris me tue. Si vous saviez comme je ferois ma cour à des gens, à qui il est bon de la faire, d'écrire souvent toutes sortes de folies, et combien je leur en écris peu, vous jugeriez aisément que je ne fais pas ce que je veux là-dessus. Il y a aujourd'hui trois ans que je vis mourir Madame ; je relus hier plusieurs de ses lettres, je suis toute pleine d'elle. Adieu, ma très-chère ; votre défiance seule compose votre unique défaut, et la seule chose qui peut me déplaire en vous. M. de la Rochefoucault vous écrira.

LA FAYETTE.

Lettre de Madame de Sévigné au Comte de Bussy.

Bon jour et bon an, mon cher comte. Je prends mon temps de vous demander pardon après une bonne fête, et en vous souhaitant mille bonnes choses cette année suivie de plusieurs autres. Il me semble qu'en vous adoucissant ainsi l'esprit, je vous disposerai à me pardonner d'avoir été si long-temps sans vous écrire, et à cette jolie veuve que j'aime tant. Je partis de Bretagne le 20 d'octobre, qui étoit bien plus tôt que je ne pensois, pour venir à Paris, un mois après que j'eus le plaisir d'y recevoir ma fille. Je l'ai trouvée mieux que quand elle partit; et cet air de Provence qui la devoit dévorer, ne l'a point dévorée; elle est toujours aimable, et je vous défie de vous voir tous deux et de parler ensemble sans vous aimer. J'ai toujours pensé à vous, et j'ai dit mille fois: Mon Dieu! je voudrois bien écrire à mon cousin de Bussy, et jamais je n'ai pu le faire. Pour moi, je crois qu'il y a de petits démons qui empêchent de faire ce qu'on veut, rien que pour se moquer de nous, et pour nous faire sentir notre foiblesse. Ils ont eu contentement,

et je l'ai senti dans toute son étendue. Nous avons aussi une comète qui est bien étendue aussi; c'est la plus belle queue qu'il est possible de voir. Tous les grands personnages sont alarmés, et croient que le ciel, bien occupé de leur perte, en donne des avertissemens par cette comète. On dit que le cardinal Mazarin, étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il falloit honorer son agonie d'un prodige, et lui dirent qu'il paroissoit une grande comète qui leur faisoit peur. Il eut la force de se moquer d'eux, et il leur dit plaisamment que la comète lui faisoit trop d'honneur.

SÉVIGNÉ.

Lettre de Madame de Sévigné à M. de Coulanges.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète

jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés; encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourroit-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame d'Hauterive; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire; devinez-la; je vous le donne en trois; jetez-vous votre langue aux chiens? Hé bien, il faut donc vous le dire. M. de Lauzun épouse, dimanche, au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en six, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit: Voilà qui est bien difficile à deviner; c'est madame de la Vallière. Point du tout, madame. C'est donc mademoiselle de Retz? Point du tout. Vous êtes bien provinciale. Ah! vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est mademoiselle Colbert. Encore moins. C'est assurément mademoiselle de Créqui. Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire: il épouse,

dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de..... mademoiselle, devinez le nom; il épouse mademoiselle, la grande mademoiselle, mademoiselle, fille de feu Monsieur, mademoiselle, petite fille de Henri IV, mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans, mademoiselle, cousine-germaine du roi, mademoiselle destinée au trône, mademoiselle, le seul parti de France qui fut digne de Monsieur; voilà un beau sujet de discourir : si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous. Adieu; les lettres qui vous seront portées par cet ordinaire, vous feront voir si nous disons vrai ou non.

SÉVIGNÉ.

Lettre de Madame Sévigné à Mademoiselle de Grignan.

Ma fille, il faut que je vous conte; c'est une radoterie que je puis éviter. Je fus hier à

un service de monsieur le chancelier (Séguier), à l'Oratoire ; ce sont les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les orateurs qui en font la dépense ; en un mot, les quatre arts libéraux. C'étoit la plus belle décoration qu'on puisse imaginer. Le Brun avoit fait le dessin. Le mausolée touchoit à la voûte, orné de mille lumières et de plusieurs figures convenables à celui qu'on vouloit louer. Quatre squelettes en bas étoient chargés des marques de sa dignité, comme lui ayant ôté les honneurs avec la vie ; l'un portoit son mortier, l'autre sa couronne de duc, l'autre son ordre, l'autre les masses de chancelier. Les quatre arts étoient éplorés et désolés d'avoir perdu leur protecteur ; la peinture, la musique, l'éloquence et la sculpture. Quatre vertus soutenoient la première représentation, la force, la justice, la tempérance et la religion. Quatre anges ou quatre génies recevoient au-dessus cette belle âme. Le mausolée étoit encore orné de plusieurs anges qui soutenoient une chapelle ardente qui tenoit à la voûte. Jamais il ne s'est rien vu de si magnifique, ni de si bien imaginé ; c'est le chef-d'œuvre de le Brun. Toute l'église étoit parée de tableaux, de devises, et d'emblèmes, qui avoient rapport aux

armes ou à la vie du chancelier. Plusieurs actions principales y étoient peintes. Madame de Verneuil vouloit acheter toute cette décoration un prix excessif. Ils ont tous en corps résolu d'en parer une galerie, et de laisser cette marque de leur reconnoissance et de leur magnificence à l'éternité. L'assemblée étoit belle et grande ; mais sans confusion. J'étois auprès de M. de Tulle, de M. Colbert, de M. de Monmouth, beau comme du temps du Palais-Royal, qui, par parenthèse, s'en va à l'armée trouver le roi. Il est venu un jeune père de l'Oratoire pour faire l'oraison funèbre. J'ai dit à M. de Tulle de le faire descendre et de monter à sa place, et que rien ne pouvoit soutenir la beauté du spectacle et la perfection de la musique que la force de son éloquence. Ce jeune homme a commencé en tremblant; tout le monde trembloit aussi ; il a débuté par un accent provençal. Il est de Marseille ; il s'appelle Lené. Mais, en sortant de son trouble, il est entré dans un chemin si lumineux, il a si bien établi son discours, il a donné au défunt des louanges si mesurées, il a passé dans tous les endroits délicats avec tant d'adresse, il a si bien mis dans son jour tout ce qui pouvoit être admiré, il a fait des

traits d'éloquence et des coups de maître si à propos et de si bonne grâce, que tout le monde sans exception s'en est écrié; et chacun étoit charmé d'une action aussi parfaite et aussi achevée. C'est un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de Tulle, et qui s'en va avec lui. Nous le voulions nommer le chevalier Mascaron, mais je crois qu'il surpassera son aîné. Pour la musique, c'est une chose qu'on ne peut expliquer. Baptiste (Lully) avoit fait un dernier effort de toute la musique du roi; ce beau *Miserere* y étoit encore augmenté; il y a eu un *Libera*, où tous les yeux étoient pleins de larmes; je ne crois point qu'il y ait une autre musique dans le ciel. Il y avoit beaucoup de prélats. J'ai dit à Guittaut: « Cherchons un peu notre ami Mar» seille; nous ne l'avons point vu. » Je lui ai dit tout bas : « Si c'étoit l'oraison funèbre de quel» qu'un qui fût vivant, il n'y manqueroit pas. » Cette folie a fait rire M. de Guittaut sans aucun respect de la pompe funèbre. Ma chère enfant, quelle espèce de lettre est-ce ici? Je pense que je suis folle. A quoi peut servir une si grande narration? Vraiment j'ai bien satisfait le desir que j'avois de conter.

Le roi est à Charleroi, et y fera un assez

long séjour. Il n'y a point encore de fourrages; les équipages portent la famine avec eux. On est assez embarrassé dès le premier pas de cette campagne. Guittaut m'a montré votre lettre et à l'abbé. « Envoyez-moi ma mère. » Ma fille, que vous êtes aimable, et que vous justifiez agréablement l'excessive tendresse qu'on voit que j'ai pour vous! Hélas! je ne songe qu'à partir; laissez-m'en le soin, je conduis des yeux toutes choses; et si ma tante prenoit le chemin de languir, en vérité je partirois. Vous seule au monde me pouvez faire résoudre à la quitter dans un si pitoyable état; nous verrons. Je vis au jour la journée, et n'ai pas le courage de rien décider; un jour je pars, le lendemain je n'ose. Enfin, vous dites vrai; il y a des choses bien désobligeantes dans la vie. Vous me priez de ne point songer à vous en changeant de maison; et moi je vous prie de croire que je ne songe qu'à vous, et que vous m'êtes si extrêmement chère, que vous faites toute l'occupation de mon cœur. J'irai demain coucher dans ce joli appartement où vous serez placée sans me déplacer. Adieu, ma belle petite, vous êtes au bout du monde, vous voyagez; je crains votre humeur hasardeuse; je ne me fie ni à vous, ni à M. de

Grignan. Il est vrai que c'est une chose étrange, comme vous dites, de se trouver à Aix, après avoir fait deux cents lieues; et au Saint-Pilon, après avoir grimpé si haut. Il y a quelquefois des endroits de vos lettres qui sont très-plaisans; il vous échappe des périodes, comme dans Tacite; j'ai trouvé cette comparaison; il n'y a rien de plus vrai.

SÉVIGNÉ.

Lettre de Madame de Sévigné à M. le Comte de Grignan.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France: c'est la mort de M. de Turenne. Si c'est moi qui vous l'apprends, je suis assurée que vous serez aussi touché que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles. Le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la perte du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde. Toute la cour fut en larmes; et M. de Condom pensa s'évanouir. On étoit prêt à aller se divertir à Fontainebleau: tout a été rompu. Jamais un homme n'a

été regretté si sincèrement; tout Paris et tout le peuple étoient dans le trouble et l'émotion. Chacun parloit, et s'attroupoit pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait les derniers jours de sa vie : c'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent pas d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avoit le plaisir de voir décamper l'armée ennemie devant lui; et, le 27, qui étoit samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche. Il avoit dessein de donner sur l'arrière-garde, et mandoit au roi, à midi, que dans cette pensée il avoit envoyé dire à Brissac qu'on fît les prières de quarante heures : il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier apprendre au roi la suite de cette entreprise. Il cachette sa lettre et l'envoie à deux heures; il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes; on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon, qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée : le courrier part à l'instant; il arriva lundi, comme je vous ai dit; de sorte qu'à une heure l'une de l'autre, le roi eut une lettre de M. de

Turenne, et la nouvelle de sa mort. Il est arrivé depuis un gentilhomme de M. de Turenne, qui dit que les armées sont assez près l'une de l'autre, que M. de Lorges commande à la place de son oncle, et que rien ne peut être comparable à la violente affliction de toute cette armée. Le roi a ordonné en même temps à M. le duc d'y courir en poste, en attendant M. le prince qui doit y aller; mais comme sa santé est assez mauvaise, et que le chemin est long, tout est à craindre dans cet entre-temps. C'est une cruelle chose que d'imaginer cette fatigue à M. le prince. M. de Luxembourg demeure en Flandres, pour y commander en chef. Les lieutenans généraux de M. le prince sont messieurs de Duras et de la Feuillade. M. le maréchal de Créquy demeure où il est. Dès le lendemain de cette nouvelle, M. de Louvois proposa au roi de réparer cette perte, et au lieu d'un général, d'en faire huit (c'est y gagner). En même temps on fit huit maréchaux de France, savoir: M. de Rochefort à qui les autres doivent un remercîment, messieurs de Luxembourg, Duras, la Feuillade, d'Estrade, Navailles, Schomberg et Vivonne : en voilà huit bien comptés. Je vous laisse méditer sur cet endroit. Le grand

maître étoit au désespoir, on l'a fait duc; mais que lui donne cette dignité? Il a les honneurs du Louvre par sa charge; il ne passera pas au parlement à cause des conséquences, et sa femme ne veut de tabouret qu'à Bouillé: cependant c'est une grace; et s'il étoit veuf, il pourroit épouser quelque jeune veuve.

Il y a un almanach que j'ai vu (c'est de Milan). Il y a au mois de juillet: *Mort subite d'un grand;* et au mois d'août: *Ah! que vois-je?* On est ici dans des craintes continuelles; cependant nos six mille hommes sont partis pour abîmer notre Bretagne: ce sont deux Provençaux qui ont cette commission: c'est Fourbin et Vins. M. de Pomponne a recommandé nos pauves terres. Si jamais vous faites les fous, je ne souhaite pas qu'on vous envoie des Bretons pour vous corriger. Admirez combien mon cœur est éloigné de toute vengeance; voilà, M. le comte, ce que nous savons jusqu'ici. En récompense d'une très-aimable lettre, je vous en écris une qui vous donnera du déplaisir: j'en suis en vérité aussi fâchée que vous. Nous avons passé tout l'hiver à entendre conter les divines perfections de ce héros: jamais un homme n'a été si près d'être parfait; et plus on le connoissoit, plus

on l'aimoit, et plus on le regrette. Adieu, monsieur et madame, je vous embrasse mille fois. Je vous plains de n'avoir personne à qui parler de cette grande nouvelle. Il est naturel de communiquer tout ce qu'on pense là-dessus. Si vous êtes fâchés, vous êtes comme nous sommes ici.

Paris, le 31 Juillet 1675.

SÉVIGNÉ.

Lettre de Scarron à Mademoiselle d'Aubigné.

Mademoiselle, je m'étois toujours bien douté que cette petite fille, que je vis entrer, il y a six mois, dans ma chambre, avec une robe trop courte, et qui se mit à pleurer je ne sais pas bien pour quoi, étoit aussi spirituelle qu'elle en avoit la mine. La lettre que vous avez écrite à mademoiselle de Saint-Hermant est pleine d'esprit; que je suis mécontent du mien, de n'avoir pas fait connoître assez tôt tout le mérite du vôtre. Pour vous dire vrai, je n'aurois jamais cru que, dans les îles de l'Amérique, ou chez les religieuses du Nord, on apprît à faire de belles lettres; et je ne puis bien m'imaginer pour quelle

raison vous avez apporté autant de soin à cacher votre esprit, que chacun en a de montrer le sien. A cette heure que vous êtes découverte, vous ne devez point faire difficulté de m'écrire, aussi-bien qu'à mademoiselle de Saint-Hermant. Je ferai tout ce que je pourrai pour vous faire une aussi bonne lettre que la vôtre; et vous aurez le plaisir de voir qu'il s'en faut beaucoup que j'aie autant d'esprit que vous. Tel que je suis, je serai toute ma vie, etc.

SCARRON.

Lettre du Maréchal de Luxembourg à Louis XIV.

SIRE,

Vos ennemis ont fait des merveilles, vos troupes encore mieux. Pour moi, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit de prendre une ville et de gagner une bataille; je l'ai prise, et je l'ai gagnée.

LUXEMBOURG.

Lettre du Marquis de Feuquières, mourant, au Roi, en faveur de son Fils.

Après avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie, que je vais lui rendre, il ne me reste plus à rien faire, avant de la quitter, que de me jeter aux pieds de votre majesté. Si je croyois avoir plus de vingt-quatre heures à passer encore en ce monde, je n'oserois prendre la liberté que je prends. Je sais que j'ai déplu à votre majesté; et, quoique je ne sache pas précisément en quoi, je ne m'en crois pas moins coupable. J'espère, Sire, que Dieu me pardonnera mes péchés, parce que j'en ressens en moi un repentir bien sincère. Vous êtes l'image de Dieu, et j'ose vous supplier de pardonner au moins à mon fils des fautes que je voudrois avoir expiées de mon sang. Ce sont elles, Sire, qui ont donné à votre majesté de l'éloignement pour moi, et qui sont cause que je meurs dans mon lit, au lieu d'employer à votre service les derniers momens de ma vie, et la dernière goutte de mon sang, comme je l'ai toujours souhaité. Sire, au nom de ce roi des rois devant qui je vais paroître, daignez jeter des yeux de com-

passion sur un fils unique que je laisse en ce monde, sans appui et sans bien : il est innocent de mes malheurs : il l'est d'un sang qui a toujours bien servi votre majesté. Je prends confiance en la bonté de votre cœur; et, après vous avoir encore une fois demandé pardon, je vais me remettre entre les mains de Dieu, à qui je demande, pour votre majesté, toutes les prospérités que méritent vos vertus.

FEUQUIÈRES.

Lettre de Henriette-Marie de France, Reine d'Angleterre, à Louis XIV.

SIRE,

Une pauvre Reine fugitive et baignée dans ses larmes, n'a pas eu de peine à s'exposer aux plus grands périls de la mer, pour venir chercher de la consolation et un asile auprès du plus grand et du plus généreux monarque du monde.

Sa mauvaise fortune lui procure un bonheur que les nations les plus éloignées ont ambitionné. La nécessité n'en diminue rien, puisqu'elle en a fait le choix, et que c'est par

une estime toute particulière qu'elle vient lui confier tout ce qu'elle a de plus précieux, dans la personne du Prince de Galles, son fils. Il est encore trop jeune pour sentir et partager avec sa mère sa juste reconnoissance. Elle est tout entière dans mon cœur, Sire; et je me fais un plaisir, au milieu de mes chagrins, de vivre à l'ombre de votre protection.

HENRIETTE MARIE.

Lettre de M. le Duc de Montausier, à Monseigneur le Dauphin, sur la Prise de Philisbourg.

MONSEIGNEUR,

Je ne vous fais point de compliment sur la prise de Philisbourg; vous aviez une bonne armée, du canon et Vauban. Je ne vous en fais point aussi sur ce que vous êtes brave; c'est une vertu héréditaire dans votre maison. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, et faisant valoir les services de ceux qui font bien. Voilà sur quoi je vous fais mon compliment.

Lettre de Madame de Maintenon à Mademoiselle de Lenclos.

Votre approbation me console de la cruauté de mes amis : dans l'état où je suis, je ne saurois me dire trop souvent que vous approuvez le courage que j'ai eu de m'y mettre. A la Place Royale on me blâme ; à Saint-Germain on me loue ; et nulle part on ne songe à me plaindre, ni à me servir. Que pensez-vous de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. Scarron ? O Dieu ! quelle différence ! Sans fortune, sans plaisir, il attiroit chez moi la bonne compagnie ; celui-ci l'auroit haïe et éloignée : M. Scarron avoit cet enjouement que tout le monde sait, et cette solidité d'esprit que presque personne ne lui a connue ; celui-ci ne l'a ni brillant, ni badin, ni solide ; s'il parle, il est ridicule ; mon mari avoit le fond excellent : je l'avois corrigé de ses libertés, il n'étoit ni fou, ni vicieux par le cœur ; d'une probité reconnue, d'un désintéressement sans exemple ; C..... n'aime que ses plaisirs, et n'est estimé que d'une jeunesse perdue ; livré aux femmes, dupe de ses amis, haut, emporté, avare et

prodigue : au moins m'a-t-il paru tout cela. Je vous sais bon gré de ne l'avoir pas reçu, malgré les recommandations de la Châtre ; il n'auroit pas senti que la première fois devoit être la dernière. Assurez ceux qui attribuent mon refus à un engagement, que mon cœur est parfaitement libre, veut toujours l'être, et le sera toujours ; je l'ai trop éprouvé, que le plus heureux mariage ne sauroit être délicieux ; et je trouve que la liberté l'est. Faites, je vous prie, mes complimens à M. de la Rochefoucault, dites-lui que le livre de *Job* et le livre des *Maximes* sont mes seules lectures. Vous ne serez pas remerciée, puisque vous ne voulez pas l'être ; mais la reconnoissance ne perd rien au silence que vous m'imposez. Que je vous dois de choses, ma très-aimable !

8 mars, 1668

MAINTENON.

Lettre de Madame de Maintenon, à Madame Fouquet, sur la mort de son Fils.

La perte que vous venez de faire, est une perte publique par la part que la cour et la ville y prennent. Si quelque chose pouvoit

en adoucir l'amertume, ce seroit, sans doute, la preuve que ce triste événement vous donne de l'estime que toute la France a pour vous et pour monseigneur le surintendant. La mort du duc d'Anjou n'auroit pas été plus pleurée. Pour moi, madame, qui suis votre redevable par tant de titres, j'ai bien plus besoin de consolation que je ne suis en état d'en donner. J'aimois cet enfant avec des tendresses infinies. J'avois lu dans ses yeux une félicité et une gloire à laquelle Dieu n'a pas voulu qu'il parvînt. Que son saint nom soit béni! le ciel vous l'a ravi, madame; il ne vous l'a ravi que pour le rendre plus heureux.

Je suis, etc.

MAINTENON.

Lettre de Madame de Maintenon au Roi.

SIRE,

La reine n'est pas à plaindre: elle a vécu, elle est morte comme une sainte; c'est une grande consolation que l'assurance de son salut. Vous avez, Sire, dans le ciel, une amie qui demandera à Dieu le pardon de vos péchés

et les graces des justes. Que votre majesté se nourrisse de ces sentimens : madame la dauphine se porte mieux. Soyez, Sire, aussi bon chrétien que vous êtes grand roi.

MAINTENON.

Lettre de Madame de Lambert à M. de Fénélon.

Je n'avois jamais consenti, monseigneur, que M. de Saci vous eût montré les occupations de mon loisir, si ce n'étoit vous mettre sous les yeux vos principes et les sentimens que j'ai pris dans vos ouvrages : personne ne s'en est plus occupé, et n'a pris plus de soin de se les rendre propres. Pardonnez-moi ce larcin, monseigneur : voilà l'usage que j'en ai su faire. Vous m'avez appris que mes premiers devoirs étoient de travailler à former l'esprit et le cœur de mes enfans ; j'ai trouvé dans Télémaque les préceptes que j'ai donnés à mon fils ; et dans l'éducation des filles, les conseils que j'ai donnés à la mienne. Je n'ai de mérite que d'avoir choisi mon maître et mes modèles. J'ai la hardiesse de croire que je penserois comme vous sur l'ambition ; mais

les mœurs des jeunes gens d'à présent nous mettent dans la nécessité de leur conseiller, non pas ce qui est le meilleur, mais ce qui a le moins d'inconvéniens, et ils nous forcent à croire qu'il vaut mieux occuper leur cœur et leur courage d'ambition et d'honneur, que de hasarder que la débauche s'en empare. Quel danger, monseigneur, pour l'amour-propre, que des louanges qui viennent de vous ! Je les tournerai en préceptes; elles m'apprennent ce que je dois être, pour mériter une estime qui feroit la récompense des plus grandes vertus. Nous sommes ici dans une société très-unie, sur la sorte d'admiration que nous avons pour vous. Combien de fois, dans nos projets de plaisir, nous sommes-nous promis de vous aller porter nos respects ! Pour moi, je n'aurois pas de plus grande joie que de pouvoir vous assurer moi-même combien je vous honore, et à quel point je suis, etc.

LAMBERT.

Lettre de J. B. Rousseau à M. de Voltaire.

Malgré l'éloignement qui nous sépare, monsieur, je ne vous ai jamais perdu de vue. Il y a long-temps que je vous regarde comme

un homme destiné à faire un jour la gloire de son siècle, et j'ai eu la satisfaction de voir que toutes les personnes qui me font l'honneur de m'écouter, en ont fait le même jugement que moi, sur les divers ouvrages qui ont paru de vous. Dans le temps que je jouissois du plaisir de voir croître une réputation qui m'est si chère, j'ai eu la douleur d'apprendre les traverses dont vos succès ont été interrompus. Une chose cependant me console pour vous, c'est l'opinion où j'ai toujours été que les malheurs sont nécessaires aux hommes, et que rien ne purifie tant leur vertu que les adversités. Nous naissons tous tributaires de la mauvaise fortune, et les plus heureux sont ceux qui ont payé leurs dettes de bonne heure.

Je n'ai reçu qu'hier le présent que vous avez eu la bonté de me faire, de la tragédie dans laquelle vous avez lutté si avantageusement contre le fameux Corneille ; mais je ne m'attendois pas que vous sortissiez si glorieusement du combat contre Sophocle. Ce qui m'a le plus surpris dans un auteur de vingt-quatre ans, c'est l'économie admirable de votre pièce, et la manière judicieuse et adroite avec laquelle vous avez évité les écueils presque inévitables d'une action aussi difficile à traiter que celle

que vous avez choisie. Vous n'étiez pas obligé, non plus que Sophocle, de les éviter tous; mais vous avez parfaitement rempli, aussi bien que lui, l'indispensable obligation d'attacher la curiosité de l'auditeur, et de mouvoir ses passions, règle à laquelle les autres règles du théâtre sont tellement subordonnées, que sans elle une pièce sans défaut est une pièce détestable. Vos caractères ne sont pas moins justes que votre disposition, et je ne saurois approuver la critique que vous faites vous-même de celui de Philoctète; la modestie qui sied bien aux grands hommes n'étant point une vertu du caractère des héros fabuleux, et étant même co traire à la simplicité des premiers temps, comme la vanité le seroit à la politesse du nôtre. Vous dirai-je un avantage que j'ai remarqué dans votre pièce sur celle de Sophocle même, et dont ceux qui connoissent véritablement l'antiquité vous doivent des complimens? Les interprètes de cet ancien poète n'ont point connu, à mon avis, le véritable esprit de sa tragédie. Ils se sont imaginé que le dessein de l'auteur étoit de purger la colère et la curiosité, parce que ce sont les défauts qu'il y donne au malheureux OEdipe, et ils n'ont pas fait la réflexion que Jocaste,

qui est aussi malheureuse que lui, puisqu'elle est souillée du même inceste, n'est point représentée avec les mêmes imperfections. Pour moi, je suis très-persuadé que Sophocle n'a rien voulu marquer, sinon que les hommes ne sauroient éviter leur destinée, et que, sans l'assistance des dieux, toute leur vertu ne leur sert de rien. Il n'y a rien de mieux marqué dans tous les ouvrages des anciens que ce dogme de leur théologie. L'Illiade et l'Odyssée, l'Énéide, presque toutes les tragédies grecques, Phèdre entre autres, et votre OEdipe, ne roulent que sur ce principe, et il ne faut point croire qu'ils aient fait tort en cela à l'idée qu'on doit avoir de la justice des dieux, puisque tous les hommes, quelque vertueux qu'ils paroissent, ne peuvent l'être aux yeux de la Divinité, qui voit ce que nous ne voyons pas, et que les crimes ne sont pas moins crimes, quoiqu'ils nous soient souvent cachés à nous-mêmes. La conclusion de tout ceci, est que vous avez très-bien fait de représenter votre OEdipe exempt des défauts que Sophocle lui a donnés, et que vous avez très-bien marqué par-là le néant des vertus humaines.

Vienne, 25 mars 1719.

J. B. Rousseau.

Lettre de Rollin au Roi de Prusse, sur son avènement à la couronne.

SIRE,

Quand ma vive reconnoissance pour toutes vos bontés ne m'engageroit pas à témoigner à votre majesté la part que je prends, avec toute l'Europe, à son avènement à la couronne, je me croirois obligé de le faire, pour l'intérêt, et comme au nom des belles-lettres et des sciences, que vous avez non-seulement protégées jusqu'ici, mais cultivées d'une manière si éclatante. Il me semble qu'elles sont montées, en quelque sorte, avec vous sur le trône, et je ne doute point que votre majesté ne se propose de les faire régner avec elle dans ses états, en les y mettant en honneur et en crédit. Mais, Sire, un autre objet bien plus important m'occupe dans ce grand événement : c'est la joie que je sais qu'aura votre majesté, de faire le bonheur des peuples que la Providence vient de confier à ses soins. Permettez-moi de le dire, les lettres dont votre majesté m'a honoré, m'ont fait connoître le fond de son cœur, entièrement éloigné de tout faste, plein de nobles

sentimens, qui sait en quoi consiste la vraie grandeur d'un prince, et qui a appris, par sa propre expérience, à compatir aux malheurs des autres. C'est un grand avantage pour votre majesté d'être bien convaincue qu'elle n'est placée sur le trône que pour veiller, de là, sur toutes les parties de son royaume, pour y établir l'ordre et y procurer l'abondance; surtout pour employer son autorité à y faire respecter celui de qui seul elle la tient. Qu'il plaise au Seigneur, Sire, de vous combler, vous et votre royaume, de ses plus précieuses bénédictions; et pour les renfermer toutes en un mot, qu'il lui plaise de vous rendre un roi selon son cœur! C'est ce que je ne cesserai de lui demander pour vous, persuadé que je ne puis mieux vous témoigner avec quel profond respect et quel parfait dévouement,

Je suis, etc.

Paris, 17 juin 1710.

ROLLIN.

Réponse du Roi de Prusse.

De Konigsberg, 17 juillet 1740.

MONSIEUR ROLLIN,

J'ai trouvé dans votre lettre les conseils d'un sage, la tendresse d'une nourrice, et l'empressement d'un ami. Je vous assure, mon cher, mon vénérable Rollin, que je vous en ai une sincère obligation, et que les marques d'amitié que vous me temoignez me sont plus agréables que tous les complimens très-souvent faux ou insipides, que je ne dois qu'à mon rang. Je ne cesserai point de faire des vœux pour votre conservation. Je vous prie de m'aimer toujours, et de vous persuader que je serai, tant que je vivrai, plein de considération pour vous, et d'estime pour votre mémoire. *Vale.*

FRÉDÉRIC.

Lettre du Maréchal de Noailles à Louis XV, pour lui demander sa Retraite.

SIRE,

Après avoir vieilli au service de votre majesté, et à celui du feu roi, votre auguste

bisaïeul, je crains de succomber bientôt sous le poids des années et des infirmités. Peut-être n'aurai-je plus dans peu la force de sentir mon état, moins encore le courage d'en faire le triste aveu, et de prendre, en conséquence, le parti le plus convenable,

Depuis long-temps, Sire, je me sens combattre par deux sentimens opposés. A ne consulter que les mouvemens de mon cœur, ainsi que le zèle et l'attachement que j'ai voués à votre majesté dès l'instant de sa naissance, tout me porteroit à ne m'éloigner jamais de sa personne.

Mais la raison et les plus sérieuses réflexions me font sentir que l'heure de la retraite est enfin arrivée. Mes forces ne répondent plus à mon zèle. Votre majesté est témoin elle-même d'une surdité qui augmente chaque jour; ma vue s'affoiblit; j'ai beaucoup de peine à écrire, et même à lire. Mes jambes fléchissent et ne supportent qu'avec peine le poids de mon corps. Ma mémoire se perd: j'ai souvent peine à rappeler les noms propres les plus ordinaires : je n'ai plus l'esprit aussi présent : les idées sont lentes à s'offrir, et plus difficiles à se mûrir et à se combiner. En un mot, Sire, je sens tous les avant-cou-

reurs de la décrépitude, qui m'annoncent que je ne dois plus m'occuper que du dernier avenir et du soin de m'y préparer.

Voilà, Sire, dans la plus exacte vérité, l'état où je me trouve. Je tremble de végéter au milieu de votre cour, d'y faire un personnage indécent, d'y devenir à charge; et je n'envisage rien de plus humiliant que de se survivre à soi-même, et de ternir ainsi la fin d'une longue carrière.

Tous ces motifs m'engagent, Sire, à supplier votre majesté de me permettre de passer dans la retraite et le repos les restes d'une vie, qui a été uniquement consacrée à son service, à celui de son état.

J'ose cependant, Sire, demander à votre majesté de me conserver mon appartement, afin que j'aie la consolation de pouvoir, plusieurs fois, dans l'année, lui offrir mes hommages; et qu'elle daigne permettre au plus vieux de ses serviteurs d'approcher de sa personne, et de compter, au nombre de ses jours heureux, ceux auxquels il aura la satisfaction de voir un maître qu'il a toujours également chéri et respecté.

Du fond de ma retraite, je ne cesserai, Sire, d'offrir mes vœux pour la gloire, le

bonheur et la tranquillité de votre majesté.

Conservez-moi, Sire, vos précieuses bontés. Ne doutez jamais de ma parfaite reconnoissance de celles dont je vous suis redevable, ainsi que de toutes les graces que j'ai reçues de votre majesté. Je la conjure de rendre justice à l'attachement sincère, au zèle ardent que j'ai toujours pour son service, que l'âge ne peut éteindre ni amortir, et qui sera toujours profondément gravé au fond de mon cœur jusqu'à mon dernier souvenir.

28 mai 1756.

NOAILLES.

Réponse de la main du Roi.

Mon cousin, quelque peine que je ressente d'être privé des conseils et des marques d'un attachement qui m'étoit aussi agréable qu'utile, je ne puis qu'applaudir au parti que votre sagesse vous fait prendre, et je vous accorde la permission que vous me demandez de vous retirer. Je vous accorde aussi celle de garder votre appartement ici, et desire que vous en fassiez usage long-temps, et que vous jouissiez encore bien du temps de la justice que je rends à vos anciens services, à votre attachement à

ma personne depuis le jour de ma naissance; mes bontés et ma bienveillance en seront toujours le prix. Sur ce je prie Dieu.....

A Versailles, le 13 avril 1756.

LOUIS.

Lettre de Madame du Boccage à sa Sœur, sur Rome.

De Rome, 5 juillet 1757.

Nous voici dans le pays des miracles et des merveilles. On nous a menés voir les feux de la S. Pierre. Ce spectacle bruyant recommence le lendemain : on y joint l'illumination de la coupole et de la colonnade de S. Pierre, dont l'effet merveilleux ne peut s'imiter : il n'est point d'autres lïeux au monde où un dôme qui touche aux cieux, voie à ses pieds trois cents colonnes sur quatre rangs assez espacés, pour laisser au milieu passer les carrosses : le vaste cercle qu'enferment ces portiques, est orné de deux fontaines jaillissantes aux nues par un large tuyau : des bassins de granit à double rang les reçoivent en mousse dans leur chute, et ces cascades vont ainsi jour et

nuit : un obélisque d'une seule pièce de granit, et de cent vingt pieds de hauteur, les sépare à distance égale, et marque le milieu de la place. Ce monument, fait sous Sésostris, apporté d'Égypte sous Caligula, se conserve entier depuis quatre mille ans. La colonnade de S. Pierre est si vaste que la voix ne peut porter d'un côté à l'autre, et elle est couverte d'une balustrade sur laquelle règnent cent trente-huit statues. Cet aspect m'étonna encore plus que de la façade du temple, haut et large d'environ quatre cents pieds. Le portique qui le précède, soutenu sur d'immenses colonnes de marbre antique, feroit aussi la plus longue et la plus magnifique église de Paris. Je vous omets la description faite et refaite de cette basilique établie par Constantin, sur les fondemens du cirque de Néron, rebâtie par le Bramante sous Jules II, et par Michel-Ange sous Paul III. Dorures, bronzes, marbres, peintures et sculptures, y sont prodigués avec art.

Nous avons été voir une maison de plaisance des Farnèse : de ce lieu, Rome se découvre de la manière la plus enchanteresse. Le superbe salon où nous étions forme un angle d'où les fenêtres présentent divers aspects

rendus dans les glaces. On voit d'un côté la campagne et les Apennins, dont quelques cimes conservent en été leurs frimas. De l'autre la ville est sous les yeux, au point de distinguer les passans. Nulle situation ne présente une vue si merveilleuse, non-seulement par la magnificence des dômes, obélisques, colonnes, palais, mais par la manière dont les édifices sont distribués. Les sept ou neuf monticules qui les soutiennent, en les déployant par amphithéâtre, en accroissent l'étendue. Les puits des jardins d'une maison semblent sortir des toits de l'autre. Tout se voit, rien ne se nuit, la variété en fait le charme.

DU BOCCAGE.

Lettre de Voltaire à J. J. Rousseau, qui lui avoit envoyé son Discours sur l'Inégalité parmi les Hommes.

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont

notre ignorance et notre foiblesse se promettent tant de consolation. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre; et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada : premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverois pas les mêmes secours chez les Missouris : secondement, parce que la guerre est portée dans ce pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous êtes tant desiré.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante et

dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; et, ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage, aussi utile qu'immense, de l'Encyclopédie.

Si j'osois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferois voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'OEdipe ; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi. Je vous peindrois l'ingratitude, l'imposture et la rapine, me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, et jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations ? Que je ne dois pas me plaindre ; que Pope, Descartes, Bayle, le Camoëns, et cent autres ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles ? les gens de lettres

font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui, de tout temps, ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace, n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius étoit un ignorant. Le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécille Lépide lisoient peu Platon et Sophocle ; et pour ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement Auguste, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemi, et que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des

hommes depuis Thomas Kouli-Kan, qui ne savoit pas lire, jusqu'à un commis de la douane, qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent; elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles; vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, et comme le père Malebranche, dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque, dans tous les temps, et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait; comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie.

30 août 1755. VOLTAIRE.

Réponse de J.-J. Rousseau à Voltaire.

C'est à moi, monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir, et vous rendre un hommage que nous

vous devons tous, comme notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnoissance de mes concitoyens, et j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez choisi : éclairez un peuple digne de vos leçons; et vous qui savez si bien peindre les vertus et la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, monsieur, ce retour seroit un miracle si grand à la fois et si nuisible, qu'il n'appartiendroit qu'à Dieu de le faire, et qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes; personne au monde n'y réussiroit pas moins que vous. Vous vous redressez trop bien sur nos deux pieds, pour cesser de vous tenir sur les deux vôtres.

Je conviens de toutes les disgraces qui poursuivent les hommes célèbres dans les lettres; je

conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, et qui semblent indépendans de nos vaines connoissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misère, que, quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guère moins inondés. D'ailleurs, il y a, dans le progrès des choses, des liaisons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas, mais qui n'échapperont pas à l'œil du sage, quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite; ce ne sont ni les savans, ni les poètes qui ont produit les malheurs de Rome et les crimes des Romains; mais sans le poison lent et secret qui corrompoit peu à peu le plus vigoureux gouvernement dont l'histoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrèce, ni Salluste n'eussent point existé, ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lélius et de Térence amenoit de loin le siècle brillant d'Auguste et d'Horace, et enfin les siècles horribles de Sénèque et de Néron, de Domitien et de Martial. Le goût des lettres et des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente. Cependant, s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicieux à l'espèce, ceux de l'esprit et des connoissances, qui augmentent notre orgueil

et multiplient nos égaremens, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal est tel que les causes même qui l'ont fait naître sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter. Quant à moi, si j'avois suivi ma première vocation, et que je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurois sans doute été plus heureux. Cependant, si les lettres étoient maintenant anéanties, je serois privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux; c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié. Je leur dois le peu que je suis; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous; mais consultons l'intérêt dans nos affaires, et la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des philosophes, des historiens, des savans, pour éclairer le monde, et conduire ses aveugles habitans, si le sage Memnon m'a dit vrai, je ne connois rien de si fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en, monsieur; s'il est bon que de grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? « Les boiteux, dit Montaigne, sont » mal propres aux exercices du corps; et aux » exercices de l'esprit, les ames boiteuses. »

Mais, en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, et non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de dandins : le théâtre en fourmille ; les cafés retentissent de leurs sentences ; ils les affichent dans les journaux ; les quais sont couverts de leurs écrits ; j'entends critiquer l'Orphelin, parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance ; et que ce que nous ne savons point, nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de savoir tout ? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournoit pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre, l'Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent mirmidons n'aspiroient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortége des triomphateurs : c'est l'empressement qu'a le public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez; mais les falsifications n'y sont pas faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient point avec l'or.

Je suis sensible à votre invitation; et si cet hiver me laisse en état d'aller au printemps habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Je suis de tout mon cœur et avec respect, etc.

A Paris, le 10 septembre 1755.

ROUSSEAU.

Lettre de Voltaire à M. de Malesherbes, Ministre d'État.

Vous ne vous contentez pas, monseigneur, des bénédictions de la France; vous étendez vos bontés jusqu'aux frontières de la Suisse. J'étois dans un état douloureux, après un de ces petits avertissemens que la nature donne souvent aux gens de mon âge, lorsque madame de Rosambo a daigné faire une appa-

rition dans ma retraite avec monsieur votre gendre, et les cousins issus de germain de Télémaque. J'ai vu chez moi deux familles de grands hommes; et, quoique mon état ne m'ait pas permis de jouir de cet honneur autant que je l'aurois voulu, je me suis senti consolé autant qu'honoré. Vous avez joint à cet avantage que je vous dois, cette lettre charmante dont vous me permettez de vous faire les plus sincères et les plus tendres remercîmens. Madame de Rosambo est comme vous, monseigneur; elle porte la consolation par-tout où elle paroît; elle tient de vous le don d'attirer tous les cœurs autour d'elle.

Je crains d'abuser des momens que vous donnez au bien public, en vous parlant des obligations que je vous ai, et de la bonté généreuse avec laquelle vous en avez daigné user envers moi; mais ces bontés ne sortiront jamais de ma mémoire.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Monseigneur,

Votre.....

VOLTAIRE.

Lettre de Voltaire à M. de la Harpe.

Votre lettre du 12 novembre, mon cher confrère, m'apprend les petites persécutions que notre compagnie essuie. J'ai d'ailleurs été informé des petites tracasseries qu'on m'a faites auprès de M. de Chabanon. On a voulu le rendre mon ennemi en le rendant mon confrère, lui que j'ai toujours reçu chez moi avec la plus tendre amitié : cela est bien injuste ; mais peut-on attendre des hommes autre chose que des injustices ?

Songez à vous, mon cher confrère ; mettez les derniers fleurons à vos couronnes par les Barmécides et les Menzicof. Pour moi, j'ai la folie de faire jouer à Ferney des tragédies de province faites par un vieillard de quatre-vingt-quatre ans. Cela nous amuse un moment par la rareté du fait : *dulce est desipere in loco*. C'est le mariage de M. de Villette, très-connu de vous, qui nous vaut toutes ces bouffonneries. Il est venu nous voir, et nous l'avons marié, pour lui faire les honneurs de la maison. Il épouse une jeune et belle demoiselle, fille d'un officier des gardes que nous avions chez nous. Cette demoiselle n'a d'autre dot que sa

beauté et sa sagesse. M. de Villette, qui possède cinquante mille écus de rente, fait un très-bon marché. Pour moi, je reste seul dans mon lit, et j'y radote en vers et en prose.

Je vous envoie un ouvrage plus sérieux que nos drames de Ferney. Vous devez vous y intéresser, mon cher confrère, non pas en qualité d'académicien, mais en qualité de Suisse du pays de Vaud; car enfin, vous êtes mon compatriote. Je suis un membre d'une société de Berne. Un des membres de la société a donné cinquante louis, et moi cinquante autres, pour un prix qui sera adjugé à celui qui aura fourni la meilleure méthode de corriger l'abominable loi criminelle reçue en France, et dans plusieurs états de l'Allemagne. Nous venons au secours de l'humanité et de la raison bien cruellement traitées.

Si vous connoissez quelque jeune candidat de la chicane, à qui vous vous intéressiez, et à qui vous vouliez faire gagner cent louis d'or, donnez-lui ce programme à lire, et faites-lui gagner le prix, à moins que vous ne vouliez nous faire l'honneur de le gagner vous-même. Vous verrez dans ce programme des choses que vous connoissez, et qui doivent faire dresser les cheveux à la tête de tous les hon-

nêtes gens. Adieu, mon cher confrère, combattez, triomphez et prospérez.

VOLTAIRE.

Lettre de M. le Chevalier de Boufflers à Madame sa Mère.

Me voici dans le charmant pays de Vaud; je suis au bord du lac de Genève, bordé d'un côté par les montagnes du Valais et de la Savoie, et de l'autre par de superbes vignobles dont on fait à cette heure la vendange. Les raisins sont énormes et excellens; ils croissent depuis le bord du lac jusqu'au sommet du mont Jura : en sorte que, d'un même coup-d'œil, je vois des vendangeurs les pieds dans l'eau, et d'autres juchés sur des rochers à perte de vue. C'est une belle chose que le lac de Genève! il semble que l'Océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature. Imaginez une jatte de quarante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue, qui baigne d'un côté les châtaigners de la Savoie, et de l'autre les raisins du pays de Vaud. Du côté de la Savoie, la nature étale toutes ses horreurs, et de l'autre toutes

ses beautés; le mont Jura est couvert de villes, et de villages, dont la vigne couvre les toits et dont le lac mouille les murs : enfin, tout ce que je vois me cause une surprise qui dure encore pour les gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la simplicité des mœurs de la ville de Vévay. On ne m'y connoît que comme un peintre, et j'y suis traité partout comme à Nancy. Je vais dans toutes les sociétés; je suis écouté et admiré de beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi; et j'y reçois des politesses, que j'aurois tout au plus à attendre de la Lorraine : l'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être grand seigneur pour se présenter chez eux, il suffit d'être homme. L'humanité est pour ce bon peuple-ci tout ce que la parenté seroit pour un autre.

Il vient de m'arriver une aventure qui tiendroit sa place dans le meilleur roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avoit indiquée, pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage. Son mari l'a engagée, quoique vieille, à se faire peindre : j'ai parfaitement réussi. Pendant le temps du portrait, j'ai toujours mangé chez elle, et elle m'a fort bien traité. Ce matin, quand j'ai donné les derniers

coups à l'ouvrage, le mari m'a dit : Monsieur, voilà un portrait parfait, il ne me reste plus qu'à vous satisfaire et à vous demander votre prix.

Je lui ai dit : Monsieur, on ne se juge jamais bien soi-même, le grand mérite se voit en petit, et le petit se voit en grand. Personne ne s'apprécie, et il est plus raisonnable de se laisser juger par les autres : nos yeux ne nous sont pas donnés pour nous regarder.

Monsieur, m'a-t-il dit, votre façon de parler m'embarrasse autant que la bonté de votre portrait. Je trouve que, quelque chose que vous me demandiez, vous ne sauriez me demander trop.

Et moi, monsieur, quelque peu que vous me donniez, je ne trouverai point que ce soit trop peu ; je vous prie de n'avoir de ce côté-là aucune honte, et de compter pour beaucoup les bons traitemens que j'ai reçus de vous, dont je suis plus content que je ne le serai de quelque argent que je reçoive.

Monsieur, je vous devois au-delà des politesses que je vous ai faites, mais je vous dois encore infiniment pour le plaisir que vous m'avez fait.

Monsieur, si j'avois l'honneur d'être connu

de vous, je hasarderois de vous en faire un présent, et ce n'est que pour vous obéir que je recevrai le prix que vous voudrez bien y mettre; mais conformez-vous, s'il vous plaît, aux circonstances du pays qui n'est pas riche, et du peintre qui est plus reconnoissant qu'intéressé.

Monsieur, puisque vous ne voulez rien dire, je vais hasarder d'acquitter en partie ce que je vous dois.

A l'instant le pauvre homme va à son bureau, et revient la main pleine d'argent, me disant : Monsieur, c'est en tâtonnant que je cherche à satisfaire ma dette. Et, en même temps, il me remit trente-six livres.

Monsieur, lui dis-je, souffrez que je vous représente que c'est trop pour un ouvrage de cinq heures au plus, fait en aussi bonne compagnie que la vôtre; permettez que je vous en remette les deux tiers, et qu'en échange je donne à madame votre portrait en pur don.

Le pauvre homme et la pauvre femme tombèrent des nues. J'ai ajouté beaucoup de choses honnêtes, et je m'en suis allé, emportant leurs bénédictions et leurs douze livres que je leur rendrai à mon départ.

Il y a pourtant ici quelqu'un qui me con-

noît ; c'est M. de Courvoisier, colonel-commandant du régiment d'Anhalt, qui étoit à Metz, sous les ordres de mon frère, et qui m'y a vu. Quand j'ai su qu'il étoit ici, j'ai été le chercher, et il m'a donné sa parole d'honneur du secret; il le garde, même dans sa famille.

Il a un vieux père et une vieille mère, de cette ancienne pâte dont on a perdu la composition. Il a deux sœurs, dont l'une a quarante ans et l'autre vingt ; la cadette est belle comme un ange; je la peins à cette heure, et elle n'est occupée qu'à me chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent.

Nous allons, M. Belpré et moi, dans toutes les assemblées sous le même nom, et nous voyons plus d'honnêtes gens dans une ville de trois mille habitans, qu'on n'en trouveroit dans toutes les villes des provinces de la France. Sur trente ou quarante jeunes filles ou femmes, il ne s'en trouve pas quatre de laides.

Adieu, madame; voilà une assez longue lettre. Si j'y ajoutois ce que j'ai toujours à vous dire de mon adoration pour vous, vous mourriez d'ennui. Mettez-moi aux pieds du roi; contez-lui mes folies, et annoncez-lui

une de mes lettres où je voudrois bien lui manquer de respect, afin de ne le pas ennuyer. Les princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés.

BOUFLERS.

Lettre du Roi de Suède au Comte d'Ostein, etc.

Je vous appelle à la tête de mon sénat pour mon conseil et mon guide. Si j'avois connu dans mon royaume un homme qui eût plus de lumières et plus de vertus, j'aurois respecté votre repos ; mais le ciel, en créant les hommes de génie, les destine en même temps et les dévoue au bien public. J'ai fait mon devoir, faites le vôtre : j'ai voulu montrer à toute la nation et à toute l'Europe que je veux environner mon trône de l'éclat que les vertus répandent ; si vous refusez plus long-temps de vous rendre à mes vœux et à ceux de mon peuple, je vous en rendrai responsable à la nation et à la postérité.

6 janvier 1774.

GUSTAVE.

Lettre de Louis XVI à M. le Comte de Maurepas.

Choisy, le 11 mai 1774.

Dans la juste douleur qui m'accable et que je partage avec tout mon royaume, j'ai de grands devoirs à remplir. Je suis roi : ce titre renferme bien des obligations ; mais je n'ai que vingt ans, et n'ai pas les connoissances qui me sont nécessaires. La certitude que j'ai de votre probité et de votre habileté dans les affaires, m'engage à vous prier de me donner vos conseils. Venez donc le plus tôt qu'il vous sera possible.

LOUIS.

*Lettre à Milady ***, sur l'éducation.*

MILADY,

Vous voulez donc que je trace le plan que vous devez faire suivre à vos enfans dans l'étude de la langue françoise, afin que cette étude serve au développement de leur raison et de leur goût. Je vais vous communiquer

mes idées ; je l'ai promis, je tiendrai parole ; mais je crains bien qu'elles s'accordent peu avec celles d'un grand nombre de personnes, et peut-être même avec les vôtres. Chacun a sa manière de voir et de sentir. La nature s'est plu à mettre autant de variété dans les esprits que dans les figures. De là cette diversité d'opinions et de systèmes qui se heurtent et se détruisent l'un l'autre avec rapidité, et qui ne laissent pas plus de trace que ces fétus que le vent chasse et disperse sur la surface de la terre. Ce qui est clair pour l'un, est obscur pour l'autre ; et ce qui paroît la raison même à celui-ci, n'est souvent pour celui-là que le rêve, et peut être le délire d'une imagination abusée. Ainsi, Milady, en vous communiquant mes idées, je ne vous réponds pas qu'elles soient accueillies de tout le monde ; je ne vous réponds que de la droiture de mes intentions, et du desir que j'ai de vous prouver combien je suis flatté de la confiance dont vous m'honorez. Mais, avant d'entrer en matière, pourrois-je me dispenser de rendre hommage à la justesse d'une de vos observations, savoir : que le temps qu'on donne à l'étude des langues étrangères est un temps irréparablement perdu, si l'on n'en retire que le

seul avantage de les parler ; et qu'il vous semble que ces langues ne doivent entrer dans le plan d'une bonne éducation qu'autant qu'elles servent de fondement à des connoissances d'un ordre supérieur, et qu'elles sont une occasion de les acquérir, ou du moins de les développer. Dans les idées que vous vous êtes faites de l'éducation, vous voulez que tout contribue plus ou moins directement à apprendre l'art de penser. Ce desir est noble, élevé et digne de vous.

Il y a deux méthodes pour apprendre les langues : celle des principes, et celle de la pratique.

Si on ne les étudie que pour en faire un passe-temps, ou pour dire qu'on les a apprises, on peut, si l'on veut, se borner à la méthode de la pratique, quoiqu'elle soit très-longue, et presque toujours incertaine. Qu'importe aux personnes qui n'ont d'autre but que de remplir les vides de leurs journées, ou d'obéir à la mode, de passer cinq ou six ans à ne savoir qu'imparfaitement ce qu'elles pourroient savoir, et très-bien, en six mois ? Ce misérable calcul pourroit-il les effrayer, elles qui attachent aussi peu d'importance à l'emploi du temps qu'à la connoissance de ces

langues? Pourvu qu'elles se mettent en état d'éviter le reproche de n'avoir reçu qu'une demi-éducation, ou qu'elles se dérobent une heure ou deux par jour au poids du loisir, leur but est rempli. Que leur resteroit-il encore à desirer?

Pour vous, Milady, qui voulez que toute espèce d'étude contribue au développement de quelque faculté; vous qui regardez comme un devoir qui vous est imposé par la Providence, de donner à vos enfans les instructions les plus propres à faire leur bonheur, et le bien de la société dont ils sont membres, vous adopterez, j'en suis sûr, la méthode des principes. Votre expérience vous a convaincue qu'elle est la plus simple, la plus courte, et la seule dont le succès ne soit pas douteux. En tout il faut une base, et une base solide: or la connoissance d'une langue ne peut en avoir d'autre que la connoissance des principes sur lesquels elle porte. Chercher à l'élever sur d'autres fondemens, c'est vouloir qu'elle n'ait pas plus de consistance que ces bulles que les enfans, à l'aide d'un chalumeau, tirent du savon: un souffle les a fait naître, un souffle les fait évanouir. L'étude des langues n'est pas un jeu; c'est un objet très-sérieux, et d'une

nature si importante que sur lui seul porte tout l'édifice des connoissances humaines.

Mais, dit-on, quand sans doute on n'a pas examiné la question avec assez de soin, ou, peut-être, qu'on a des raisons pour le dire, les principes sont rebutans : ils ennuient et dégoûtent bientôt. Pourquoi fatigueroit-on la mémoire de préceptes dont l'aridité n'est propre qu'à dessécher l'esprit, à flétrir le cœur, et à obscurcir à leur aurore les beaux jours de l'enfance ? Ah ! Milady, répétera-t-on sans cesse cette objection ? Ne voudra-t-on pas enfin se convaincre que ce ne sont pas les préceptes qui rebutent, mais seulement la manière dont on les présente. Il est un art, oui, Milady, il est un art d'ôter aux préceptes cette sécheresse dont on se plaint. Si l'on est assez heureux pour le connoître, ne doutez pas que ce dont on fait un épouvantail avec si peu de raison ne contribue à étendre l'esprit, et à le parer de tout ce que la délicatesse et la grace ont de plus enchanteur et de plus piquant.

Voulez-vous, Milady, que vos enfans trouvent du plaisir dans l'étude de la langue françoise ? veillez à ce qu'on ne leur en mette sous les yeux que les véritables principes, et qu'on

ne leur en donne que des idées simples, claires et vraies : empêchez qu'on étouffe leur raison naissante sous un tas de mots qui ne leur présente aucun sens, et de dénominations barbares que le raisonnement ne réprouve pas moins que le goût. Jugez de l'effet qu'ils ont sur l'esprit d'un enfant par celui qui se montre sur sa figure. Prononce-t-il un de ces grands mots auxquels il ne peut attacher aucune idée ? on diroit de la tête de Méduse. Aussitôt ses traits se décomposent et grimacent; son front, siége heureux de l'innocence et de la candeur, se flétrit et se ride; ses yeux qui pétilloient de plaisir et de joie s'obscurcissent; toute sa beauté s'évanouit; et cette grace ingénue et touchante, qui nous plaît et qui nous attache, expire sur ses lèvres avec le sourire. Épargnez, Milady, épargnez à vos enfans ce tourment dont le seul effet seroit d'arrêter dans son élan leur jeune pensée. Ordonnez sur-tout qu'on ne choisisse, pour l'application des principes qu'on leur donne, que des exemples qui renferment un genre d'instruction quelconque. L'enfance sent, plus qu'on ne pense, son ignorance et ses besoins; c'est ce qui la rend avide de connoissances. Ayez soin qu'on fasse servir au développement de

quelque faculté cette disposition que la nature ne lui a pas donnée sans dessein. En général, on oublie trop, dans l'enseignement des langues, que toutes les connoissances humaines se tiennent et portent sur une base commune, et que cette base est la grammaire. On doit donc, dans cet enseignement, ne perdre jamais trois objets de vue, savoir: les qualités logiques du discours, ses qualités grammaticales et ses qualités de goût.

Les qualités logiques du discours sont la clarté et la vérité. On formera les enfans à ces qualités, si on leur montre avec soin le rapport de convenance ou de disconvenance qu'il y a entre les idées. Sans entrer dans des discussions bien profondes, il est très-aisé de leur faire sentir qu'il y a trois opérations en nous : nous percevons, nous jugeons et nous raisonnons. Percevoir, c'est avoir des idées; juger, c'est lier les idées entre elles; raisonner, c'est lier entre eux les jugemens. *Dieu* et *toute-puissance* sont des perceptions; c'est ce qu'on appelle *idées*. Elles doivent être claires, c'est-à-dire, il faut qu'elles représentent les objets d'une manière nette et distincte; elles doivent être vraies, c'est-à-dire, il faut qu'elles représentent les objets tels qu'ils

sont. *Dieu est tout-puissant* est un jugement. Tout jugement suppose deux idées, et un lien qui les unisse entre elles. La première est l'objet dont on affirme la seconde; la seconde est la qualité affirmée de la première : le lien est ce qui forme cette affirmation. Les idées ne sont pas un tout, elles n'en sont que les élémens; mais le jugement est un tout, et ce tout est inséparable dans les vues de l'esprit. C'est une seule pensée. Voilà le point d'où il faut partir. Quand on a fixé les enfans sur ces deux premières opérations, on doit les conduire par degrés à la troisième, qui est le raisonnement. J'ai déjà dit que le raisonnement est la liaison de plusieurs jugemens. Ainsi, *il faut aimer ce qui est bon; or Dieu est bon, donc il faut aimer Dieu*, est un raisonnement qui, comme le jugement, ne fait qu'un tout dans l'esprit. C'est une pensée composée de plusieurs jugemens, et d'autant d'idées qu'il en faut pour former chaque jugement. Voilà ce qui se passe dans l'intérieur de l'esprit.

Mais veut-on manifester ces opérations à l'extérieur? ces pensées qui ne font qu'un tout se décomposent par l'énonciation, et changent même de nom. Les idées s'appellent des termes; les jugemens, des propositions; les

raisonnemens, des argumens qu'on doit renvoyer à la logique : il suffit d'en avoir donné une idée. Il y a peu de choses à dire aux enfans sur les termes : on doit seulement leur observer qu'il faut qu'il y ait du rapport entre eux. Il n'en est pas de même des propositions dont il est essentiel qu'ils connoissent les différentes espèces. Si la proposition se montre sous la forme du jugement qui sert d'exemple, elle est simple ; mais elle se montre le plus souvent sous une autre forme, parce qu'un de ses termes, et quelquefois même tous les deux, sont accompagnés de modificatifs ; dans ce cas, elle est complexe. Si je dis, *Dieu qui est tout-puissant renverse au gré de sa volonté souveraine les empires qui paroissent les mieux affermis*, cette proposition renferme trois jugemens c'est à-dire, trois propositions particulières, dont une seule est principale et les deux autres subordonnées, et qu'on nomme pour cette raison *incidentes*. Pour habituer les enfans à bien distinguer ces propositions, il faut leur faire décomposer les propositions complexes, en leur faisant remarquer que, comme la clarté et la vérité de chaque proposition particulière dépendent de la clarté et de la vérité du rapport entre les

termes, de même la clarté et la vérité de la proposition complexe dépendent de la clarté et de la vérité du rapport entre les propositions. Fixés sur ce point, ils concevront aisément que cette clarté et cette vérité doivent se trouver dans le discours, parce que l'expression ne peut être le signe de la pensée, qu'autant qu'elle la représente en la démêlant de tout ce qui n'est pas elle, et qu'elle la fait connoître aux autres telle qu'elle est dans l'esprit. C'est une erreur de croire que ce genre d'instruction soit au-dessus de la portée des enfans. Qu'on fasse entrer ces idées une à une dans leur esprit, et l'on y développera des germes qui n'attendent, pour éclore, que la douce chaleur d'une instruction bien dirigée; au lieu qu'il n'arrive que trop souvent qu'on les y étouffe dans la première éducation. Si l'on traitoit les enfans en personnes raisonnables, on hâteroit en eux le moment de la raison.

Les qualités grammaticales du discours se réduisent à deux : les règles d'accord, et les régles de régime. Il ne sauroit y en avoir d'autres : elles constituent la grammaire proprement dite. Pour former les enfans à ces deux qualités, il faut leur faire connoître avec soin les différentes espèces de mots, et les bien

fixer sur leur nature et sur leurs fonctions ; et, pour y parvenir sûrement, on doit leur apprendre à distinguer les mots dont la destination est d'exprimer les objets de nos pensées de ceux dont la fonction est d'en manifester la manière et la forme : théorie fondamentale, sans laquelle il n'est point de vraie connoissance d'une langue. C'est de ce point qu'on doit partir, pour leur faire voir qu'il y a des principes généraux communs à toutes les langues, parce que les hommes ayant partout le même fond d'idées et de sentimens avec les mêmes organes, ont dû obéir, dans la manifestation de leurs pensées, à l'impulsion de la nature qui a, en tous lieux, une marche constante ; et des principes particuliers à chacune d'elles, parce que la différence des signes représentatifs des idées à laquelle ont donné lieu les climats, les coutumes, les gouvernemens et les productions même des différens pays, a nécessairement introduit une différence dans la construction de ces signes ; ce sont principalement ces derniers qui en constituent le génie. Cette connoissance habituera les enfans à ne pas juger des langues les unes par les autres, et surtout, à l'exemple de tant de personnes, à ne pas attribuer aux langues modernes les choses

même qui les distinguent des langues anciennes. Recommandez donc, Milady, qu'on ne donne à vos enfans que les principes qui sont de la langue françoise, mais en leur faisant remarquer avec soin ceux qui ont des rapports avec les autres langues, et ceux qui les en différencient. Comme j'ai déjà parlé dans cette lettre de cet objet, j'ajouterai seulement qu'on ne doit laisser passer aucun mot, sans leur en montrer l'emploi, et sans leur dire la raison de cet emploi; et que, pour cela, il est nécessaire de leur faire décomposer toutes les phrases où un emploi nouveau d'un mot peut donner lieu au développement d'un nouveau principe.

Les qualités de goût du discours consistent dans le choix et dans l'arrangement. C'est ici, Milady, que vous devez donner une attention toute particulière. Empêchez qu'on ne surcharge la mémoire de vos enfans de phrases insignifiantes, si vous ne voulez pas qu'ils les rejettent avec dédain, et que de ce dédain ils passent au dégoût. Éloignez d'eux ces lectures qui, sous la vaine apparence d'être proportionnées à leur âge, ne font que prolonger le temps de l'enfance, et qui, n'offrant pour tout aliment à l'esprit qu'un objet continu de

déraison et de mauvais goût, ne sont propres qu'à anéantir tous vos projets et à frustrer toutes vos espérances. Suivez une voie toute opposée. Elevez leur ame, dirigez leur cœur, et formez leur goût : et, pour y réussir, meublez leur tête de beaucoup d'idées; ornez leur esprit d'une grande variété de connoissances qui soient comme autant de pierres d'attente; embellissez leur imagination de tableaux magnifiques et d'un pittoresque frappant; enrichissez leur mémoire tantôt d'un trait d'histoire intéressant, tantôt d'une description vive et animée, et quelquefois d'un grand principe de morale déguisé sous les traits d'une fiction ingénieuse. Remplissez en un mot leur mémoire de tous les passages de nos classiques les plus propres à répondre à l'étendue de vos desseins sur eux. Ne croyez pas, Milady, que cette tâche soit difficile à remplir : elle n'exige qu'une attention, c'est de ne mettre entre leurs mains que les auteurs du premier ordre, et d'y prendre les exemples qu'on cite à l'appui des règles. Quels avantages ne recueilleront-ils pas de ce choix? Pourroit-il y avoir un moyen plus prompt et plus sûr pour les former aux deux qualités de goût du discours, si leurs maîtres ont le soin

de leur faire remarquer que c'est du choix des mots et de l'arrangement qu'ils ont entre eux que naît la beauté de ces exemples; et que souvent, si l'on change un seul mot, ou qu'on en intervertisse l'ordre, toute leur beauté s'évanouit, et ils n'offrent plus qu'une expression triviale et commune. Je desirerois encore, Milady, que ces exemples servissent à leur faire connoître les différentes figures de mots et de pensées. Je desirerois..... mais que pourrai-je ajouter que vos lumières et votre goût ne puissent vous suggérer!

Fin du Tome Second.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le Second Volume.

LIVRE III.

ÉLOQUENCE, PHILOSOPHIE, POLITIQUE, MŒURS.

Orateurs Grecs et Romains.

Philippique de Démosthène, intitulée de la Chersonèse. Pag. 1

Occasion de cette Philippique.

Démosthène, *Traduction de M. de la Harpe.*

Extrait du Plaidoyer pour Muréna. 31

Occasion de ce Plaidoyer.

Cicéron, *Traduction de la Harpe.*

Compte des Motifs qui décidèrent Cicéron à quitter Rome, au lieu de résister à la Faction de Clodius. 41

Cicéron, *Traduction du même.*

Harangue de Quintius Capitolinus au Peuple Romain. Pag. 46

Occasion de cette Harangue.

TITE-LIVE, *Traduction du même.*

Remercîment de Marius au Peuple Romain, après qu'il eut été nommé pour commander en Afrique, et faire la guerre à Jugurtha. 52

SALLUSTE, *Traduction du même.*

Discours de Crémutius Cordus, accusé dans le Sénat, sous le règne de Tibère, d'avoir appelé dans ses écrits, Brutus et Cassius les derniers des Romains, 61

TACITE, *Traduction.*

Harangue des Scythes à Alexandre. 63

QUINTE-CURCE, *Traduction du même.*

Extraits de l'Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, Infante d'Espagne, Reine de France et de Navarre. 67

Alliance de la Maison de France et d'Espagne. Eloge de Louis-le-Grand.

Péroraison. 74

BOSSUET.

Extraits de l'Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves, Princesse Palatine. 78

Egaremens de la Princesse Palatine. Tableaux de la

Cour, de la Guerre de la Fronde, de la Pologne, de Charles Gustave, etc. Pag. 78

BOSSUET.

Extrait de l'Oraison funèbre de Louis de Bourbon, Prince de Condé. 86

Bonté et Affabilité du Grand-Condé. Ibid.

Parallèle du Grand-Condé et de Turenne. 90

Péroraison de l'Oraison funèbre du Prince de Condé. 93

Extrait de l'Oraison funèbre de M. de Turenne. 96

Exorde. 101

Modestie de M. de Turenne. 103

Mort de M. de Turenne.

FLÉCHIER.

Exorde de l'Oraison funèbre de Louis XIV. 106

MASSILLON, *Or. funèbre de Louis XIV.*

Exorde d'un Sermon par Bridaine. 110

Le Cardinal MAURY.

Exorde d'un Sermon sur la Résurrection. 113

BOURDALOUE.

Exorde d'un Sermon sur la Fête de Tous les Saints. 116

MASSILLON.

Exorde d'un Panégyrique de S. Louis. Pag. 120

L'Abbé DE BOISMONT.

Exorde d'un autre Panégyrique de S. Louis. 121

L'Abbé SÉGUI.

Exorde de l'Oraison funèbre de madame l'Abbesse de Maubuisson. 123

MABOUL.

Exorde de l'Oraison funèbre de Stanislas, Roi de Pologne. 126

L'Evêque de Lavaur, depuis Archevêque d'Aix.

Extrait du Panégyrique de S. Augustin. 130

Sa Conversion. 130

Le Cardinal MAURY.

Autre Extrait du même Panégyrique.

Son Éloquence. 135

Le même.

Extrait de l'Oraison funèbre de Louis XIV.

Mort de ce grand Roi. 137

MASSILLON.

Extrait du Panégyrique de S. Louis.

Les Croisades. 144

Le Cardinal MAURY.

Péroraison de l'Oraison funèbre de la Reine de Sardaigne. 149

LA PARISIERE, *Evêque de Nîmes.*

Péroraison de l'Oraison funèbre du maréchal de Villars. 151

L'Abbé SÉGUI.

Péroraison des Mémoires pour M. Fouquet. Pag. 153
PÉLISSON.

Péroraison du Mémoire de M. le comte de Lally-Tollendal, Curateur à la mémoire de son Père. 161
Le Comte DE LALLY.

Discours de Racine, prononcé à l'Académie Françoise, à la Réception de MM. Corneille et de Bergeret, le 2 Janvier 1685. 172
RACINE.

Discours prononcé le 24 janvier 1728, *par le président de Montesquieu, lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise, à la place de M. de Sacy.* 185
MONTESQUIEU.

PHILOSOPHIE.

De la Philosophie. 190
LA HARPE.

Que la Philosophie peut beaucoup servir à perfectionner la Raison. 194
ROLLIN.

Que la Philosophie sert à orner l'esprit d'une infinité de Connoissances curieuses. 202
Le même.

Vue générale de la Nature. 204
BUFFON.

Description des Plantes. 214
J.-J. ROUSSEAU.

Les Arbres fruitiers. Pag. 219

J.-J. ROUSSEAU.

DES INSECTES. 222

RÉAUMUR, *premier Mémoire sur les Insectes.*

Les Abeilles. 225

BUFFON.

LES POISSONS. 232

M. DE LA CÉPÈDE.

Coup-d'œil sur les Facultés des Animaux. 236

BUFFON.

OISEAUX.

Le Condor. 238

Le même.

Le Grand Aigle. 240

Le même.

L'Oiseau-Mouche. 245

Le même.

Le Colibri. 250

Le même.

Le Rossignol. 253

Le même.

La Fauvette. 258

Le même.

QUADRUPÈDES.

Le Cheval. 261

Le même.

La Chèvre et la Brebis. 264

Le même.

Le Chien. Pag. 266
BUFFON.

ANIMAUX SAUVAGES.

Le Cerf. — Plaisirs de la Chasse. 272
Le même.
Le Renard. 275
Le même.
Le Lion. 276
Le même.
Le Rhinocéros. 279
Le même.
L'Homme. 281
Le même.
L'Ame comparée au Corps. 284
Le même.
De l'Homme comparé à l'Animal. 286
J.-J. ROUSSEAU.
La Force de l'Homme. 289
BUFFON.
Différence de l'Homme sauvage et de l'Homme policé. 292
J.-J. ROUSSEAU.
Sources du Bonheur, Causes du Malheur. 294
BUFFON.

POLITIQUE.

De la Royauté ou Monarchie. 297
BARTHÉLEMY.

Excellence de la Monarchie. Pag. 299
MONTESQUIEU.
Devoir des Rois ou Monarques. 302
FÉNÉLON.
De l'Aristocratie. 306
BARTHÉLEMY.
De l'Oligarchie. 309
Le même.
De la Démocratie. 312
Le même.
Ce que c'est que la Liberté. 315
MONTESQUIEU.
De la Liberté politique. 316
VOLTAIRE.
Du Gouvernement mixte. 318
BARTHÉLEMY.
Idée générale du Gouvernement Anglois. 319
VOLTAIRE.
De l'Empire des Lois. 320
BARTHÉLEMY.

MOEURS.

Utilité des Mœurs. 323
M. SERVAN.
Que c'est des Mœurs que découle le bonheur public. 325
Le même.
Image d'un Etat bien gouverné. 328
FÉNÉLON.

LIVRE IV.

PEUPLES, CARACTÈRES, DIALOGUES, LETTRES.

Caractère des Peuples. Pag. 331
VOLTAIRE.
Peuples de l'Orient. 334
Le même.
Anciens Ethiopiens. 335
BOSSUET.
Anciens Egyptiens. 337
Le même.
Assyriens, Mèdes et Perses. 349
Le même.
Grecs. 355
Le même.
Romains. 362
BOSSUET.
Tartares. 372
VOLTAIRE.
Chinois. 374
Le même.
Indiens. 377
Le même.
Mœurs successives des Anciens Gaulois et des François. 384
Le même.

CARACTÈRES DIVERS.

Le Fantasque. 389

Le Fat. Pag. 394

DESMAHIS.

CARACTÈRE.

Le Flatteur. 396

LAFFITTEAU.

CARACTÈRE.

Le Riche. 397

LA BRUYÈRE.

CARACTÈRE.

Le Pauvre. 398

Le même.

CARACTÈRE.

Le Petit-Maître. 400

Le même.

DIALOGUES.

HORACE ET VIRGILE.

Caractères de ces deux Poètes. 401

FÉNÉLON.

HOMÈRE ET ÉSOPE.

Amour des Hommes pour le Merveilleux. 406

FONTENELLE.

ARISTOPHANE ET LE PÈRE BRUMOI.

But de la Comédie chez les Grecs. 409

PALISSOT.

LE CARDINAL DE RICHELIEU, ET LE CARDINAL MAZARIN.

Caractère de ces deux Ministres. Différence entre la vraie et la fausse Politique. Pag. 417

FÉNÉLON.

MILON LE CROTONIATE ET SMINDIRIDE LE SYBARITE.

La Délicatesse diminue le nombre des plaisirs. 428

FONTENELLE.

LE ROI DE PRUSSE, GELLERT, ET LE MAJOR G***. 431

Recueil de Pièces intéressantes, par M. DE LA PLACE.

UN SEIGNEUR ET UN VILLAGEOIS.

Le Bonheur Champêtre. 439

MARMONTEL.

Les Anciens et les Modernes, ou la Toilette de madame de POMPADOUR. 442

VOLTAIRE.

STYLE ÉPISTOLAIRE.

Lettre de M. Boursault à M. le Duc de Montausier. 454

BOURSAULT.

Lettre du Comte de Bussy au Père Rapin, Jésuite. Pag. 456

Le Comte DE BUSSY.

Lettre de Madame de la Fayette à Madame de Sévigné. 458

LA FAYETTE.

Lettre de Madame de Sévigné au Comte de Bussy. 461

SÉVIGNÉ.

Lettre de Madame de Sévigné à M. de Coulanges. 460

Le même.

Lettre de Madame de Sévigné à Madame de Grignan. 463

Le même.

Lettre de Madame de Sévigné à M. le Comte de Grignan. 468

Le même.

Lettre de Scarron à Mademoiselle d'Aubigné. 472

SCARRON.

Lettre du Maréchal de Luxembourg à Louis XIV. 473

LUXEMBOURG.

Lettre du Marquis de Feuquières, mourant, au Roi, en faveur de son Fils. 474

FEUQUIÈRES.

Lettre de Henriette-Marie de France, Reine d'Angleterre, à Louis XIV. Pag. 475

HENRIETTE MARIE.

Lettre de M. le Duc de Montausier, à Monseigneur le Dauphin, sur la Prise de Philisbourg. 476

Lettre de Madame de Maintenon à Mademoiselle de Lenclos. 477

MAINTENON.

Lettre de Madame de Maintenon, à Madame Fouquet, sur la mort de son Fils. 478

La même.

Lettre de Madame de Maintenon au Roi. 479

La même.

Lettre de Madame de Lambert à M. de Fénélon. 480

LAMBERT.

Lettre de J.-B. Rousseau à M. de Voltaire. 481

J.-B. ROUSSEAU.

Lettre de Rollin au roi de Prusse, sur son avènement à la couronne. 485

ROLLIN.

Réponse du roi de Prusse, 487

FRÉDÉRIC.

Lettre du maréchal de Noailles à Louis XV, pour lui demander sa retraite. Pag. 487

NOAILLES.

Réponse de la main du Roi. 490

LOUIS.

Lettre de madame du Boccage à sa Sœur, sur Rome. 491

DU BOCCAGE.

Lettre de Voltaire à J.-J. Rousseau, qui lui avoit envoyé son Discours sur l'Inégalité parmi les Hommes. 493

VOLTAIRE.

Réponse de J.-J. Rousseau à Voltaire. 497

J.-J. ROUSSEAU.

Lettre de Voltaire à M. de Malesherbes, Ministre d'État. 502

VOLTAIRE.

Lettre de Voltaire à M. de la Harpe. 504

Le même.

Lettre de M. le Chevalier de Boufflers à Madame sa Mère. 506

BOUFLERS.

Lettre du Roi de Suède au Comte d'Ostein, etc. 511

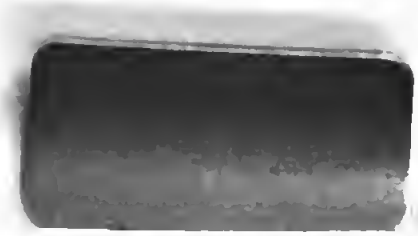
GUSTAVE.

Lettre de Louis XVI à M. le Comte de Maurepas. Pag. 512

Louis.

*Lettre à Milady ***, sur l'éducation.* Ibid.

Fin de la Table des Chapitres.

005669299

MC